Marcel Aymé

Le bœuf clandestin

BeQ

Marcel Aymé

Le bœuf clandestin

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20e siècle*
Volume 412 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Le passe-muraille
La jument verte
Derrière chez Martin
Le chemin des écoliers

Le bœuf clandestin

Édition de référence :
Œuvres romanesques complètes.
Gallimard, La Pléïade.

I

M^me^ Berthaud attendit que la bonne eût quitté la salle à manger et, sans espérer de le tenter, mais plutôt pour témoigner d'une compassion qu'elle jugeait décente, dit à son mari :

« Tu ne veux pas que j'arrose tes carottes avec le jus des biftèques ? »

M. Berthaud, comme si l'offre lui eût été une injure, riposta en fronçant le sourcil :

« Mais non. Pourquoi ? »

M^me^ Berthaud n'insista pas et prit un biftèque au plat. Roberte, en prenant le sien, eut sur la langue de dire à sa mère : « Voyons, maman, puisqu'il est végétarien », et réfléchit à l'inconvenance qu'il y aurait à prendre parti dans un débat en apparence anodin, mais dont l'intimité lui était sensible. Depuis longtemps, elle avait deviné qu'aux yeux de M^me^ Berthaud,

ce régime végétarien dressait autour de l'époux une sorte de barrière où elle eût été heureuse de faire une brèche afin de resserrer le lien conjugal. Pourtant, comme son père se servait de carottes, Roberte leva sur lui un regard exprimant son assentiment total. Il mangeait avec distinction. Elle admira son maintien élégant, le calme visage aux traits sévères, durcis dans l'exercice de l'autorité professionnelle et que le repos du dimanche ne détendait pas. Le fait même qu'il fût végétarien lui parut admirable. Elle se reporta aux circonstances qui avaient amené cette révolution alimentaire dans la vie de M. Berthaud, mais ses souvenirs étaient confus. L'événement s'était produit deux ans auparavant, alors qu'elle passait son baccalauréat, et son attention avait été distraite par la préoccupation de l'examen. Du moins crut-elle se souvenir que les raisons d'hygiène avaient eu moins d'importance que certaines considérations d'un ordre plus élevé, plus spirituel. Cette idée lui plaisait. Elle entrevit dans cette pratique végétarienne un exercice méthodique de la volonté, la recherche d'une discipline stoïcienne qui lui semblait en accord

avec toute la personne du père. Elle-même se sentait du goût pour ce genre d'effort et, dans l'ordinaire de la vie, se pliait volontiers à des contraintes et à des obligations dont beaucoup de jeunes filles de ses amies s'étaient affranchies et se moquaient à l'occasion.

Roberte oubliait son assiette, et M^me^ Berthaud, intriguée par sa distraction, suivit la direction de son regard. Tout en mangeant ses carottes, le père sentit qu'on l'observait avec insistance et en témoigna une certaine mauvaise humeur qu'il exprima du reste avec modération.

« Vous êtes là, dit-il, à me regarder manger mes carottes d'un air apitoyé, comme si c'était encore une nouveauté. Depuis deux ans, il me semble pourtant que vous avez eu le temps de vous faire à l'idée que je suis végétarien.

– Naturellement, dit M^me^ Berthaud avec douceur, mais si Roberte et moi t'avons regardé en même temps, c'est tout à fait par hasard. Je suis si bien habituée à l'idée de ce régime que j'y ai déjà pensé pour moi très sérieusement.

– J'y ai pensé aussi, dit Roberte. Je suis sûre

que je m'en accommoderais très bien. »

Le père secoua la tête et eut un sourire de bonté ferme et distante.

« Ne dites donc pas de folies. Ce n'est pas une raison parce que je suis végétarien pour que tout le monde le soit autour de moi. Ce qui convient à l'un ne convient pas forcément à l'autre. Pourquoi seriez-vous végétariennes ? pour faire comme moi ? Vraiment, quand on n'a pas d'autres raisons... »

Le père suspendit sa parole et, les yeux pleins de rêve, s'absenta quelques secondes dans la profondeur de ses raisons. Roberte et sa mère étaient un peu émues.

« D'ailleurs, reprit-il, on ne pourrait pas soumettre toute la maison à ce régime-là. Jacques, par exemple. À douze ans, un enfant a besoin de viande. Et Maurice, quand Maurice reviendra du régiment, il ne voudra pas se passer de viande. Non, tout ça... je ne sais pas pourquoi, du reste, nous revenons sur cette question. Elle est déjà réglée et le plus simplement du monde. Je suis végétarien. Eh bien, je suis végétarien,

voilà tout. »

M. Berthaud se remit à ses carottes. Sa femme et sa fille s'efforçaient de ne pas le regarder, dans la crainte d'exciter son courroux, mais il était difficile de s'en défendre. Il mangeait avec des gestes et un visage empreints d'un bonheur réfléchi et les carottes semblaient fondre sur sa langue ainsi qu'une hostie, M^me^ Berthaud se laissa surprendre en train de le regarder. Gênée, elle battit des paupières et se hâta de parler de Jacques, son jeune fils de douze ans, parti depuis le matin avec les scouts de la paroisse pour camper en forêt de Fontainebleau. On sourit d'attendrissement à l'évocation de ces jeunes garçons qui s'en allaient sac au dos avec une crânerie charmante et faisaient eux-mêmes leur cuisine en plein air, comme de vrais soldats. La mère avait particulièrement recommandé Jacques à l'abbé Borquin, qui dirigeait les sorties des scouts, mais les repas de fortune cuits sur des foyers improvisés lui donnaient de l'inquiétude.

« Pauvres chéris, soupira-t-elle. Tu as beau dire, ils ne mangent tout de même pas comme

chez eux.

– Certainement non, ils ne mangent pas comme chez eux, dit M. Berthaud. Et après ? J'estime qu'à tous points de vue, c'est une chose excellente. Il apprend à n'être pas trop difficile. »

Il évoqua des souvenirs de guerre. Capitaine, il avait vu arriver à sa compagnie des employés de bureau dyspeptiques, anémiques, habitués à des heures de repas bien réglées et à des nourritures délicates. Ces mêmes hommes après avoir, pendant cinq ans, avalé des ratatouilles, du singe et des conserves de toute sorte, bu du gros vin rouge, de l'eau-de-vie, parfois l'eau croupie des trous d'obus où pourrissaient des cadavres, étaient rentrés chez eux après la guerre avec des estomacs d'autruche et des santés florissantes.

« C'est vrai », murmura M^{me} Berthaud.

Mais ces grands exemples la laissaient mal convaincue. C'était à peu près comme si on lui eût raconté que les héros de l'Antiquité se nourrissaient des cailloux des chemins. Tout ça se peut bien, mais ne prouve pas grand-chose. M. Berthaud allait ajouter quelque chose, mais il

se tut en voyant entrer la bonne. Il n'aimait pas parler en sa présence. Julia fit le service avec une promptitude qui fut remarquée.

« On voit que c'est dimanche, dit M^me^ Berthaud. Cet après-midi, elle doit aller au cimetière de Pantin, les jours de semaine, elle n'est pas si pressée.

– C'est humain, fit observer M. Berthaud.

– Oh, je ne lui en fais pas de reproche. Elles sont toutes les mêmes. »

Roberte, sans en faire la remarque, jugea que sa mère était injuste à l'égard de la bonne. Depuis six ans qu'elle servait dans la maison, Julia avait toujours bien travaillé. C'était une femme de quarante ans, hargneuse et taciturne, qui se dépensait à l'ouvrage avec un acharnement pesant. Quand elle faisait les cuivres, il semblait qu'elle dût leur tirer des gémissements. Comme elle était borgne, on la payait peu et M^me^ Berthaud lui en voulait de cette infirmité qu'elle ressentait vivement les jours de réception, car les invités pouvaient soupçonner qu'on avait une bonne au rabais, peut-être même en conclure

qu’on n’était pas très riche ; et donner à penser qu’on n’est pas très riche est ennuyeux, là-dessus toute la famille était d’accord. La question du renvoi de Julia était assez souvent débattue. Roberte, qui avait de l’affection pour elle, la défendait toujours, mais raisonnablement et sans aucune sensiblerie, admettant d’abord que l’intérêt de la maison et le prestige de la famille dussent passer avant toute autre considération. M. Berthaud se réservait les arguments généreux, celui des gages étant constamment sous-entendu.

II

Lorsque Julia apporta la tarte aux fraises, un air de musique arriva sur la table, venant d'un immeuble situé de l'autre côté de la rue d'Armaillé et, bien que M. Berthaud répudiât l'usage de la T.S.F. pour sa vulgarité, la famille ne put se défendre d'y prendre plaisir. Le concours de cette mélodie tamisée par la distance et du gâteau du dimanche fit éclore aux cœurs des Berthaud une joie délicate. Il leur semblait communier dans un ennui léger, enchanteur, qu'ils reconnaissaient bien et qui avait une saveur spécifiquement familiale. La tarte, sur laquelle flottaient des bribes de musique, était rituellement consacrée à ce long jour bâillé où, réduits à eux-mêmes et décollés de leurs habitudes de la semaine, ils erraient à la recherche d'un miracle coquet accordant la nécessité de s'ennuyer et l'oubli des heures lentes ouvertes entre deux semaines. Roberte, les yeux

sur le gâteau et rêvant à un tel miracle, revoyait le matin écoulé. On s'était levé tôt pour assister au départ de Jacques et M^me^ Berthaud avait essuyé une larme en le voyant, par la fenêtre du salon, arpenter le trottoir de la rue d'Armaillé dans son joli petit uniforme. Jusqu'à neuf heures et demie, le cabinet de toilette avait été le centre d'allées et venues et de piétinements confus, la présence du père dérangeant l'ordre normal des ablutions. Il s'adaptait mal et promenait une conscience inquiète entre la chambre à coucher, le salon et la salle de bain. D'où résultait pour chacun un état d'attente et de malaise. Des minutes de fièvre et de tourbillon s'inséraient dans la stagnance des heures. M^me^ Berthaud vomissait alors pour un rien. Un autre moment pénible, l'un des plus creux de cette matinée, avait été celui où, sur le point de sortir, les Berthaud s'étaient attendus les uns les autres. À la dernière minute, il manquait un bouton ou bien Julia n'avait pas fini de repasser une ceinture. On s'attendait sans colère, résigné au dimanche dont la saveur fade venait dans le nez. À l'heure de la messe, M. Berthaud était descendu avec sa femme et sa fille, mais les

avait quittées devant la maison. Dans sa situation, il ne pouvait guère se permettre d'aller à l'église plus de deux ou trois fois l'an. Parmi les administrateurs de la Banque de Provence et de Normandie, dont il dirigeait l'importante succursale de l'avenue des Ternes, figuraient deux francs-maçons notoires et deux Juifs qui l'étaient peut-être. Sans doute ne lui eussent-ils pas tenu rigueur d'entendre la messe chaque dimanche, mais une dévotion provocante ne l'aurait pas non plus servi auprès d'eux. Ainsi qu'il le disait parfois à sa femme, il comprenait bien que des administrateurs francs-maçons fussent mis en défiance par un zèle excessif pour la religion. C'était humain. D'ailleurs M. Berthaud ne regrettait pas trop d'être privé de la messe, car il ne croyait pas en Dieu. Depuis son adolescence, il se doutait que Dieu n'existe pas et, devenu homme, il avait vu la chose confirmée dans un livre remarquablement écrit. Dieu, c'était bien vrai, n'était qu'une invention, mais la plus belle et la plus utile dans un monde égaré par la grossièreté des appétits, et les hommes d'un certain rang, d'un certain niveau,

d'une certaine situation, instruction, éducation, distinction, se devaient de la soutenir avec toutes leurs forces. M. Berthaud avait donc quitté les deux femmes en les encourageant d'un regard assez étrange, semblait-il à Roberte maintenant qu'elle y songeait, un regard très paternel où la débonnaireté n'éteignait pas tout à fait une lueur d'orgueilleuse ironie. Il était parti pour la Banque, disait-il, jeter un coup d'œil sur le courrier. Roberte et sa mère n'avaient eu qu'à monter la rue d'Armaillé pour se rendre à l'église Saint-Ferdinand des Ternes. Il y avait beaucoup de monde, de jolies toilettes de printemps, des femmes bien soignées, des parfums montant plus vite que l'encens, des hommes bien vêtus, les plus jeunes graves et appliqués, l'air obtus, têtu, les vieux plus fins, l'œil plus vif, suivant parfois la messe sur la croupe des femmes et sachant, maîtres frôleurs du péché, se repentir au bord de l'intention. Roberte était jolie, santé confort, des cheveux châtain clair, des yeux noisette au regard franc et tranquille et, qu'elle avait de son père, un nez droit élégant et une taille très bien faite qu'il aimait à reconnaître sur ses photos de 1911, sous-

lieutenant fringant et cambré. Habillée soigneusement, il fallait bien, le père était directeur, elle était tirée à quatre sans être très chic. Du reste, elle n'aurait pas voulu que le budget de la famille fût grevé par d'excessives dépenses consacrées à sa toilette, et une robe payée trop cher ne lui eût pas fait plaisir. Son tailleur, qui datait de l'année précédente, n'avait donc pas attiré l'attention des femmes. Mais les hommes l'avaient regardée, certains reluquée. Le général d'Amandine, un petit vieillard haut colleté, bien connu dans le quartier, l'avait mangée des yeux pendant tout le temps de l'office, sa mignonne tête d'oiseau dévissée jusque derrière l'épaule, tandis qu'il piaffait nerveusement de ses bottines vernies et de la pointe de son parapluie. Et bien d'autres que le général. Il y avait eu Dino, un garçon de vingt-deux, vingt-trois ans, fils d'une ancienne danseuse habitant la maison et de Dieu sait qui, drôle de monde. Catholique d'occasion, Dino, il venait à Saint-Ferdinand pour la voir, il l'attendait à l'entrée pour donner l'eau bénite et, sans la présence de M^{me} Berthaud, il n'aurait pas

été gêné de lui susurrer des choses en pleine messe, comme il s'y risquait parfois dans l'escalier, toujours rembarré avec des paroles paisibles, il avait beau avoir de grands yeux noirs et une paire de cils comme des ramasse-miettes. Roberte ne s'était intéressée à aucun de ces hommes, pas plus au général en retraite qu'au greluchon de velours. Venue pour entendre la messe, elle écoutait la messe sans distraction, sans fièvre non plus, menant la tâche d'écouter comme on fait de broder un napperon ou d'écrire une lettre de nouvel an à l'oncle Challebères de Dijon, tranquillement, raisonnablement, en prenant la chose par un bout et en allant en suivant. Il y a des âmes de chrétiens qui savent se brancher sur les mystères de la Croix d'une façon à se faire passer mille frissons dans les moelles au moindre dominus. Roberte n'était jamais transportée ni ravie, elle était bien trop appliquée et n'avait pas besoin de frissons. S'il était donné à chacun d'étreindre Dieu à chaque instant, à quoi bon la communion ? Ce qui est, c'est que Dieu est Dieu, les hommes les hommes, et que les Saints font la navette. Comme sa mère, elle

était de la robuste infanterie de la Passion, qui fait ses Pâques, qui donne pour le denier et se soucie d'abord et simplement d'être à la cadence de Dieu, et s'il n'existe pas, tout se peut, la cadence est solide quand même. M^me^ Berthaud avait pourtant un peu plus d'intimité avec Dieu, parce qu'elle était mère et qu'elle lui offrait ses enfants de temps en temps, à lui ou à Marie ou à quelqu'un des Saints pour les leur donner en garde ou en traitement contre les mauvais microbes, les sales vamps et les hommes vicieux. La messe avait duré comme d'habitude. On ne pouvait pas dire que le temps avait coulé bien vite, mais enfin, il fallait ce qu'il fallait. En sortant de Saint-Ferdinand, la mère avait dit : « Tu ne trouves pas que le curé Frangis a bien vieilli ? » Roberte avait répondu oui, peut-être, il m'a semblé, et sa mère : « Pauvre curé Frangis, je le revois il y a quinze ans, mais quoi, il faut bien finir, surtout que pour ces vieux d'Église, mourir, ce n'est pas si triste. Ils n'ont pas de mari, ils n'ont pas d'enfants, ils n'ont que des manies. Alors là ou là, ou de l'autre côté, et demain, c'est comme aujourd'hui. Je me rappelle, à Saint-

Eustache, on habitait rue Coquillière, tu ne te souviens pas, tu étais trop petite, toi, mais à l'époque, c'était encore un quartier bien habité, je me rappelle, il y avait pourtant des odeurs, en été, des odeurs de viande, qui venaient fort de la halle aux viandes, et même, je me suis demandé souvent si ton père, d'être végétarien ne lui serait pas venu de loin, de justement ces odeurs de viande. On a quelquefois des dégoûts, on ne sait pas pourquoi, et si on voulait chercher, on serait bien surpris, surpris ? mais non, pas tellement, on dirait tiens, oui, j'aurais dû penser. Qu'est-ce que je disais, ah ! oui, je me rappelle à Saint-Eustache, le curé, comment donc déjà, le curé, c'est trop fort, le curé... » On arrivait à la pâtisserie Pillonnet, toute pleine des fidèles dégorgeant de Saint-Ferdinand, si bien qu'on se croyait un peu au paradis, récompensé d'une heure de messe qu'on allait vous payer comptant. M^me^ Berthaud était tellement dans cette illusion qu'elle avait parlé d'acheter un grand Saint-Honoré, mais Roberte avait dit : « Pourquoi ? une tarte aux fraises comme d'habitude, c'est moins cher, ça fait plus de profit. » Le général

d'Amandine, qu'elles n'avaient pas vu les suivre depuis l'église, était entré sur leurs talons. Il était dans la boutique au fort de la presse, tout contre Roberte qu'il dévisageait tête en l'air, car elle était grande, dévisageait avec une envie canine, enfantine, dans ses yeux clairs écarquillés et, comme M^me^ Berthaud laissait tomber son sac, il s'était laissé glisser le long de son parapluie pour le ramasser et le lui avait remis en main, mais juste alors, un paquet de fidèles rués aux tartes et aux babas l'avait séparé brutalement de la mère comme de la fille, le privant, tout petit qu'il était, du bénéfice de son geste. À la maison, au retour, il y avait eu encore un mauvais moment, le plus redoutable du dimanche. On n'arrivait pas à combler l'attente du déjeuner. Le temps était long, friable aussi, tant qu'à s'étirer, il se rompait, un arrêt, on le rafistolait mal. Ces instants-là devaient peser encore sur le commencement du repas. En épluchant ses crevettes, Roberte, au plus creux de son ennui, avait cherché autour d'elle un objet digne d'attention, quelque chose comme un engrenage, une machine à remettre le temps en mouvement. Le radis noir dont

M. Berthaud faisait son hors-d'œuvre lui avait paru une chose remarquable et plus encore, en partant du radis, ce régime végétarien qui, d'ordinaire, passait inaperçu. En effet, le temps s'était remis en mouvement. Le régime avait fait passer un moment et la belle figure du père était devenue hautement végétarienne.

« Non », dit M. Berthaud, répondant à une question de sa femme, « je ne peux vraiment pas vous accompagner. J'ai besoin de toute mon après-midi pour faire le rapport que m'a demandé M. Éphraïm. Du reste, les Dulâtre ne m'attendent pas. Quand j'ai rencontré le docteur Dulâtre avant-hier, place Saint-Augustin, je l'ai prévenu que je ne viendrais pas.

– Comme tu voudras, mais je sais qu'ils auraient été contents de t'avoir. Je t'ai dit que Philippe Lardut sera chez eux ?

– Ah ? » fit simplement M. Berthaud, tandis que Roberte rougissait.

III

Le dimanche, on prenait le café au salon. Lorsque Julia apporta le plateau, M^me^ Berthaud, s'étant informée si la vaisselle était faite, lui donna congé de partir pour le cimetière de Pantin sans attendre les tasses. Roberte, les joues encore chaudes, songeait à l'indifférence avec laquelle son père avait accueilli la nouvelle que Lardut se trouverait bientôt chez les Dulâtre. Il n'était pas sans avoir entendu parler de ce garçon et de l'intérêt qu'il portait à sa fille. Le moins qu'on pût dire, quant à son attitude, est qu'il envisageait sans beaucoup d'empressement d'en faire son gendre. Pourtant, Philippe Lardut, qui accomplissait présentement son service militaire dans la banlieue comme lieutenant d'artillerie, sortait de l'École des Mines. Ses parents étaient cultivateurs dans un village du département de la Haute-Saône où les Dulâtre avaient une propriété d'agrément. Trapu, rouge de santé, il tenait de ses

origines une lenteur réfléchie, une application continuelle et très apparente. Il lui arrivait de regarder Roberte d'un œil soupçonneux, comme son père devait évaluer les bêtes à la foire, avec la crainte de faire une mauvaise affaire. Mais c'était bien là le signe qu'il était sérieux. Que pouvait-on demander de plus qui ne fût dangereux ?

M. Berthaud ne semblait pas disposé à ouvrir le débat. Tout en remuant son café, il regardait un tableau suspendu au mur dans un grand cadre doré. C'était une femme nue de Bouguereau, ayant servi d'étude pour une vaste composition traitant la mort de ce pauvre Orphée déchiré par les Bacchantes. Il trouvait toujours un plaisir très vif dans la contemplation de cette peinture. Plaisir esthétique, d'abord. C'était joli, cette Bacchante au corps souple, qui brandissait une baguette, et émouvant aussi quand on pensait à la menace contenue dans ce geste gracieux. Mais ce qui aiguisait encore le plaisir, c'était de réfléchir à l'Art et à l'initiation artistique qui confère à un honnête homme l'étrange privilège de pouvoir regarder en présence de sa famille l'image d'une

femme nue sans être soupçonné d'une arrière-pensée obscène ou simplement égrillarde. Pourtant, lorsqu'il parvenait à abstraire ses pensées en reléguant sa sensibilité artistique, il lui fallait bien s'avouer que cette nudité était quelque chose d'assez inconvenant et, en somme, d'un peu malpropre. Alors, il éprouvait un vif sentiment de fierté à se dire qu'il était capable de n'en apercevoir que la beauté.

« C'est extraordinaire, fit-il observer entre deux gorgées de café. Quand on regarde longtemps une œuvre d'art, on y découvre toujours des choses nouvelles. Voyez le visage de cette femme contracté par la colère, voyez les yeux étincelants, la bouche frémissante, les narines dilatées, tous les traits, au premier abord, semblent n'exprimer qu'une violence sauvage, d'ailleurs admirablement rendue par le pinceau de l'artiste. Mais quand on y regarde mieux, on voit qu'il exprime en même temps de la douleur, du regret, comme si cette créature avait pitié du malheureux qui va mourir de sa main.

– De quel malheureux parles-tu ?

– Voyons, mais d'Orphée. On ne le voit pas, mais c'est sur lui qu'elle lève sa baguette.

– C'est vrai, fit M^me^ Berthaud. Je ne pense jamais à Orphée.

– C'est un tort. On ne comprend rien à ce morceau de peinture si on ne pense pas à Orphée. Moi, j'y pense toujours. »

À force de regarder le Bouguereau, le père se mit à somnoler et finit par s'endormir. Il était trois heures un quart lorsqu'il s'éveilla. Il reprocha à sa femme de ne l'avoir pas réveillé et alla s'enfermer dans une petite pièce qui lui servait de bureau. Une demi-heure plus tard, Roberte et sa mère étaient prêtes à partir. Avant de sortir, M^me^ Berthaud entrebâilla la porte du bureau et dit en passant la tête : « Nous partons. » le père, penché sur des papiers, fit avec la main un signe amical sans prendre le temps de lever le nez.

Les Dulâtre habitaient près de l'École Militaire, le métro était direct. Les deux femmes s'acheminèrent vers la station Étoile. M^me^ Berthaud marchait lentement, à cause d'une

pesanteur dans la jambe qu'elle éprouvait aux changements de saison.

« En somme, demanda Roberte, qu'est-ce que papa pense de Philippe ?

– Il ne peut pas en penser grand-chose puisqu'il ne l'a encore pas vu, fit observer M^me^ Berthaud. Il pense peut-être... Tu sais qu'il est question pour lui de quitter la succursale et d'être le collaborateur direct de M. Éphraïm. Ce serait pour lui un grand changement de situation, de relations, de tout. Il pense peut-être qu'il vaudrait mieux pour toi de ne pas trop te presser. »

Roberte ne répondit pas. Son regard devint dur. Elle n'était pas très éprise de Lardut, mais elle avait reconnu en lui ce qui était à ses yeux le plus important : une tête solide. Son physique même, ramassé et inélégant, ne lui déplaisait pas. Elle l'opposait avec une satisfaction mélancolique à la silhouette étirée et sportive de son frère Maurice, un brillant athlète, mais d'un caractère faible et irrésolu, d'une intelligence à éclipses, et alternativement en proie aux idées

générales et à la neurasthénie. Le format champion-jeune-premier inspirait à Roberte une méfiance profonde. Le cas de son frère aîné, qui l'inquiétait beaucoup, avait de bonne heure attiré son attention sur les jeunes gens dont il avait fait ses amis. La plupart étaient de grands sportifs, beaux, bien découplés, élégants, d'apparence solide, mais au moral, mouvants, incertains, déjà mal assis dans la vie et dont l'activité intellectuelle lui semblait vouée à l'inefficacité. L'un d'eux, qui avait l'âge de Maurice, s'était suicidé l'année précédente sans aucune raison pressante ou seulement plausible. Parmi les jeunes hommes en âge de faire des maris, elle écartait ainsi toute une catégorie de sujets d'un type agréable et même séduisant, mais qui lui semblaient affligés de disharmonies secrètes. Sans pouvoir s'en expliquer, elle pensait à eux, et aussi à son frère, comme à des produits de culture artificielle, quelque chose d'assez comparable à ces tomates que des savants américains, avait-elle entendu dire, amènent à la grosseur d'un melon par des procédés scientifiques. Le type de Lardut, robuste et trapu, pareil à un arbre ayant poussé

malgré les intempéries, lui paraissait rassurant, naturel et son équilibre moral et mental compensait, à son avis, bien des défauts dont l'importance ne lui échappait nullement.

L'instinct maternel de M^me^ Berthaud l'avertissait que Lardut serait pour sa fille un bon mari, mais personnellement, il ne lui plaisait guère. Elle rêvait plus volontiers d'un gendre de romance, un Chérubin qui eût enchanté l'amour conjugal par son art savant de dire tendrement les choses. Ce genre d'éloquence avait manqué à M. Berthaud, justement. Jamais il ne lui avait parlé de son amour. Non, jamais une parole brûlante, jamais une comparaison gracieuse. Depuis trente ans qu'ils étaient mariés, pas une fois il ne lui avait parlé de ses seins. C'est pourtant une chose qui se fait. « Tes deux seins sont comme deux faons », dit le roi à la Sulamite. Son silence même manquait d'ornements. On lit dans de très bons livres le récit d'étreintes silencieuses pendant lesquelles les bouches se meurtrissent et les dents se heurtent. Ce sont des riens, mais qui embellissent la vie d'une épouse comme les fleurs embellissent un appartement, et

M^me^ Berthaud appréhendait vaguement que Lardut en ignorât toujours le prix. Ces choses-là ne s'apprennent pas à Polytechnique. Encore M. Berthaud était-il bel homme. Ce n'était pas le cas de Lardut. Le portrait qu'elle en avait tracé à son mari, bien qu'elle fût sincèrement acquise aux projets de Roberte, n'avait rien caché des imperfections de l'amoureux : il était lourd, trapu, il était gauche, avec une grosse tête de paysan rusé et méfiant. Elle avait eu beau vouloir se rattraper par l'énumération de ses mérites, M. Berthaud avait été très défavorablement impressionné. Fier de la beauté de ses enfants, il n'entendait pas donner sa fille à un rustre mal équarri. Sans doute pouvait-on espérer que le rustre ferait une assez belle carrière, mais le père voyait plus large. Il n'avait pas voulu que Roberte poursuivît ses études au-delà du baccalauréat, craignant qu'elle ne rencontrât sur les bancs de quelque Sorbonne un étudiant voué à une existence obscure de pédagogue, de petit médecin ou de bureaucrate syndiqué. Pis encore, elle aurait pu s'amouracher d'on ne sait quel artiste peintre ou torcheur de sonnets ou autre

voyou anarchisant. En protégeant sa fille contre de telles aventures, il n'obéissait pas seulement à un préjugé orgueilleux, mais encore au désir très sincère de la voir heureuse, et les conditions de son bonheur lui apparaissaient clairement. Depuis qu'il était promis au rang de collaborateur particulier de M. Éphraïm, l'un des principaux administrateurs de la Banque de Provence et de Normandie, il visait à la marier de ce côté-là, non pas dans la famille même de M. Éphraïm, car il eût été ennuyé de donner Roberte à un Juif, mais dans celle de M. Lerond ou celle de M. Tissandier, deux autres administrateurs chez lesquels il aurait alors accès facilement et où les fils étaient nombreux. Ce n'était du reste pas l'argent qui le séduisait dans un tel mariage. La perspective d'unir sa fille à un rentier multimillionnaire et oisif l'eût laissé presque froid. Mais rien ne lui semblait plus souhaitable pour une femme, ni plus beau, que de partager la vie d'un de ces merveilleux jeunes gens nés dans le ruissellement des affaires, princes du sang de la finance, auxquels il suffit d'avoir une idée, de former un projet, pour que la réalisation en soit

assurée ; qui mettent sur pied, comme sans y penser, les combinaisons les plus inattendues, font jaillir une usine ou une cité du pétrole dans l'inspiration d'un cocktail, impriment au labeur des autres la cadence de leurs fantaisies et agissent et se meuvent avec une aisance parfaite, inconsciente, dans ces milieux de grandes affaires où un Lardut n'arrive à se frayer un chemin qu'au prix d'un labeur pesant et tout imprégné de la sueur de ses origines, quand il ne se consume pas en vaines manœuvres dans l'antichambre. Depuis le temps qu'il prenait ses premiers grades dans la banque, M. Berthaud rêvait à ces sommets.

IV

M^me^ Berthaud et Roberte arrivaient sur la place de l'Étoile. Une délégation des A.C.M.B.A. honorait le Soldat Inconnu sur lequel venait de s'incliner un groupe des J.R.M.C. Une délégation de l'A.S.T.U. attendait son tour. De loin, on apercevait sous la voûte de petits hommes noirs qui tournaient en rond en se repassant un briquet. Une famille d'Anglais traversait entre les clous pour essayer de prendre une photo qui trouverait sa place dans l'album réservé aux curiosités et aux mœurs étranges des Français. M^me^ Berthaud et sa fille, trop habituées à ces manifestations du souvenir, ne voyaient rien. À moins d'une bannière et d'un effectif de quarante chapeaux haute-forme, les délégations échappaient toujours à leur attention. Il était quatre heures un quart. Elles se hâtaient vers le métro pour rattraper le temps perdu avec une vieille demoiselle qui les avait tenues immobiles au milieu de la rue

pendant près de vingt minutes.

« J'ai oublié le livre pour la grand-mère Dulâtre ! s'écria M^me^ Berthaud en arrivant en vue du métro.

– Tiens, dit Roberte, je n'y ai pas pensé non plus. Tant pis, elle l'aura une autre fois.

– Pauvre femme, j'ai déjà oublié une fois. Je m'en veux. Je m'en veux. »

Roberte essaya d'apaiser sa mère. Celle-ci se montrait nerveuse et faillit les faire écraser toutes les deux.

« Non, ce n'est pas bien. Et qu'est-ce qu'ils vont penser de moi. De quoi aurai-je l'air ? »

Roberte lutta encore et dit en arrivant au métro :

« Je cours le chercher. Va m'attendre en bas, sur le quai. Ne te trompe pas, c'est la ligne 10.

– Mais non, n'y va pas. Nous sommes déjà en retard. Tant pis, elle l'aura une autre fois. Le livre doit être sur la table de la cuisine. Je l'ai oublié là après l'avoir enveloppé. »

Roberte partit d'un pas allongé et fut en moins de cinq minutes rue d'Armaillé. À l'autre bout de la rue, Dino marchait à sa rencontre. Il était vêtu d'un ample pantalon bleu et d'une blouse de daim munie d'un fermoir éclair en haut duquel moussait un foulard de soie rouge. Elle pressa l'allure et eut la satisfaction de lui claquer au nez la porte de l'ascenseur. Elle ouvrit la porte de l'appartement avec précaution afin de ne pas troubler le travail du père et, sur la pointe des pieds, passa devant la porte du bureau pour gagner la cuisine. La moquette étouffait complètement le bruit des pas. Une légère odeur de graisse et de brûlé flottait dans le couloir.

Avec le même luxe de précautions, Roberte ouvrit la porte de la cuisine, et resta clouée au seuil, la gorge serrée, les yeux agrandis par l'horreur du spectacle. M. Berthaud, assis à la table de la cuisine, les épaules courbées sur son assiette, mangeait un biftèque saignant qu'il venait de faire sauter à la poêle. Sur son ventre était noué le tablier de cuisine de Julia. La poêle, encore luisante d'un jus onctueux, était posée sur le fourneau à gaz, à côté d'une assiette de beurre.

Surpris en train de porter un morceau à sa bouche, le père restait la fourchette suspendue, le visage crispé et pâli, les yeux levés sur sa fille et remplis d'une affreuse angoisse. Tous deux, immobiles, béants, avaient perdu la notion de l'opportunité et oublié le pouvoir des mots contre l'évidence. L'idée d'interroger ou d'expliquer ne les effleura ni l'un ni l'autre. Roberte, la main sur la poignée de la porte, était écrasée par l'énormité de l'événement et, refusant d'en développer les conséquences, faisait appel à toutes ses facultés d'inertie. Ce fut la peur qui la fit reculer. Sous le poids de son regard, le regard du père avait vacillé et, éteinte aussitôt, y passait une lueur presque meurtrière, trahissant le mouvement involontaire de la bête en défense, qui se sent forcée dans ses retraites les plus secrètes. Elle fit un pas en arrière sans le lâcher des yeux, comme on assure sa fuite devant un ennemi dangereux en le tenant en respect jusqu'à la dernière seconde, puis elle courut dans le couloir, courut dans l'escalier, et ne reprit le pas qu'aux étages inférieurs. Dino fumait une cigarette dans le vestibule de la maison. Par jeu, il se mit en

travers de la porte, les bras en croix, et modula d'une voix câline :

« On passe pas. On passe pas. »

Roberte eut une envie fugitive de lui jeter les bras autour du cou et de pleurer sur son épaule. De près, il remarqua son visage bouleversé, les larmes qui brillaient aux cils et laissa le passage aussitôt avec une mine très joliment consternée. Dans la rue, elle se remit à courir, sans raison, et, observant que les passants la regardaient, songea à remettre de l'ordre sur son visage et dans sa conscience. D'abord, elle chercha à se rassurer, à se persuader qu'un trouble aussi violent était disproportionné à l'événement qui en était l'occasion. Après tout, le père n'avait pas commis un crime. Simplement, il s'était caché de sa famille pour faire une entorse à son régime végétarien. Il avait cru devoir se cacher. Non, ce n'était pas un crime. Il est des mensonges plus graves, par exemple celui de l'adultère qui se consomme en dépit de la parole donnée, du contrat. Sur ce chapitre, Roberte n'était guère disposée à l'indulgence. Pourtant, elle dut

convenir qu'elle eût été moins profondément blessée s'il s'était laissé surprendre en compagnie d'une femme. Pareille découverte ne l'eût point amenée à réviser aussi complètement l'idée qu'elle s'était faite de lui jusqu'à ce jour. L'adultère, pour autant qu'il lui semblât, n'était pas essentiellement un mensonge, mais plutôt une erreur dont les voies apparaissaient, en somme, assez naturelles. Il n'imposait pas à l'esprit du juge, même le plus austère et le plus prévenu, l'idée d'une difformité morale.

Roberte avait beau se défendre d'approfondir la conduite du père, certains faits matériels surgissaient à chaque seconde malgré elle et faisaient craquer toute une façade. Chacun d'eux établissait clairement la préméditation. Le matin, en quittant sa femme et sa fille à l'heure de la messe, M. Berthaud s'était rendu dans une boucherie pour y acheter un biftèque, puis avait glissé le paquet dans la poche intérieure de son veston. Cette viande rouge et molle, enveloppée d'un morceau de papier, il l'avait portée sans dégoût sur sa poitrine, presque sur sa peau. En rentrant à la maison, il l'avait dissimulée

probablement dans un tiroir du bureau, entre des papiers. Au déjeuner il avait mangé ses carottes en songeant à ce morceau de viande et à aucun moment sa physionomie, le ton de sa voix ou de ses propos ne laissaient paraître qu'il fût le moins du monde gêné ou honteux. À plusieurs reprises, à propos de son régime végétarien, il avait consolidé sa position avec des paroles fortes et élevées, cela sans aucun effort apparent. Le mensonge, non seulement ne le troublait pas, mais était parfaitement intégré à ses habitudes, comme le biftèque au régime végétarien. Enfin, si l'on admettait qu'il éprouvât le besoin de manger de la viande, rien ne l'obligeait à suivre un régime qui le lui interdît. Elle en venait à se demander s'il n'avait pas inventé ce régime pour en faire la substance, le prétexte et l'occasion du mensonge. À considérer cet aspect des choses, il ne s'agissait plus d'hypocrisie. On touchait, dans le cas de M. Berthaud, à la spécificité du mensonge et Roberte voyait la personne du père se dissoudre, se perdre, et devenir l'expression même du mensonge, comme il en va d'un objet familier où l'œil découvre soudain le dessin

d’une figure géométrique et ne peut plus saisir autre chose que ce contour abstrait.

« Tu n’as pas le livre ? s’étonna M^me^ Berthaud.

– Je ne l’ai pas trouvé, dit Roberte avec brusquerie.

– Comment ? mais je l’avais laissé sur la table de la cuisine. Tu n’as donc pas regardé ?

– Mais si, mais si. Le livre n’y était pas, que veux-tu que je te dise. »

Une rame de métro arrivait. Roberte coupa court à l’étonnement de sa mère en la prenant par le bras. Elles se trouvèrent seules dans un coin du compartiment des premières. M^me^ Berthaud, assise en face de sa fille, l’examinait d’un regard craintif et commençait à soupçonner un drame. Il était bien étrange qu’elle n’eût pas mis la main sur ce livre, même s’il n’était pas dans la cuisine. En tout cas, elle n’avait pas perdu beaucoup de temps à le chercher. D’ordinaire, elle apportait à ce genre de recherches un zèle minutieux. Son visage était fermé, comme si elle craignait de laisser deviner un secret. Peut-être un homme lui

avait-il manqué de respect dans la rue ou dans le couloir du métro. Le dimanche, les satyres sont comme tout le monde, ils n'ont rien à faire, ils s'ennuient.

V

M. Berthaud, l'appétit coupé par l'apparition de Roberte, songea d'abord à se débarrasser du biftèque. La boîte à ordures n'était pas sûre, car elle pouvait être explorée par Julia. D'autre part, il était périlleux de préjuger du comportement d'un biftèque dans les vécés. Peut-être flotterait-il à la surface de l'eau et s'y maintiendrait-il en dépit de tous les efforts. Restait la solution consistant à l'envelopper avec soin et à le cacher dans un tiroir en attendant de pouvoir le perdre dans la rue, mais elle exigeait des manipulations qui lui répugnaient à présent. Le plus simple comme le plus sûr était encore de le manger, à quoi il finit par s'arrêter. Ce fut un repas fort triste. Ne se jugeant point coupable, M. Berthaud n'éprouvait nul remords, mais il songeait avec angoisse aux conséquences de ce coup de théâtre. Roberte était son enfant préférée. Il aimait et admirait sa beauté, sa sagesse, son sens de l'ordre

et des valeurs hiérarchiques et, par-dessus tout, sa franchise. La pensée qu'il venait de se perdre dans son estime le navrait plus encore qu'elle ne le révoltait. Après avoir mangé, il se mit à faire la vaisselle de son biftèque. La poêle lui donna beaucoup de mal, d'autant qu'il était distrait par ses réflexions. Inlassablement, il confrontait deux témoins, comparait l'opinion qu'il avait de sa propre conduite avec l'opinion trop certaine de Roberte.

« Végétarien, j'ai mangé de la viande, je me suis caché pour manger de la viande. Donc, je suis un hypocrite, un menteur. Comme c'est facile. Un menteur. Oh ! je me mets à la place de Roberte, je conçois bien qu'à ses yeux, le fait ait une signification brutale, évidente. Mon Dieu, je n'oublierai jamais son regard. Sur le coup, il m'a fait douter de moi-même, de l'honnêteté de ma conduite. Je voyais la situation avec ses yeux à elle, avec sa conscience à elle. Quel regard et quel visage. Pas la moindre nuance dans sa réprobation, pas le plus léger doute, nul souci d'interpréter, d'accommoder. Chère petite, comment l'aurait-elle pu, avec une nature aussi

droite. Et pourtant. Même sans aller au fond des choses et en admettant, avec l'observateur superficiel, qu'il y ait eu mensonge, ne fallait-il pas conclure avec beaucoup de prudence ? Que de facteurs ligués contre moi au service de l'erreur. D'abord la trivialité du spectacle. La situation d'un homme tel que moi, attablé dans une cuisine, avec un tablier de servante sur le ventre, ne peut faire naître dans l'esprit d'un témoin que des préventions défavorables, surtout si ce témoin est une femme, une jeune fille. Il y a aussi la matérialité du soi-disant mensonge. C'est assez difficile à expliquer. Si, au lieu de me voir manger ce biftèque, Roberte avait simplement appris, au cours d'une conversation avec un tiers, que j'en prenais à mon aise avec mon régime, me jugerait-elle aussi sévèrement ? certainement pas. Je lui serais apparu comme un homme mystérieux, un peu plus compliqué que celui qu'elle connaissait. Peut-être même en aurais-je retiré quelque prestige supplémentaire. Le mensonge qu'on découvre ainsi par ouï-dire ou par recoupement n'a rien d'effrayant. Il apparaît comme un élément normal de l'activité humaine.

Il se réduit aux justes proportions d'un organe considéré dans ses relations avec les autres organes de son milieu. Pour lui faire comprendre que je n'ai pas menti, il faudrait pouvoir lui prêter mon expérience, ma prudence, ma maturité d'esprit. Quand je pense qu'il eût été si facile d'éviter cette histoire stupide. Il suffisait de mettre la targette à la porte d'entrée. Une absence, un oubli, il n'en faut pas davantage pour faire naître un malentendu. Ce visage crispé. Cette dureté dans son regard. J'en suis encore meurtri, déchiré. Mais quoi, il faudra bien s'habituer. Je ne suis pas une exception. Nos enfants ne savent jamais bien nous comprendre, il faut s'y résigner. Entre deux générations, il y a toujours un fossé. On n'y pense pas et un beau jour, on finit par le découvrir à propos d'un incident. »

Après avoir rangé son assiette, son couvert, accroché la poêle au clou et le tablier de Julia au portemanteau, M. Berthaud, depuis le seuil de la cuisine, s'assura de n'avoir laissé subsister aucune trace de son passage. Bien sûr que Roberte garderait sa découverte pour elle, il

voulait limiter le désastre. Tout était rentré dans l'ordre. Il put regagner son bureau et reprendre la rédaction du rapport que lui avait demandé M. Éphraïm au sujet d'une affaire proposée à la Banque de Provence et de Normandie. Il s'agissait d'aménager sur un point de la côte bretonne une sorte de ville d'hiver où, pendant les mois de grandes tempêtes, de riches amateurs français et étrangers pussent assister, dans les meilleures conditions de confort, à d'intéressants naufrages. Solidairement, une entreprise de cabotage assurerait la régularité du spectacle. M. Éphraïm n'avait pas pris le projet en grande considération, car il craignait que le rendement de l'opération ne fût à long terme. Néanmoins, il avait chargé M. Berthaud, en mettant à sa disposition tous les documents utiles, d'épuiser la question dans un rapport critique, bref, et concluant. C'était en même temps une occasion de le mettre à l'épreuve avant d'en faire un collaborateur en pied.

M. Berthaud se mit à étudier le dossier, mais sa pensée était ailleurs. Le regard de sa fille ne le lâchait pas. Le cœur battant et les orteils

contractés, il se représentait l'instant où il lui faudrait de nouveau affronter ce regard. Comprenant qu'il ne parviendrait pas à travailler, il rangea le dossier, prit sa canne et son chapeau melon et alla se promener.

Dans la rue, il se sentit plus à l'aise. Certains regards de passants inconnus le réconfortaient, le confirmaient dans l'estime qu'il avait de lui-même. Les femmes de son âge, par exemple, et même celles d'entre quarante et cinquante ans, l'examinaient au passage avec un intérêt visible et, considérant son beau visage de quinquagénaire, son chapeau melon, sa canne, sa Légion d'honneur, songeaient avec nostalgie qu'elles venaient de rencontrer l'homme qu'elles avaient rêvé et rêvaient encore d'épouser. Des messieurs bien mis, d'un certain âge, l'enveloppaient d'un regard approbateur où passait parfois une lueur d'envie. Il arrivait aussi, rarement à la vérité, qu'une très jeune fille, l'œil vif et sournois, cherchât sous le chapeau melon une réponse à quelque trouble incertitude de la puberté. Occupé à épier et, le cas échéant, à provoquer tous ces témoignages muets,

M. Berthaud oubliait peu à peu le regard de Roberte et, sans perdre tout à fait le contact avec l'aventure du biftèque, n'en gardait qu'un souvenir à peine désobligeant. Sa mémoire en veilleuse filtrait habilement les faits, en sorte qu'il finissait par ne plus éprouver autre chose que le sentiment confortable d'être la victime d'une étrange erreur. C'est aussi ce que lui disaient les regards des passants, où il pouvait apercevoir le reflet de sa parfaite honorabilité. Il lui manquait toutefois de pouvoir échanger avec ces gens l'un de ces gestes éminemment sociables dans lesquels un honnête homme sait si bien mettre quelque chose de sa bonne conscience. M. Berthaud regretta de ne pas trouver sur son chemin une personne de connaissance à qui donner un coup de chapeau. En pareille circonstance, il avait l'art de faire passer sa canne dans sa main gauche et de la tenir par le milieu, d'aplomb sur la paume, les doigts en dehors, un peu lâches, comme d'un violoniste touchant les cordes, tandis qu'il tirait son chapeau de la main droite avec un bonheur et une aisance dont le souvenir le tenait parfois éveillé, le soir en

se mettant au lit. Et justement, il eut presque un frisson de plaisir. Devant lui, sur le trottoir de la rue des Acacias et venant à sa rencontre, il aperçut un client de la Banque, le général d'Amandine. Il le connaissait assez bien pour l'avoir accueilli dans son cabinet plusieurs fois et conseillé dans ses opérations. Le général avait raté les derniers autocars pour les courses de Vincennes et paraissait s'ennuyer fort. Il ne laissa pas le temps à M. Berthaud de manœuvrer sa canne et le prit au bouton de la veste en l'appelant « mon cher directeur ». Après avoir marché ensemble quelques pas, les deux hommes s'asseyaient à la terrasse d'un café. Le général était bavard, curieux et bruyant. Il parlait très haut, d'une voix perçante, riait sur plusieurs octaves, gesticulait, martelait le sol à coups de canne et faisait à lui seul autant de bruit que les autres consommateurs réunis. M. Berthaud en était gêné.

Le général était très à l'aise et, en homme que son importance indiscutée a toujours placé au-dessus de l'opinion du monde, ignorait paisiblement les mouvements divers de la

terrasse. Parfois, il saisissait dans le brouhaha quelque lambeau de phrase qui lui faisait dire :

« Vous entendez ? on vient encore de me traiter de ganache. C'est une chose qui m'arrive souvent. »

Après qu'ils eurent parlé de la Bourse, la conversation vint sur la politique. M. Berthaud, qui ne faisait guère qu'écouter, s'aperçut bientôt que lui-même n'avait jamais eu sur ce chapitre que des vues étroites et élémentaires. Le général était national-communal-communioniste.

« Donnez-moi quinze jours de dictature, disait-il. Je vous décentralise la France à coups de pied dans le cul. »

Comme il s'accordait peu de chances d'être jamais dictateur, il méditait d'écrire un grand ouvrage critique et constructif sur le capitalisme bourgeois et ses dérivés, à savoir le marxisme et le fascisme. Toutefois, cette méthode démonstrative lui paraissait moins sûre que celle des coups de pied, étant donné l'état de bassesse où était vautrée l'humanité. Et le général se plaignit de ses contemporains qu'il jugeait

abrutis, abjects, rampants, descendus au dernier degré de l'hypocrisie, du mensonge et de la lâcheté. Il y insista longuement et fournit en abondance des exemples à l'appui de ses affirmations.

« C'est peut-être vrai, hasarda M. Berthaud, mais il ne faut pas non plus se hâter de juger sur de simples apparences. Trop souvent, il nous arrive de prendre pour des imbéciles ou des menteurs les gens que nous ne comprenons pas. Tenez, pas plus tard que ce matin, j'ai rencontré un jeune homme qui m'a fait part de ses peines. Son père, que je connais très bien, est un parfait honnête homme et un catholique appliqué. Vendredi dernier, le fils l'a surpris en train de manger de la viande en cachette. Et voilà le pauvre garçon bouleversé : "Mon père est un menteur, mon père est un hypocrite." Je l'ai consolé, je lui ai dit : "Mon enfant, votre père n'est pas du tout ce que vous dites. Je connais assez votre père pour affirmer qu'il est l'homme le plus loyal de la terre. Je puis en mettre ma main au feu."

– Mon cher directeur, coupa le général d'Amandine, vous vous êtes mis le doigt dans l'œil, à mon humble avis. Assurément que votre bonhomme est un sale monsieur.

– Vous croyez ? D'une certaine façon, peut-être... Pourtant, mon général, je vous répète que cet homme, je le connais parfaitement. Il est l'honnêteté même. C'est un fait.

– Oui, et c'en est un autre qu'il est un vil menteur, une dégoûtante bête tortueuse.

M. Berthaud leva sur le général un regard peiné et, secouant la tête, souffrit en silence de ne pouvoir faire entendre par des raisons comestibles tout ce qu'il sentait si vivement.

VI

En face de Lardut carré dans son uniforme et dans son fauteuil, les Dulâtre s'ennuyaient, la grand-mère avec mauvaise humeur, les parents affables et condescendants, les enfants, fille et garçon, vingt et trente ans, avec une hostilité tempérée de respect pour les galons. La mère-grand, qui était infiniment distinguée, délicieuse vieille dame très racée, Parisienne malicieuse, réputée telle dans cent bonnes maisons, sachant trousser un thé comme la jeunesse ne sait plus, hélas, et y mettre une animation charmante, légère et pimpante, avait renoncé, la mère-grand, à tirer la moindre étincelle de ce gros sac à équations. À moins qu'il ne fût échauffé, emporté par la violence de sa conviction, et aucun des Dulâtre n'était capable de lui en donner le sujet, la conversation de Lardut était terne. Quand, par malheur, il essayait d'être brillant, il tombait dans la vulgarité prétentieuse, et cependant, il y avait

en lui, parfaitement disponibles, un calme bon sens et une merveilleuse intelligence et intuition des mathématiques lui donnant la clé d'harmonies complexes, d'une délicatesse infinie. Et les Dulâtre, qui n'avaient guère pour eux cinq qu'un sentiment animal de l'agrégat domestique avec un art médiocre de la vie bourgeoise, avaient l'oreille à toutes ses bévues et les enregistraient avec un mépris amusé. Lardut, qui les appréciait à leur valeur et les tenait pour une famille de très raisonnables crétins, ne songeait nullement à les mépriser. Ils ne le choquaient même pas. Pour lui, une famille de crétins raisonnables ne se discutait pas plus que la courbe d'une rivière. C'était une chose qui existait, un matériau de l'édifice social et sa résistance pouvait avoir une valeur d'utilité.

Le docteur Dulâtre n'exerçait pas à proprement parler la médecine. Il avait hérité de son père pharmacien une spécialité en renom, un merveilleux coricide venant à bout des cors les plus rebelles, et les pieds de l'humanité souffrante lui assuraient un revenu important. Après la guerre, il y avait ajouté une autre

spécialité, la Régulatine, qui s'adressait aux femmes et promettait la guérison des règles douloureuses et autres misères, mais le nom de ce médicament commençait tout juste à percer et les frais de lancement, considérables, ne laissaient pas encore de bénéfice. M. Dulâtre, qui avait l'ambition de laisser derrière lui une œuvre aussi importante que celle de son père, souffrait dans sa fierté de voir la Régulatine en retard sur le coricide et lui accordait ses plus tendres soins. Il avait, près de la porte de Versailles, un magasin d'expédition où il s'était aménagé un bureau et une pièce contenant des rangées de bouteilles, des réchauds, des fioles, des ballons et des cornues. De temps à autre, pour le prestige, il se livrait à d'inoffensives expériences de chimie dont la puanteur frappait le personnel de respect. Quand il était au magasin, on disait chez lui que le docteur était à son laboratoire. Dans sa sollicitude jalouse pour la Régulatine, le docteur ne voyait pas, ou bien, sourde revanche préparée dans la pénombre de l'inconscient, ne voulait pas voir les progrès foudroyants réalisés depuis quelque temps par un nouveau coricide dont la publicité

bruyante et humoristique éveillait une grande espérance au cœur des personnes sensibles des pieds. Lorsqu'ils tombaient sur l'une de ces réclames, les Dulâtre la commentaient avec une dédaigneuse malveillance et disaient entre eux : « Quelle vulgarité ! tout ça manque de fond. » Il n'en était pas moins que le coricide concurrent, en vente dans toutes les bonnes pharmacies, se répandait de plus en plus.

La maison de campagne que les Dulâtre possédaient au village d'Ourchins était voisine de la ferme des Lardut. Ceux-ci, depuis plus de vingt ans, avaient la charge de la surveiller en l'absence des propriétaires, de l'aérer, de la nettoyer à certaines époques, de faire la cueillette des fruits et de signaler les réparations les plus urgentes, en paiement de quoi ils récoltaient sur la propriété quelques charretées de foin. Pendant les vacances, les rapports entre les deux familles étaient d'une cordialité réticente et se bornaient du reste à peu de chose. Les enfants, dans leur jeune âge, avaient joué ensemble, mais dès la dixième année, ils étaient déjà séparés par leurs habitudes de vie. Ceux du fermier étaient les plus

empressés à rompre le contact. Les Dulâtre, à cause de leur situation éminente dans le village, avaient cru devoir se montrer bienveillants à l'égard de Philippe et l'inviter régulièrement pendant ses années d'étude à Paris. Ils l'accueillaient avec ennui et Philippe Lardut venait chez eux sans aucun entrain jusqu'au jour où il fit la rencontre de Roberte. Bien qu'il fût méfiant, rusé, parfois même cauteleux, car ses habitudes de penser et d'agir étaient restées au-dessous de son caractère, il avait le goût de l'honnêteté, de la franchise, qui étaient pour lui un aspect de la santé. Roberte lui plut beaucoup, par sa pondération et sa droiture autant que par sa beauté. S'il ne décida pas aussitôt qu'il l'aimerait, sa prudence lui conseillant d'attendre, il sut dès le premier jour de leur rencontre qu'il ne ferait pas une mauvaise affaire en l'épousant, même si elle était sans fortune. Les Dulâtre envisageaient avec plaisir un mariage de Roberte dans une maison paysanne qu'ils regardaient comme leur vassale. On n'aurait pas été fâché de prendre cet avantage sur la famille Berthaud où les enfants étaient mieux réussis que dans la

famille Dulâtre, le père plus décoratif, toutes supériorités qui blessaient particulièrement M^me^ Dulâtre, amie de pension de M^me^ Berthaud. Les mêmes raisons qui les rendaient favorables à ce mariage leur avaient fait écarter l'idée de marier leur fille Josette dans la famille Lardut, car une telle alliance leur eût fait perdre aux yeux des villageois d'Ourchins le prestige d'une condition inaccessible. Du reste, Philippe Lardut n'eût pas accepté d'épouser Josette, même avec une grosse dot. À Ourchins, des gens l'avaient surprise dans les bois avec un galopin sur le ventre. Une autre fois, c'était un journalier d'une quarantaine d'années, au visage peu engageant, à l'haleine vineuse, qui travaillait au jardin de la propriété. On en connaissait d'autres, car Josette se cachait à peine et c'était miracle que les parents ne fussent pas informés. Il n'y avait pourtant rien, dans toute la personne de cette fille de vingt ans, qui révélât les tourments intérieurs d'un grand feu dévorant. Assez jolie, elle avait un regard doux et éteint et les lignes de son corps, mince et bien construit, avaient un mouvement anémique. Le désir était chez elle une simple

chaleur ne dépassant pas la région du ventre, ne mobilisant aucune des facultés un peu supérieures. Quand le hasard faisait si bien qu'elle n'eût plus qu'à consentir, elle se donnait à un homme sans éprouver le moindre trouble de conscience. Dans la rue, les rares fois où elle sortait sans sa mère, il lui arrivait de suivre un inconnu dans une chambre d'hôtel, passive et pourtant lucide autant qu'il lui était donné. Lardut, que sa nature fruste n'inclinait guère à la pitié, avait parfois, en s'adressant à elle, certains mots ou certaines attitudes qui pouvaient laisser paraître l'ironie et le dégoût que lui inspirait cette docilité d'herbivore. Josette n'y entendait rien, les autres Dulâtre non plus.

Le crétin le moins supportable de la famille était Eustache, le frère aîné de Josette, car c'était un crétin à l'esprit orné. Il avait un peu le format de Lardut, mais dans le genre grassouillet, replet. Inscrit au barreau, plaidant peu et ne se souciant pas de courir après les causes, il s'intéressait aux arts et à la pensée. Avec l'argent du coricide, il entretenait une figurante de cinéma et multipliait les démarches, les travaux d'approche et les

tentatives de corruption pour lui faire obtenir un bout de rôle.

Ayant rendez-vous avec son amie dans un bar des Champs-Élysées, Eustache partit vers quatre heures et demie. M^me^ Berthaud et Roberte arrivaient quelques minutes après son départ. Roberte embrassa Josette, et sa mère embrassa M^me^ Dulâtre. Lardut, qui avait pris des leçons de danse et de maintien pendant son séjour à Polytechnique, baisa la main à M^me^ Berthaud, ce qui fut jugé par les Dulâtre comme un manque de tact, le docteur n'ayant pas baisé.

Quelques minutes, on resta en groupe au milieu du salon, puis les parents allèrent s'asseoir dans un coin, tandis que Josette emmenait Roberte et Lardut dans une embrasure de fenêtre. Roberte semblait avoir retrouvé tout son calme et observait très attentivement Lardut qui se laissait aller, entre les deux jeunes filles, à faire le bel esprit. Elle le voyait mieux qu'il n'était dans le moment et n'accordait pas trop d'importance à ses propos où elle discernait une grande peur de ne pas paraître assez intelligent ; ce n'était même

pas un défaut de caractère, et un dressage discret y pourrait remédier. Les autres travers ne l'effrayaient pas non plus. Elle se sentait la force d'amener ce garçon de vingt-cinq ans à ses meilleures limites. Quant au physique, Roberte avait une fois pour toutes inscrit à son crédit ses larges épaules, sa silhouette ramassée et son visage dur et osseux. Restaient quelques inconvénients auxquels il faut bien penser quand on doit faire son lit avec un homme, par exemple qu'il répandît une assez forte odeur de sueur et de mâle. Encore est-ce là un ennui léger dont on peut même se promettre quelque agrément. Mais qu'il fût peu soigné et pour tout dire pas bien propre ? Son cou, ses oreilles, le sommet du front en lisière des cheveux et les hauts de poignets étaient loin d'être nets. Rien n'était plus facile que de délimiter les régions de la peau frottées au savon. Les frontières étaient très apparentes et le plus grave était que lui-même ne les eût pas vues. On pouvait aussi bien douter qu'il eût les pieds propres ou seulement le désir de les avoir propres. Roberte regardait l'homme et le respirait. Solide, fort en épaules et en remugle, la

tête dure et candide, il était rassurant comme un chêne. Elle sentit qu'elle l'aimait, et passant sur les pieds douteux, souhaita de toutes ses forces devenir sa femme. Cependant, Lardut, dans un langage compliqué qui empruntait à l'argot des mathématiques, disait des choses ingénieuses sur la mode féminine et l'inconséquence du beau sexe. Ses propres aphorismes, qu'il commentait avec une naïve complaisance, semblaient l'amuser beaucoup. Josette le laissa seul en compagnie de Roberte.

Aussitôt, il devint sérieux, l'œil méfiant et la lèvre dure, songeant à la valeur commerciale que lui conféraient ses diplômes sur la foire aux époux. Il lui souvint de certaines maisons opulentes où l'avaient introduit des camarades d'école, entre autres d'un hôtel particulier où il avait dîné. Rien ne lui interdisait d'espérer plus tard prendre femme dans ces régions-là. Le propriétaire de cette somptueuse demeure était précisément un ancien élève de l'École des Mines. D'autre part, il savait aussi, et il y pensa, que son choix, dans ce milieu où il arriverait comme un étranger, serait moins libre et moins

sûr que dans celui de Roberte. Autre chose, l'une de ces filles grand-sport, transportée de l'avenue du Bois au village d'Ourchins, fût-ce pour une semaine, risquait d'y être mal à l'aise et Lardut, qui aimait ses parents, ses frères, ne voulait pas d'une femme qui lui fît perdre le contact avec eux. Il eut encore un coup de nostalgie pour le grand mariage, les hautes relations et le tout-cuit d'une pareille entrée en ménage. Après avoir déblayé, il fut sensible au charme de Roberte. Elle lui plaisait.

Dans le coin du salon, on s'entretenait de selles, d'urines et de soins intimes. Le docteur Dulâtre comptant pour une divinité femelle, on était strictement entre femmes, car les médecins, en raison des secrets qu'ils détiennent pour faire l'amour sans danger, sont des êtres veloutés et inoffensifs dont la virilité n'a plus rien de menaçant et se présente aux regards des femmes comme un jouet bien au point. Avec eux, on se sent tout de suite à son aise. Il n'y a pas à se gêner. La grand-mère parla de son utérus avec beaucoup de sentiment et réussit à lui donner une certaine présence. M^{me} Berthaud se plaignit

d'éprouver parfois dans les profondeurs du bas-ventre une douleur très vive, d'un caractère particulier.

« Un peu d'insuffisance glandulaire, dit le docteur, ce n'est pas dangereux. Il faudra me faire voir ça un de ces jours. Justement, je suis en train d'étudier quelque chose qui fera très bien dans votre cas. »

L'idée qu'il lui faudrait se dénuder devant ce bonhomme au visage renfrogné, lippu et boutonneux, ne déplut pas à M^me^ Berthaud et embellit son après-midi. Un médecin est un médecin. Lorsque Roberte et Lardut vinrent prendre place au milieu du groupe, il fallut changer de conversation, ce qui n'alla pas sans un regret. On en voulut à Lardut qui apparut aux femmes et même à Dulâtre comme un mâle méchant et dangereusement efficace, dont la violence aurait dû être pasteurisée. La grand-mère le regardait à la ceinture d'un petit œil plissé et mauvais. À l'heure du thé, Roberte profita d'un mouvement de chaises pour dire à l'oreille de sa mère : « J'ai dit à Philippe que tu

allais l’inviter à déjeuner pour dimanche prochain. »

VII

En voyant Roberte franchir derrière sa mère la porte du salon, le général d'Amandine sentit une vapeur lui monter à la tête. Déjà M. Berthaud présentait.

« Le général a bien voulu accepter de venir partager notre repas. Il dînera bien mal, mais je l'ai prévenu, c'est à la fortune du pot.

– Nous avons presque fait connaissance ce matin à la pâtisserie Pillonnet, dit M^me^ Berthaud. Le général a eu la bonté de me ramasser mon sac. Dans la foule, c'était presque un tour de force. »

Le général était très heureux qu'on voulût bien se souvenir de cette brève rencontre, il dit aussi que la vie était merveilleusement riche de surprises, de retours, de détours, et de raccourcis, même pour un vieil homme de son âge. Tout en disant, il regardait Roberte avec des yeux ardents, la dévisageait, la mesurait, la parcourait, évaluait,

soupesait, par la pensée prenait en main, et sa concupiscence, qu'il ne pensait pas à dissimuler, était ingénue. Les parents lisaient sans peine dans son regard, mais comme il était général, on n'en était pas choqué. M^me^ Berthaud pensait qu'il avait une belle vieillesse.

Roberte avait tout de suite compris qu'en invitant le général à dîner, le père avait voulu échapper à son châtiment, autrement dit à l'obligation d'affronter le regard de sa fille dans la torpeur du repas familial. Et il avait fallu que son appréhension fût bien vive, car il n'était pas homme à se jeter ainsi au cou des gens, au contraire timide, contracté, et son sentiment des distances sociales aurait suffi, d'ordinaire, à l'empêcher de prendre une telle initiative. Roberte ne se trompait pas. Cette appréhension du retour avait inspiré à M. Berthaud des ruses adroites et patientes. En sortant du café, vers cinq heures et demie, il s'était accroché au général, sous prétexte de s'instruire plus à fond de ses doctrines. Vers six heures, il avait fait dévier la conversation sur les arts plastiques et convié son compagnon à monter chez lui admirer une toile

de Bouguereau. Le général s'était fait tirer l'oreille. En montant chez ce M. Berthaud, il avait l'impression de se commettre et il était sous le coup de la rancune lorsqu'il se trouva en face du tableau. Il le jugea sévèrement.

« Pas assez de fesses, dit-il en pointant l'index vers le centre de la bacchante. Aime pas ces formes fuyantes. Pour moi, une femme sans fesses est comme un cheval sans selle. On ne sait pas où se mettre. Autant pour les nichons. J'aime que la santé soit partout. Je suis resté jeune de caractère, moi. »

M. Berthaud riposta qu'il était pour les lignes flexibles et les créatures de rêve et maintint habilement la controverse dans ces régions de l'esthétique, bien qu'il répugnât pour son compte à disputer de ces choses pas propres. Le moment venu, il lança son invitation à dîner. D'abord, le général se cabra et refusa avec un petit rire distant, assez injurieux. M. Berthaud se fit pressant, insidieux, et le pria presque humblement. À le voir ainsi rouge et embarrassé, le général avait été saisi d'un remords et s'était

rendu à sa prière. Après tout, sa religion politique et sociale l'autorisait à accepter. En consentant à dîner chez un simple directeur de succursale de banque, il avait même un peu le sentiment d'aller au peuple.

On était au porto, lorsque Jacques, en uniforme de scout, rentra de son excursion. M^me^ Berthaud le présenta au général. C'était un bel enfant, d'un visage fin et ouvert. Il y avait, entre sa sœur et lui, une ressemblance qui n'était ni dans les traits, ni même dans l'expression de la physionomie, mais qui semblait tenir à une intention d'être, comme on observe parfois chez des jeunes gens brûlant d'un même zèle pour une discipline commune. Roberte s'acquittait envers lui de ses devoirs d'aînée avec une tendresse sévère et une vigilance réfléchie, travaillant patiemment à le modeler, à le tremper, à lui forger cette armure morale qui lui semblait manquer à son frère Maurice. L'enfant avait pour elle une admiration confiante et ne se sentait jamais contraint. C'était entre eux comme une collaboration où elle savait lui laisser la fierté d'apporter son tribut.

« Vous avez une charmante famille », dit le général à M^me^ Berthaud et il le répéta plusieurs fois avec une gravité mélancolique. Roberte lui apparaissait transformée par le rayonnement de sa tendresse d'aînée. Confus et irrité, il en voulait à M. Berthaud de lui avoir révélé, en l'entraînant chez lui, un aspect de la jeune fille qu'il eût préféré ne pas connaître, car il ne disposait plus pour la regarder de sa liberté de vieux melon et sentait naître dans son cœur une sorte de scrupule avunculaire.

Roberte emmena son frère pour le faire dîner. Son couvert était déjà mis dans la pièce dite petit bureau. Elle s'assit auprès de lui et l'écouta très attentivement lui faire le récit de sa journée. Racontant par quelles ruses deux de ses camarades avaient réussi à couper à une corvée d'eau, il fit avec un clin d'œil :

« Tu comprends, système dé... brouille-toi. »

Il se repentit aussitôt en voyant le visage de sa sœur.

« Jacques, ne parle pas comme ça. C'est bête et c'est laid. Et cette façon de cligner de l'œil,

c’est bête aussi. C’est même une chose qui m’étonne de ta part. Qui m’étonne beaucoup, tu sais. »

Roberte se leva sur ces mots et quitta la pièce pour mieux marquer qu’elle était peinée. Elle alla jusqu’à la salle à manger s’assurer que le couvert était mis selon les règles. Tandis qu’elle inspectait la table, le clin d’œil de Jacques et son système dé lui occupaient l’esprit. Une telle façon de s’exprimer était loin de ses habitudes et, semblait-il à sa sœur, de ses goûts et de sa nature. Sans doute l’avait-il retenue d’un camarade ou de l’abbé Borquin. Cette plasticité d’une âme de douze ans l’inquiétait plus qu’à l’ordinaire. Elle y songeait encore lorsqu’elle ouvrit la porte de la cuisine. En entrant, la vue des lieux lui imposa le souvenir du père attablé. L’image du mensonge surgissait avec tant de réalité qu’elle sortit aussitôt sans prendre le temps de répondre à une question que lui posait Julia à propos du service. Ce fut dans le couloir que l’idée la saisit du danger qu’allait courir Jacques après son mariage, lorsqu’elle aurait quitté la maison et qu’il serait abandonné à l’influence du père. Elle

le vit grandir dans une atmosphère de mensonge et de dissimulation, perdre tout ce qu'elle avait mis en lui de clair et d'honnête.

Jacques terminait son repas et la fatigue de la journée pesait déjà à ses paupières. À l'entrée de sa sœur, il leva sur elle un regard timide où le repentir s'exprimait avec fierté. Il réprouvait comme indignes de leur intimité les paroles qui lui avaient échappé tout à l'heure. Elle n'en pouvait pas douter. Pourtant, le regard de Roberte était dur et brillant. Il n'y passait pas cette chaleur de transition qui précédait d'ordinaire un accord et suffisait à le rassurer. Confus, Jacques avait rougi et baissé les yeux. Il faisait rouler des miettes de pain sous ses doigts menus et s'efforçait de dominer son émotion. Arrêtée auprès de lui, Roberte regardait ce visage d'enfant, tendre et gracieux. La vie n'avait rien inscrit encore dans ces traits délicats. La peau fraîche avait la transparence du neuf. Toute cette enfance semblait à Roberte d'une fragilité bouleversante. Dans un mouvement de peur et de colère, elle le serra sur sa robe et l'y tint longtemps essoufflé et palpitant, tandis qu'elle

fixait sur la porte un regard de femme, plein de violence et de guerre.

VIII

Dans la cohue bourdonnante des consommateurs, Eustache leva la main pour attirer l'attention d'une jeune femme arrêtée au milieu du grand escalier d'où elle avait une vue cavalière du sous-sol du Rond-Point. L'ayant aperçu, elle descendit d'un pas étudié et, à travers les tables, se fraya péniblement un chemin jusqu'à lui. Lucy (on prononçait Leucé) était une fausse rousse de vingt-six ans, assez grande, qui devait à un régime star d'être remarquablement mince. De loin, sa longue silhouette avait l'élégance et l'esprit d'un schéma. Les femmes la regardaient avec envie. De près, elle donnait l'impression d'être un peu trop à l'aise dans sa peau et de n'avoir pas accompli les promesses de la nature. Le buste était sec, osseux au décolleté, ce qui faisait saillir les tendons à la naissance du cou. Le joli visage, un peu émacié par les privations, était presque mièvre, mais les yeux

noirs, sous les paupières alourdies de crayon bleu, avaient le regard tragique des maniaques persécutés.

« Il y a près d'une heure et demie que je suis là à attendre, reprocha Eustache. C'est insensé.

– Mon chéri, ne me fais pas de reproches, pria Leucé, j'étais si malheureuse de savoir que tu m'attendais. C'est horrible, savoir qu'on vous attend... Oh ! non, chéri, ne gronde pas. Je suis allée chez Monette Amona et naturellement, j'ai été retenue.

– Quand même, arriver avec une heure et demie de retard ! »

Leucé eut un geste de regret et garda un silence douloureux. Les paroles étaient impuissantes.

« Qu'est-ce que tu prends ? demanda Eustache d'une voix hargneuse.

– Ce que tu voudras. Un citron pressé. Ça m'est bien égal, va. »

Eustache haussa une épaule et, après avoir commandé le citron, resta un moment à bouder.

Dans la dernière demi-heure d'attente, il avait médité les plus dures apostrophes, de celles qui consomment une rupture. Leucé, en attendant qu'il s'apaisât, avait pris une de ses attitudes familières, les mains posées à plat sur les cuisses, la tête droite et le regard fixe, comme dans la vie, quand on est fasciné par son destin. S'apercevant qu'un jeune homme la regardait avec admiration, Eustache se détendit et interrogea :

« Alors, tu as vu Monette Amona ?

– Oui, je l'ai vue, Monette. Tu parles que je l'ai vue. »

Elle eut un petit rire méchant et changea de visage.

« Quelle crâneuse. Tu comprends, la camarade gentille qui invite les copines. Qui les invite pour se montrer dans son loyer de vingt-cinq mille francs. Mais si elle a cru m'avoir à l'épate, j'aime autant te dire qu'elle s'est trompée. Tu comprends, je sais ce que c'est que Monette. J'ai travaillé assez longtemps avec elle. Jamais, tu m'entends bien, jamais Monette n'aurait rien fait au cinéma si son Cochemaille n'avait pas donné

la grosse galette pour la faire tourner dans *Le Masque d'albâtre.* »

Cette dernière phrase parut à Eustache, sinon une insinuation désobligeante à son égard, du moins une allusion involontaire à l'insuffisance de ses ressources. Habitué à l'idée de son aisance, il éprouvait tout d'un coup le sentiment pénible de n'être pas bien riche et trouvait humiliant pour lui, pour sa famille et pour la science, que l'argent du coricide ne fût pas plus efficace. Il protesta vivement :

« Il faut être juste. Monette Amona a du talent.

– Du talent ? tu trouves que Monette a du talent ? oui, parce quelle montre ses jambes dans *Le Masque d'albâtre,* mais mes jambes valent bien les siennes, et du talent, j'en ai plus qu'elle. Je l'ai vue de près... »

Leucé dut se lever de sa chaise pour faire passage à un groupe qui gagnait la sortie. Debout, penchée sur Eustache, elle poursuivit d'une voix qui montait :

« Je l'ai vue de près et je sais ce qu'elle vaut.

Encore l'année dernière, dans *Mon cœur se brise,* elle figurait au deuxième rang des baigneuses, et moi j'avais trois répliques. Et dans *Babette a toujours raison,* et dans *L'Héroïque Aventure,* on l'a vue, elle, et on m'a vue, moi. Mais si Cochemaille n'était pas derrière elle, tu la verrais tomber à plat, personne n'en parlerait plus. Mais Cochemaille, elle le tient par les sens. C'est ça qui est dégoûtant.

– Assieds-toi, dit Eustache.

– Tout l'après-midi, elle m'a appelée Georgette, comme si elle ne savait pas que j'ai changé de nom.

– Assieds-toi, voyons.

– Elle l'a fait exprès. Elle sait bien que je ne m'appelle plus Georgette. Elle sait bien. »

Leucé eut un sanglot affreux qui s'entendit comme un râle d'étranglé et ses yeux s'emplirent de larmes chaudes. Ce n'était pas un simple mouvement de colère envieuse, c'était une grande et profonde douleur, la misère d'une passion désespérée pour un certain univers

artistique. Parmi les gens des tables voisines, qui avaient suivi la scène avec un sourire de bon sens amusé, aucun sans doute n'était capable d'éprouver l'ombre d'un tourment pour une idée qui fût un peu en dehors de la vie. Eustache lui-même ne comprenait pas grand-chose de ce désespoir.

« Assieds-toi, va. Tu es trop nerveuse. »

Elle obéit, et, les larmes séchées, retapa son maquillage qui avait pâti.

« Qu'est-ce que tu as appris de nouveau ?

– J'ai entendu dire qu'on allait adapter un roman de Jean de Malombreuse : *L'amour a passé par ici.* »

– Pas mal, comme titre, fit Eustache. C'est pimpant.

– En tout cas, il doit y avoir des rôles de femmes, dit Leucé dont la voix s'animait. Probablement une histoire de ménage brisé. Il y a peut-être deux ménages. Ça ferait déjà deux femmes. Avec les deux poules, ça ferait quatre. Et une amie d'enfance qui soupire sans espoir,

c’est classique. Tu vois, on arrive à cinq rien que pour les rôles importants. »

Ses yeux sombres brillaient d’un espoir nouveau. Elle regarda Eustache et lui dit lentement :

« Il faudrait s’inquiéter.

– On verra, fit Eustache avec un peu d’indolence. Il faut laisser mûrir.

– Oui, c’est comme ça qu’on arrive toujours trop tard. Les autres se remuent, eux. Et hier, tu as vu quelqu’un ?

– Hier, oui. J’ai vu Herriot. »

Par les relations qu’il avait au Palais, Eustache entrait parfois en contact avec des personnages politiques, mais Leucé n’y trouvait guère son compte.

« Herriot ?

– Eh bien, oui, Herriot, président de la Chambre.

– Ah. Et tu lui as demandé pour un rôle dans *Bouts de ficelle* ?

– Voyons, tu n'y penses pas, répondit Eustache en souriant. Je n'allais pas lui poser la question aussi brutalement. Non, nous avons parlé de choses et d'autres. C'est un type très chic, tu sais. Et remarquablement intelligent. Sans en avoir l'air, j'ai amené la conversation sur le cinéma et la production. Malheureusement, il ne s'en occupe pas. Tant pis. Mais je suis content d'avoir blagué un peu avec lui. C'est vraiment quelqu'un de remarquable.

– Enfin quoi, c'est fichu pour *Bouts de ficelle,* ragea Leucé. C'est fichu parce qu'on s'y est pris trop tard, comme toujours. Et ce sera la même chose pour *L'Amour a passé par ici*. Et ce sera toujours la même chose. Toujours. Toute ma vie ! Toute ma vie ! »

Eustache vit venir une nouvelle crise de désespoir et lui prit la main.

« Écoute, chérie, je téléphonerai à Dutoit. Il est sûrement au courant. Je saurai qui est le producteur, qui est le metteur en scène, et quand j'aurai les renseignements, j'aviserai.

– Tu téléphoneras. Mais quand ? quand ? »

L’impatience et plus encore l’avant-goût de la défaite faisaient trembler les lèvres de Leucé.

« Je téléphone tout de suite, dit Eustache en se levant. J’aurai peut-être la chance qu’il soit chez lui. »

Elle le suivit des yeux jusqu’à la porte de la cabine et avala une gorgée de citron pressé en priant Dieu que Dutoit fût chez lui et qu’un grand murmure s’élevât dans le monde pour lui faire attribuer un rôle de femme cruelle et perverse dans *L’amour a passé par ici.*

IX

« Mon mari est végétarien, dit M^me^ Berthaud avec orgueil.

– Vraiment ? fit le général. Je ne l'aurais pas pensé. Votre mari n'a pas du tout la carnation d'un végétarien.

– C'est vrai. Et pourtant, il est végétarien depuis plus de deux ans. »

M. Berthaud était tout rouge. Roberte ne se privait pas de le regarder. Il se moucha longuement, d'un effort soutenu qui pouvait justifier sa rougeur anormale.

« Mes compliments, dit le général, je n'aurais pas autant de vertu. Et depuis deux ans que vous êtes végétarien, vous n'avez jamais eu la tentation de manger de la viande ?

– Ma foi non, jamais. »

Il avait bien fallu répondre. La réponse était

venue sans effort, très naturellement. M. Berthaud s'en émerveillait. Comme la vie est solide, pensait-il, et généreuse.

« Ce n'est du reste pas surprenant, ajouta-t-il. Quand on se fait végétarien, c'est qu'on a peu de goût pour la viande et qu'on n'en éprouve pas le besoin. »

Il avait retrouvé presque tout son aplomb et se sentait délivré. Roberte s'étonnait à peine de ce redressement de la situation. Elle voyait le mensonge du père reculer à l'arrière-plan. Il suffisait pour le recouvrir et l'absorber du simple mouvement de la conversation, et le glissement se présentait comme le retour à un équilibre nécessaire. La mise au point se faisait d'elle-même. Roberte, sans l'accepter tout à fait, n'avait pas d'entrain à réagir. Ce fut le sentiment de sa complicité qui lui rendit l'ardeur à lutter. La crainte de perdre un avantage sur le père y était aussi pour quelque chose. Elle pensa à Jacques, à Lardut, et ressaisit l'image de M. Berthaud attablé devant sa tranche de viande et le ventre ceint du tablier de cuisine.

« Papa est trop modeste, dit-elle au général. Il a beaucoup plus de mérite qu'il ne veut bien le dire. »

Ce n'était pas le ton de la conversation mondaine. Elle avait parlé d'une voix froide et son visage était dur. Aux dernières paroles, elle se tournait vers son père. Penché sur son assiette, il feignait de n'être pas bien à la conversation, mais malgré lui, il leva les yeux et son regard, en croisant celui de Roberte, se détourna aussitôt, et la même lueur haineuse qu'elle y avait surprise l'après-midi passa dans ce regard fuyant. Roberte sentit battre son cœur d'une joie guerrière.

« Oui, papa est vraiment trop modeste », ajouta-t-elle de la même voix froide.

M. Berthaud toussait dans sa serviette comme s'il se fût étranglé. Il avait perdu pied complètement. Roberte le tint sous son regard jusqu'à ce qu'il levât les yeux encore une fois, des yeux implorants qui avouaient la défaite.

« Vous avez certainement raison, dit le général. Votre père est un homme de grande vertu, qui triomphe de la tentation à tous ses

repas. Tant mieux. Sa vertu me met à l'aise pour dire bien haut que ce poulet en gelée est une chose succulente. Ce n'est pas en mangeant à votre table que je prendrai la résolution d'être végétarien. »

M^me^ Berthaud protesta modestement et, forte de l'approbation du général, exprima la crainte qu'un régime exclusivement végétarien ne fût préjudiciable à la santé de son époux. Malgré les efforts de Roberte qui prenait son père en pitié, la conversation ne sortait pas de l'ornière végétarienne. M. Berthaud en était accablé et regrettait amèrement d'avoir retenu le général à dîner.

La présence de ce personnage d'opérette à son foyer était absolument déplacée. Il se demanda comment il avait pu s'accommoder d'une telle compagnie pendant une après-midi. Ce n'était pas du tout son genre. Tout en suivant la conversation, M. Berthaud tenta de fixer les limites de ce qu'il appelait son genre et fut ainsi amené à se proposer une image de lui-même qui fût un point de départ. Souvent, il lui arrivait sans

l’avoir voulu de saisir sa silhouette, surgie à son esprit à l’instant où il l’attendait le moins. En général, il se voyait tournant au coin de la rue d’Armaillé et de la rue des Acacias pour se rendre à la banque, et ce fut ainsi qu’il se vit pendant le dîner. Cette image était autre chose qu’une simple composition de la mémoire. Elle s’offrait à lui sans aucune incidence particulière. Comme s’il eût été doué d’ubiquité, il l’observait simultanément sur toutes ses faces et il était elle-même. Le plus singulier et qui émut M. Berthaud était l’extraordinaire solitude de cette apparition. Nul bruit ne venait s’associer à ses gestes. En elle et autour d’elle, le silence était parfait. Il fallait aussi qu’elle fût détachée de l’espace et du temps, car elle marchait du grand pas habituel à M. Berthaud sans dépasser le tournant de la rue et constamment inscrite entre les mêmes repères. Cette grande solitude lui donnait à la fois un mystère de vacance et une réalité bouleversante. Tandis qu’il épiait son image, M. Berthaud avait parfois la sensation d’une rencontre violente dont le choc le laissait angoissé et chacune de ces rencontres était une redécouverte. C’était comme

s'il fût entré en lui-même. Dans cette pénombre de l'intérieur, il voyait surgir les plus hauts reliefs de son être secret, de sa conscience profonde, et ce qu'il voyait ne l'étonnait pas. Il se reconnaissait bien. Il était bien tel qu'il s'était toujours vu : droit, honnête, intègre. Il aimait l'honneur et la vérité. C'était inscrit. D'ailleurs, le fait qu'il n'eût jamais douté de lui-même prouvait sa loyauté foncière. Et c'était précisément son goût de la franchise qui commandait à ses sympathies. Son genre était le genre honnête. Il aimait sa famille parce qu'elle était une famille honnête. Il aimait le caissier de la banque, un inférieur, mais professionnellement honnête. Il aimait M. Éphraïm, un grand honnête homme dont la signature valait de l'or. Roberte, elle-même si honnête, et dont le regard pouvait être si gênant, aurait dû mieux comprendre son père. Si elle avait fait l'effort de regarder en lui plus profondément et de pénétrer dans sa conscience, elle aurait vu qu'il n'y avait pas trace de biftèque. Considérant la solitude de son image, M. Berthaud s'aperçut qu'il était lui-même très seul. On ne le comprenait pas. Il avait travaillé

toute sa vie dans l'honneur et la probité et, à l'occasion d'un incident, il s'apercevait que sa fille ne le comprenait pas.

On s'était transporté au salon pour prendre le café. M^me^ Berthaud entretenait le général de ses amis Dulâtre et parlait du docteur avec l'accent de tendresse fondante et respectueuse qu'ont ordinairement les femmes lorsqu'elles évoquent une figure de médecin.

« Je n'ai pas l'avantage de connaître le docteur Dulâtre, dit le général, mais je connais fort bien son coricide qui est un produit très estimable. Vous me voyez tout heureux d'apprendre qu'il en est l'inventeur. Je lui ai tant de gratitude. Ah ! madame, dites-le-lui, s'il vous plaît. Je lui dois des jours délicieux, des moments exquis. »

Le général avala un second verre de fine. Il avait l'œil guilleret, le teint allumé.

« Je ne manquerai pas de lui faire part de votre gratitude, promit M^me^ Berthaud. Il me le disait encore tantôt, à propos de sa Régulatine, tous ces témoignages qu'il reçoit le touchent beaucoup. Du reste, si vous voulez faire sa connaissance,

c’est facile.

– Vous êtes trop bonne, madame, beaucoup trop bonne. Je croirais vraiment abuser.

– Du tout, du tout. M^me^ Dulâtre doit venir vendredi prendre le thé avec Josette et comme le docteur aura affaire dans le quartier, il a promis de la prendre ici vers cinq heures. Vous me feriez plaisir de venir. »

Roberte souriait de l’embarras du général, mais contre son attente, il ne tenta pas de se dérober à l’invitation et l’accepta en protestant de son infinie reconnaissance, comme si cette rencontre avec le docteur Dulâtre eût été pour lui une chance inespérée. M. Berthaud soupçonna qu’il s’amusait avec lui-même à se punir de s’être imprudemment laissé retenir à dîner. Vers onze heures, après avoir annoncé son départ, le général regarda longuement Roberte et dit en se tournant vers les parents :

« Je ne voudrais pas me retirer sans vous avoir demandé la main de mademoiselle Roberte. J’ai soixante-cinq ans. Suis resté très jeune. Pas un rhumatisme. Ma retraite de général et quelques

rentes. »

La famille Berthaud réprima un sourire de gaieté. Ce fut le père qui répondit, avec un effort de sévérité :

« J'étais loin de m'attendre à cette demande en mariage. Vous ne connaissez Roberte que depuis quelques heures.

– Pas du tout. Voilà quatre dimanches de suite que je la vois à la messe. Votre fille, peut-être ne le saviez-vous pas, est la parure la plus douce de Saint-Ferdinand des Ternes, le lys le plus robuste, la vierge la plus odorante. Je l'ai vue dans son tailleur de printemps, j'ai vu sa jeune taille, ses beaux yeux, ses longues jambes fraîches. Je l'ai aimée aussitôt, j'ai prié Dieu qu'il lui garde la peau dorée et aujourd'hui je vous demande sa main. Oh ! je sais bien ce que vous allez me dire, que j'aurais pu la demander plus tôt, par exemple avant de passer à table. J'y ai pensé, mais je n'osais pas. Mon cœur est comme un oiseau effrayé. »

Roberte était un peu émue et sa mère songeait que Lardut ne saurait jamais parler de son amour

avec cette tendresse ailée.

« Vous ne m'empêcherez pas de penser que votre demande est bien précipitée, dit M. Berthaud en souriant. Le mariage est une chose grave. Il importe d'abord de se bien connaître mutuellement.

– Je ne trouve pas. Si nous nous connaissons très bien, que nous restera-t-il, mariés ? de jouer aux cartes sous la lampe. Merci bien. Le mariage n'est solide et heureux que s'il est une grande aventure pleine de risques et d'angoisses. Je suppose que Roberte et moi nous nous mariions demain, dans l'embrasement de nos deux cœurs. Nous ne savons à peu près rien l'un de l'autre. Je n'ai donc pas à me conformer à l'idée que vous auriez pu vous faire de moi si nous nous connaissions depuis deux ans. Je puis être tour à tour l'un ou l'autre des mille personnages qui se heurtent en moi. Je suis l'ange et le démon. Je vous exalte, je vous déçois, je vous effraie. Votre cœur est anxieux. Quel est donc cet homme ? comment le saisir jamais ? Où me mènera-t-il ? vous êtes en pleine aventure, vous avez peur et

plaisir, vous voulez savoir, poursuivre, et je suis comme vous, et notre amour, toujours plus haut, plus vaste, plus mystérieux, s'exhale en rugissements ou en chants d'oiseaux, en râles, en grincements orgiaques ou en balbutiements éblouis. Nous sommes deux enfants éperdus qui courons la main dans la main en cherchant à nous reconnaître dans la grande nuit chaude de la vie. Mais si nous avons, avant notre mariage, passé des mois et des années à nous surveiller, à répéter notre rôle d'époux de façon à se tenir à jamais dans les limites d'un personnage convenu, si chacun de nous s'est appliqué à se tasser sous le regard de l'autre, alors, Roberte, où est l'aventure ? et que deviennent notre vie, notre amour, nos étreintes ?

Roberte était très attentive à la voix et au regard de ce petit homme à cheveux blancs, qu'elle ne trouvait pas du tout ridicule. Il avait des yeux pleins de flamme, des accents de sincérité ardente, et ce qu'il disait là était dit pour elle et allait loin dans les oreilles. Ce ne fut pas sans un certain regret qu'elle lui annonça ses fiançailles.

X

Eustache était assis dans le cabinet directorial de M. Berthaud et, tout en lui exposant l'objet de sa visite, se renversait sur le dossier de son fauteuil, les jambes croisées haut, un pied entre les mains, les yeux mi-clos et les narines pétulantes. Il essayait de s'installer dans une attitude désinvolte afin de minimiser l'importance du service demandé et de maintenir les distances convenables avec le chef d'une famille qu'il jugeait fort au-dessous de la sienne. Mais son visage et sa voix trahissaient assez un désir anxieux de persuader M. Berthaud.

« Comme je vous le disais tout à l'heure, M^lle^ Leucé Dringuet est la fille d'un excellent confrère, qui s'est découvert une vocation pour le cinéma et qui a d'ailleurs des dons magnifiques. Les producteurs, comme vous savez, sont toujours très heureux qu'on les aide à découvrir

dans la foule des acteurs des sujets aussi exceptionnellement doués. Malheureusement, je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer Pierre Éphraïm ou, du moins, je n'en ai pas le souvenir. J'avais pensé à lui faire passer un mot de recommandation par Édouard Herriot que je connais très bien et que j'ai justement vu avant-hier. Quel homme charmant, dans l'intimité. Quelle intelligence remarquable. Oui, j'ai pensé à le lui demander et puis je me suis dit qu'il valait mieux, pour Leucé Dringuet, une introduction d'un caractère moins officiel et plus familier. »

M. Berthaud écoutait, l'air réservé, en essayant de se faire une idée précise des ennuis que pouvait lui attirer semblable démarche. M. Éphraïm jugerait peut-être sévèrement qu'il eût des relations dans le monde du cinéma. Sans doute, le fils mettait-il sur pied une société de production de films, mais il s'agissait là d'une affaire où les artistes étaient simple matière à rendement. Que M. Berthaud les vît d'un œil moins objectif et parlât de beauté, de talent, pouvait paraître choquant. D'autre part, on lui saurait peut-être gré d'introduire dans cette

affaire un élément productif. Enfin, il n'était pas sans intérêt qu'Eustache et les autres Dulâtre se fissent une haute opinion de son degré d'intimité avec la famille Éphraïm, mais là était précisément la tentation, le piège tendu à son amour-propre et dont il lui fallait se méfier.

« Mon cher Eustache, je suis naturellement tout disposé à servir vos projets, mais je me demande si je puis réellement vous être utile. Je connais assez les Éphraïm pour savoir qu'en affaires, les considérations d'amitié n'ont pour eux aucune valeur. J'ai même eu l'occasion de constater, et à plusieurs reprises, que la recommandation d'un ami intime leur était une raison de se méfier, de se tenir sur leurs gardes, si bien qu'ils se privaient d'un concours qu'ils auraient très probablement accepté s'il s'était offert sans l'appui d'une amitié commune. »

Il était midi, heure de la fermeture. On entendit tomber le rideau de fer de la banque. M. Berthaud s'excusa de devoir s'absenter quelques minutes et passa dans la grande salle de la banque. Resté seul, Eustache médita les

paroles qu'il venait d'entendre. Évidemment, Berthaud voulait se défiler ou bien préparer le visiteur à l'idée d'un échec, avec l'intention déjà arrêtée de ne faire aucune tentative sérieuse. Songeant aux espoirs que Leucé avait fondés sur cette démarche, à l'état d'exaltation dans lequel il l'avait laissée, Eustache décroisa les jambes et s'agita dans son fauteuil. La veille, il avait résisté aux instances de son amie qui voulait sans plus tarder l'expédier au domicile de Berthaud, à neuf heures du soir, un dimanche. Pour l'apaiser, il s'était résigné à téléphoner (le général venait à peine de partir) et avait pris rendez-vous pour le lendemain matin. Pendant une partie de la nuit qu'il avait passée chez elle, ils s'étaient longuement entretenus de *L'Amour a passé par ici,* méditant et élaborant des démarches combinées, des actions convergentes, évaluant les consciences et les chances de réussite. Il s'était laissé gagner par la fièvre ardente de Leucé qui voyait dans *L'Amour a passé par ici* le tournant décisif de sa carrière. Lui aussi était impatient du succès. Las d'être associé aux échecs de Leucé qui lui faisait supporter sa mauvaise humeur, il

aspirait à des amours plus paisibles, moins onéreuses, et dont il pût retirer quelque honneur. Depuis deux ans, mais son rêve reculait sans cesse, il se voyait traversant les couloirs du Palais, tandis que des confrères et des journalistes murmuraient sur son passage qu'il était l'amant de Leucé Dringuet, la vedette de cinéma. Il ne pouvait plus attendre. Ce murmure glorieux devait éclore dans le tumulte de *L'Amour a passé par ici* et il fallait à tout prix que Berthaud s'employât à fond pour faire un marchepied à Leucé.

« J'ai réfléchi à ce que vous venez de me dire, dit-il à M. Berthaud qui rentrait. Il est possible, en effet, qu'une recommandation n'ait aucune utilité, mais c'est le risque ordinaire de toutes les démarches de ce genre et je ne doute pas que M^lle^ Dringuet soit décidée à le courir. L'important est de savoir si ça ne vous ennuie pas.

– Mais non, au contraire. Je serais enchanté de pouvoir vous être agréable et je vous promets de faire de mon mieux. Je crains seulement que vous n'ayez une déception.

– Nous verrons bien. Mais il est midi. Je m'en veux de vous retenir dans votre bureau. Sortez-vous ? J'y pense, nous pourrions aller prendre l'apéritif. La jeune fille en question m'attend justement dans un café de l'avenue. Il n'est pas sans intérêt que vous la voyiez avant d'en parler aux Éphraïm. Ça ne vous ennuie pas ?

– Pas le moins du monde », répondit M. Berthaud.

Dans un autre moment, il se serait dérobé, mais soudain, à l'heure de regagner la maison où l'attendait le regard de Roberte et peut-être une querelle à propos de ces fiançailles qu'elle avait annoncées la veille en présence du général et dont il n'avait encore osé souffler mot, il se sentait enclin à l'indulgence et au compromis. Il ne doutait guère que la demoiselle Dringuet fût la maîtresse d'Eustache et il n'était pas fâché de prendre l'apéritif en compagnie de ce couple irrégulier, de se détendre dans une ambiance de faiblesses et de turpitudes vénielles. Enfin cette invitation venait de faire naître en lui un espoir qu'il voulait encore ignorer, mais qui

commandait déjà son attitude. C'était l'espoir d'être retenu à déjeuner et d'échapper ainsi à l'obligation de prendre son repas en face de Roberte.

En sortant de la banque, il demanda à Eustache des nouvelles de sa famille et s'enquit de l'activité du docteur Dulâtre.

« Toujours à son laboratoire, répondit Eustache. Quand il est dans ses cornues et ses alambics, le monde n'existe plus pour lui.

– C'est une belle vie, fit observer M. Berthaud.

– Oui. Je regrette quelquefois de n'avoir pas suivi la même voie que mon père. Ignorer les laideurs et les petitesses de l'époque, consacrer son temps et ses forces à des recherches de laboratoire, mener une existence de dévouement et d'abnégation, rien à mon avis ne peut procurer des satisfactions aussi pures. Vous ne trouvez pas ?

– Oh ! si, dit M. Berthaud.

– Mais que voulez-vous, soupira Eustache,

quand on a choisi de foncer dans la mêlée, il ne faut pas trop regarder en arrière. »

Ils arrivaient au café. Leucé était assise à l'intérieur devant un verre de porto et les vit venir à elle avec émotion. M. Berthaud lui plut tout de suite par son beau visage sérieux, ses cheveux gris, son maintien réservé. Directeur de banque, elle lui attribuait, un peu par la faute d'Eustache qui s'était appliqué à le faire valoir, une importance et une puissance très au-dessus de ses fonctions, pensant qu'il fût un des maîtres du marché de l'argent.

XI

Lardut entra dans la salle de lecture attenante au mess des officiers et aperçut dans un angle le capitaine Pompignon qui lisait un journal, le monocle dans l'œil. Les deux hommes sympathisaient peu et n'en avaient du reste guère l'occasion. Pompignon n'était au régiment que depuis quelques semaines et son affectation était provisoire. Il venait très irrégulièrement au mess. Lardut ne l'aimait pas et prétendait qu'il était abruti par son monocle. Il vint pourtant s'asseoir auprès de lui, prit un journal et, l'ayant parcouru, dit sans préambule :

« Je vais me marier.

– Toutes mes félicitations, dit aimablement Pompignon qui se remit aussitôt à son journal.

– Oui, je vais me marier, insista Lardut. Ça peut paraître bête. »

Le capitaine comprit qu'il avait envie de parler et ne se déroba pas davantage.

« Mais non, ce n'est pas bête du tout. Je ne vois pas ce qu'on peut faire de mieux dans la vie.

– Vous voyez ce qui se fait de mieux et vous approuvez, mais très peu pour vous, ricana Lardut en faisant allusion au fait que le capitaine était célibataire.

– Ce n'est pas exactement ça. Si je suis resté célibataire, c'est plutôt par amour de mon métier. Je ne crois pas que le mariage soit compatible avec l'exercice du commandement. Je parle du vrai commandement, tel que l'exercent les sous-officiers et les officiers subalternes, en prise directe sur les hommes. Plus haut, ce n'est que bureaucratie et politique. Qu'un général se marie, c'est sans importance. Mais quand on commande de sa personne, il faut être très libre, très dégagé. Il y a quelque chose de louche dans un lieutenant marié. Pour vous qui êtes, je crois, ingénieur, tout ça ne compte pas. Le mariage vous est aussi nécessaire qu'à un violoniste. »

Le front plissé, l'œil inquiet, Lardut écoutait

d’un air renfrogné qui n’évoquait pas l’aurore d’un grand amour. Il se mit à gronder :

« Nécessaire ? pourquoi nécessaire ? il y a beau temps que j’ai tourné le dos à ce qui m’était nécessaire. Ça ne vous amuse pas que je sois là en uniforme d’officier ? moi, ça me fait rire. Je trouve que ça me va drôlement. Et ingénieur et tout le bastringue ? Je ne sais plus où me retrouver, je ne me reconnais pas. J’ai perdu mes coordonnées, je me suis embringué dans un univers à quarante-deux dimensions. J’étais d’un village. Vous me suivez ?

– Bien sûr.

– J’étais d’un village. La maison, les bœufs, les prés, le temps de tout. J’avais des dispositions pour les mathématiques. L’habileté à des petits jeux d’algèbre, ce n’est pas ce qu’il y a de mieux dans un homme, vous êtes d’accord. Ça vous mène pourtant à Polytechnique, à l’École des Mines, ça vous arrache d’un métier qui vous venait plein les mains. Et pourquoi faire ? Naturellement, je serai un bon ingénieur et mon patron sera content. Bûcheur comme je suis et

prudent et radin, il y a même des chances pour que j'arrive à l'aisance, à la fortune qui fera de moi un sale bonhomme méchant, hargneux, décoré, aboyeur. Je me vois d'ici. Paysan, mon avarice était simplement une nécessité et n'aurait nui à personne. On a du mal, on ne gagne guère et une année, il faut remettre un toit à la maison, ou bien c'est le blé qui est chétif, ou une vache qui vient à crever. Il faut bien être avare. C'est comme de se marier, chez nous, il faut bien. Vous m'entendez, il faut, on n'a pas à se demander pourquoi ni à se tourmenter de l'affaire. Celle qui me plaisait sur mes quinze ans, elle est mariée. L'an dernier, aux vacances, je l'ai vue dans la moisson, un matin qu'il y avait partout du monde sur les champs. Elle prenait le blé dans ses bras, son corsage bougeait, sa jupe lui entrait dans les fesses. Elle me répondait sans s'arrêter, toute à ses javelles. Son homme travaillait vingt mètres plus loin et lui non plus ne s'arrêtait pas. Il m'a regardé une fois par entre ses jambes, bonjour Philippe et je continue. C'était le soleil qui commandait. Moi, je n'étais pas grand-chose. Je me sentais mesquin, étriqué, un pauvre confit

d'équations. La fête n'était pas pour moi. Je vous dis tout ça pour que vous compreniez bien qu'au bout du compte je suis un raté. Parfaitement, un raté. Et quand j'épouserais la plus belle fille du monde, la plus riche, ce serait encore un mariage de raté. Tant qu'à être un raté, un homme de nulle part, croyez-vous que je ne ferais pas mieux de mener la vraie vie de raté, gagner de l'argent pour avoir des femmes ? Ça s'appelle tout de même profiter de la vie. J'ai peur de manquer le peu qu'il y ait à gratter d'une existence d'abruti. Et puisque je ne suis plus de chez moi, que toute ma vie est fichue, à quoi bon un mariage qui sera tout juste le faux-semblant de ce que j'ai perdu ? à quoi bon ? »

Intéressé et flatté par la confidence, le capitaine écoutait Lardut avec sympathie.

« Vous êtes dans un jour de cafard, dit-il. Ce qu'il vous faut, c'est précisément une femme, des enfants. Vous entrerez dans un nouveau système de gravitation. Une fois marié, vous habitez au numéro 7 de la rue Machin, et, à chaque instant de la journée, vous vous sentez plus ou moins

près de la rue Machin. Certains jours, vous n'êtes pas tranquille, vous avez peur pour quelque chose, vous voudriez être là-bas. La géographie de toute une région et la vie du monde entier s'ordonnent solidement par rapport à un point. Le métier qu'on a mal choisi devient lui-même le métier qui fait vivre une famille. Bien sûr, la rue Machin ne vaut pas la maison sur les champs et le bureau n'est pas la charrue. Dites-vous que votre aventure n'est pas très rare. Moi aussi, je suis un raté. Mon père était adjudant et je rêvais d'être sous-officier. Une vocation de commander les hommes de tout près. Comme vous, je suis entré à Polytechnique, et j'en suis sorti sous-lieutenant. Ça pouvait encore aller, mais capitaine, ce n'est déjà plus ça et un de ces jours, on va me bombarder chef d'escadron.

– Vous allez pouvoir vous marier, dit Lardut en souriant.

– Oui, peut-être. Oh ! vous savez... je n'y pense plus guère.

– Au fond, vous êtes réfractaire au mariage. C'est bien ce que je disais.

– Non, vous n'y êtes pas, protesta Pompignon. À vingt-quatre ans, j'ai eu une envie folle de me marier et j'ai eu beaucoup de mal à me retenir. C'est d'ailleurs à ce moment-là que je me mis à porter le monocle.

– Tiens ! ça vous a aidé à supporter le célibat ?

– Oui, je crois. Il est certain qu'un monocle ne remplace pas exactement une épouse, mais c'est quand même une habitude. Les premiers temps, c'est même un souci. Et puis, je m'étais acheté une peau de chamois que j'avais toujours dans ma poche. Quand je pensais au mariage et à celle qui aurait pu être ma fiancée, j'ôtais mon monocle, je l'essuyais avec ma peau de chamois et je le remettais. C'était extrêmement apaisant. Je serais bien en peine de vous expliquer pourquoi. Un psychanalyste vous le dirait peut-être. Le fait est que ça m'a très bien réussi. Aujourd'hui encore, mais c'est plus compréhensible, quand j'essuie mon monocle, j'éprouve un sentiment de mélancolie assez agréable.

– Vous n'étiez probablement pas très

amoureux.

– Eh ! mon Dieu. À la vérité, je ne le sais plus très bien. »

Et le capitaine ajouta en riant :

« À présent, je vois ça à travers mon monocle.

– Moi, dit Lardut, ce qui me flanque le cafard, c'est justement que je ne suis pas sûr d'être tellement amoureux. Quand j'étais à l'École des Mines, j'ai connu une gosse de vingt-deux ans, infirmière chez un médecin de la rue Guynemer. Eh bien, c'était tout autre chose que maintenant. Je ne touchais pas terre. Vous savez, gonflé à l'air chaud, léger, fondant et le dedans de la peau garni en duvet. Il y avait aussi les frissons, des bouquets de frissons, qui me partaient de la mentonnière vers les pieds en me brassant la tripe au passage. J'appelais ça les trains d'ondes mousseline. J'étais peut-être poète. Bien entendu, ça ne m'a pas empêché de me conduire avec elle comme un sale mufle. Dans mon pays, amoureux comme je l'étais, je lui aurais été toute ma vie reconnaissant de vouloir bien m'épouser. Mais j'avais pris des manières, je n'étais plus un

croquant, j'étais un garçon d'avenir. Je ne pouvais pas tout de même épouser une petite infirmière de rien. Donc, un beau jour, je l'ai plantée là. Par exemple, j'ai beaucoup souffert : le remords, la pitié, le chagrin et tout. On a beau penser à son avenir, ce n'est pas ce qui empêche d'avoir du cœur. Mais je m'écarte. Je vous disais donc que j'étais amoureux à pleine voile. Je baignais dans l'amour, j'irradiais, je frissonnais, j'étais plein d'oiseaux. Aujourd'hui, ce n'est pas ça du tout. C'est bien l'amour, mais fini des trains d'ondes mousseline. Fini l'amour hydrogène, je ne m'envole plus. L'amour plomb, un point lourd dans le poitrail. Ça pince une corde sur un air triste, ça se passe dans un coin. J'y pense beaucoup, je délibère, je raisonne, mais jamais un coup de tramontane, jamais un tourbillon rose. Oh ! c'est bien enfoncé, bien planté, mais ça fleurit pauvre. Elle non plus, d'ailleurs, n'est guère dans les trains d'ondes mousseline. Sérieuse, femme de tête, femme de cœur, honnête comme une trique, jamais je n'oserai la tromper. Je n'en aurai même pas le désir. Je vais devenir un type très droit. Notre

amour sera solide, un bon article de ménage. Mon capitaine, mettez-vous un peu à ma place. Cette grande avenue conjugale tirée au cordeau, quand on traîne le regret du village perdu (une chaumière et un cœur) et qu'on aurait plutôt besoin d'une belle chanson pour prendre goût à sa vie d'exilé, vous ne trouvez pas que c'est un peu angoissant ? »

Le capitaine Pompignon ne répondit que par un soupir, mais parut prendre une part sincère aux tourments de Lardut. Dans le silence qui suivit, il ôta son monocle et l'essuya longuement avec une peau de chamois qu'il tira de l'une des poches de sa tunique. Très intéressé, Lardut suivait les détails de cette opération délicate et surveillait en même temps le visage du capitaine avec une petite peur que quelque chose ne lui échappât.

XII

Roberte, qui écrivait une lettre à l'oncle Challebères de Dijon, sur la table de la salle à manger, entendit sa mère crier dans la cuisine. C'était encore une affaire de torchons. Julia avait dû essuyer les verres avec le torchon des assiettes ou les couverts avec celui des casseroles. Roberte, malgré elle, prêtait l'oreille au bruit, et certains éclats de voix lui faisaient lever vers la porte un regard soucieux. La lettre à l'oncle Challebères n'avançait pas et il fallait au moins trois pages pleines avec quelques lignes sur la quatrième, sans quoi il n'eût pas été content et aurait répondu par une lettre sèche en parlant de sa mort prochaine avec des sous-entendus menaçants. Roberte n'en était qu'au bas de la deuxième page et avait déjà épuisé les faits et gestes de la famille, qui fournissaient toujours l'aliment le plus copieux. Les recommandations et les bons vœux touchant la santé de l'oncle

feraient à peine une demi-page. Il fallait donc trouver un thème de soutien et qui fût amené, car l'oncle Challebères, ancien directeur d'un collège religieux et présentement collaborateur bénévole de plusieurs périodiques bien pensants, avait des exigences très strictes sur l'art de la composition et voulait surtout des transitions qui donnent, disait-il, l'onction au style et à la pensée. Roberte répugnait à inventer ou même à broder, ce qui compliquait singulièrement sa tâche. Elle posa la plume et, le front dans sa main, songea avec impatience : « Dire que je suis là à me battre les flancs et qu'à la maison, il se passe tant de choses ! Mon Dieu, tant de choses ! » Elle tendit l'oreille vers la cuisine. Sa mère n'y était plus. Il lui sembla l'entendre rôder dans le salon. Enfin, M^me^ Berthaud entra, le visage un peu pâli et les traits tirés. Son regard anxieux et profond évita celui de sa fille. À la fois distraite et fébrile, elle tourna autour de la table, puis alla au buffet où elle se mit à ranger un tiroir. Quand elle eut fini, elle s'assit dans une bergère près de la fenêtre et prit son tricot. Roberte, penchée sur sa lettre et qui l'observait à la dérobée, vit les doigts

trembler sur le tricot et les aiguilles de bois se choquer. Devant cette détresse silencieuse, son cœur se déchira. Elle se retint à grand-peine de se lever et de prononcer les paroles qui auraient apaisé sa mère. Crispée sur son sous-main, elle se concentra, ne voulut plus penser qu'à l'oncle Challebères et à la transition. À plusieurs reprises, M^me^ Berthaud jeta un coup d'œil de son côté, prête à parler, timide au dernier moment. Enfin, elle se décida à aborder le sujet de son tourment, avec précaution, sans aller toutefois jusqu'à feindre le détachement.

« Tu ne trouves pas drôle que depuis quatre jours ton père n'ait pas pris un seul repas à la maison ?

– C'est un hasard, répondit Roberte. Il y est obligé par ses affaires.

– Un hasard ? mais jamais il ne prend ses repas au-dehors, à moins que nous ne soyons invités. Depuis un an, je suis sûre que ce n'est pas arrivé deux fois. Et brusquement... Non, le hasard n'a rien à voir là.

– Voyons, maman, lundi à midi, il a déjeuné

avec Eustache. C'est bien un hasard.

– Justement non. En temps ordinaire, il n'aurait pas accepté de déjeuner avec Eustache, à deux pas de chez nous, sur la place des Ternes. Et les autres fois, ce n'était pas avec Eustache. Une fois, c'était M. Éphraïm, une fois un client, une autre fois, il se trouvait à l'autre bout de Paris. Et à midi, il a simplement téléphoné qu'on ne l'attende pas, qu'il était retenu, sans plus d'explication. Ce soir, il ne prendra peut-être pas la peine de téléphoner. Et puis, je sens bien qu'il y a en lui quelque chose de changé. Tu n'as pas remarqué ?

– Mais non, murmura Roberte d'une voix défaillante. Tu te trompes. »

Elle était devenue rouge. En fait, ce changement ne lui avait pas échappé. Elle songeait soudain que l'attitude désinvolte adoptée par le père pour dissimuler sa gêne pouvait devenir une habitude et avoir un retentissement dangereux sur sa vie familiale. Roberte sentit plus vivement que sa responsabilité était engagée. Sans aucun doute, le poids de sa réprobation,

pourtant discrète, était pour beaucoup dans la conduite du père.

« Tu verras qu'un soir il rentrera à minuit, reprit M^me^ Berthaud. À minuit ou le lendemain matin.

– Maman ! protesta Roberte.

– Il a une liaison, ajouta M^me^ Berthaud en baissant la voix et tandis qu'un frisson lui secouait les épaules et la tête. Je suis sûre qu'il a une liaison.

– Et moi, je suis sûre que non, parfaitement sûre. La vérité est bien plus simple.

– Oui, oui, le hasard. Ma pauvre enfant.

– Eh bien, non, il n'y a pas de hasard. Tu vas savoir toute la vérité. Je ne t'en ai rien dit plus tôt parce que je me croyais tenue de garder le secret, mais tant pis, je ne veux pas que tu te tourmentes plus longtemps. Voilà ce qui s'est passé : Dimanche dernier, quand nous allions chez les Dulâtre et que je t'ai laissée au métro pour revenir à la maison chercher le livre que tu avais oublié, j'ai trouvé papa à la cuisine en train de

manger un biftèque qu'il venait de faire cuire à la poêle.

– Tiens, fit M^me^ Berthaud un peu émue à cette évocation, il a eu envie d'un biftèque. S'il me l'avait dit, je l'aurais fait cuire avant de partir.

– Mais c'est qu'il ne voulait pas. Il se cachait même soigneusement et c'est en cachette qu'il a dû acheter le morceau de viande dans la matinée.

– Je sais bien, mais ce n'était justement pas la peine de se cacher. Enfin, ça lui faisait plaisir, bien sûr. On ne le croirait pas à le voir ni à l'entendre parler, mais, par certains côtés, il est resté un peu enfant. Le soir, par exemple, pour s'endormir, il a besoin d'avoir un objet dans la main. Longtemps, ç'a été la clé du tiroir du haut de la commode et maintenant il s'endort en tenant un bouchon de la bouteille de champagne qu'on a débouchée pour tes vingt ans. C'est une habitude comme en ont parfois les enfants.

– Je l'ai donc surpris attablé dans la cuisine et il s'est vu découvert. Tu comprends la suite.

– Quoi donc ? » demanda M^me^ Berthaud qui,

manifestement, ne soupçonnait pas que cette histoire de cuisine pût comporter une suite. L'innocence qui paraissait dans sa voix et dans son regard démonta Roberte un instant. Elle n'était plus bien sûre d'avoir jugé sainement la situation du père. Peut-être s'était-elle exagéré la signification de cette ripaille clandestine où il aurait fallu ne voir qu'une rouerie sans conséquence et n'engageant pas la personne morale de M. Berthaud. Il lui suffit toutefois de se remémorer le tête-à-tête de la cuisine et le repas du dimanche soir pour ressaisir sa certitude. Le mensonge avait une physionomie violente et la conduite du père n'était même pas équivoque. Du reste, lui-même se sentait coupable sous le regard de sa fille.

« Que veux-tu que je comprenne ? demanda encore M^me^ Berthaud.

– C'est pourtant simple. Il a été extrêmement gêné d'être pris en flagrant délit et on le serait à moins. Pense quelle humiliation ç'a été pour lui qui venait encore, au déjeuner, de se refuser hautement à rien changer à son régime

végétarien. Tu peux penser que l'idée de prendre ses repas en face de moi lui est très pénible. Il attend pour reprendre sa vie normale que le souvenir de cette affaire-là soit un peu effacé. Je suis bien sûre qu'il ne faudra pas une semaine.

– Ma pauvre chérie, tu raisonnes comme une enfant. Qu'il ait été vexé sur le coup, c'est probable. Les hommes ont toujours de l'amour-propre quand il s'agit de futilités. Mais de là à les rendre timides, il y a loin. Ils ont bien trop le sentiment d'être les maîtres pour se laisser embarrasser à propos d'une misère comme celle-là et c'est justement quand ils sont dans leur tort qu'ils savent le mieux faire sentir leur autorité. Le fait de téléphoner chez lui qu'il ne rentrera pas déjeuner et de ne pas dire où il va devrait être autrement gênant que de prendre ses repas en face de sa fille. Non, ce n'est pas la peine de chercher à sa conduite des raisons aussi compliquées. Tu peux être certaine qu'il ne pense plus à cette affaire de dimanche depuis beau temps. La vérité, c'est qu'il a une liaison. »

Tant de conviction finit par ébranler Roberte.

Il était possible, en effet, que M. Berthaud, en prenant ses repas au-dehors, eût fait une rencontre fatale et il n'était pas déraisonnable de penser que le souvenir cuisant de son humiliation lui eût fait prendre son foyer en grippe, ce qui le rendait évidemment plus vulnérable. Au restaurant, par exemple, il avait pu rencontrer un regard de femme, un sourire lui offrant l'oubli. Ce genre de surprise est assez banal et Roberte songeait à l'aventure qui lui était arrivée le matin même : en descendant l'escalier, elle avait fait un léger faux pas au moment où Dino s'effaçait devant elle et comme le garçon en prenait prétexte pour la serrer dans ses bras et lui baiser la bouche, elle y avait consenti pendant au moins une seconde. Toute la journée, le souvenir de cette étreinte furtive l'avait laissée émue et agacée. Même, elle s'était surprise, en séchant la seconde page de sa lettre à l'oncle Challebères, à construire en imagination un époux synthétique réunissant en sa personne la beauté de Dino, le verbe élégiaque du général d'Amandine et le sérieux de Lardut. D'ailleurs, elle avait la conscience paisible et ne redoutait nullement que

sa faiblesse de l'escalier eût des suites. Elle n'avait jamais cru beaucoup aux flèches aveugles de l'amour. Il lui semblait bien que le tendre objet se choisît tout aussi délibérément qu'un chapeau ou une garniture de cheminée. Le fait qu'elle se fût abandonnée une seconde ou deux dans les bras de Dino ne signifiait pas que les flèches de l'amour lui eussent percé le cœur. Il s'agissait d'une de ces mille et sales petites tentations frôleuses qu'en fin de compte une jeune fille soucieuse de s'établir trouve toujours le moyen d'écarter, fût-ce au bout d'une seconde et plus, mais qu'un père de famille de cinquante-deux ans, ayant une mauvaise conscience et dont la vie est déjà faite, n'a pas de raisons bien puissantes de fuir comme le diable, sans compter que les hommes sont les hommes.

« Il a une liaison.

– En tout cas, ce serait bien récent », dit Roberte qui était maintenant convaincue, et devant le pauvre visage de sa mère, elle eut une nouvelle poussée de remords. De quoi avait servi qu'elle se dressât devant M. Berthaud comme la

statue du Commandeur, sinon à le jeter dans les bras d'une femme sans scrupules et à faire le malheur de la légitime. Il n'y a pas de famille sans politique et la vertu doit être discrète.

« Qui sait ? murmura M^me^ Berthaud. Ce n'est peut-être pas si récent. »

Roberte ne répondit pas, mais la réflexion de sa mère lui parut pleine de sagacité. La fidélité conjugale d'un végétarien qui dévore des viandes en cachette peut fort bien n'être qu'un masque. Il n'y a que le premier pas qui coûte et la multiplication du péché s'opère par symétries. Tartuffe n'est pas seulement un faux nez, un faux dévot qui mange peut-être du boudin en cachette le vendredi, c'est aussi un libidineux et le personnage ne se comprendrait pas autrement, serait incomplet. Sans doute M. Berthaud avait-il toujours eu des maîtresses, ce qui expliquait son indulgence à l'égard des frasques de son fils aîné. Songeant à Jacques, Roberte se promit bien qu'elle saurait soustraire l'enfant à son père, et décida qu'elle le prendrait chez elle dès que Lardut l'aurait épousée. Malheureusement, ce

projet, d'une réalisation délicate exigeant autant de fermeté que de diplomatie, se révéla prématuré avant qu'il fût sept heures du soir : dans le courrier monté par la concierge, M^me^ Berthaud trouva une lettre de Lardut l'informant qu'il était obligé de rejoindre précipitamment un camp d'instruction militaire et ne pourrait en conséquence venir déjeuner dimanche. Il disait qu'il était très fâché, mais ne disait pas qu'il avait demandé expressément à partir pour le camp. Pour Roberte, il priait simplement M^me^ Berthaud de lui transmettre son souvenir. Dans cette lettre, déjà inquiétante par sa brièveté, il n'y avait pas un mot qui pût s'interpréter comme une allusion aux promesses échangées chez les Dulâtre.

M^me^ Berthaud s'employa mollement à rassurer sa fille. Elle attendait et redoutait le coup de téléphone de l'époux, et ses propres soucis lui paraissaient plus importants que ceux de Roberte.

XIII

Cependant, l'époux était chez Leucé. Dans la matinée, elle l'avait invité à venir chez elle deviser en face d'un verre de porto, sous-entendu qu'ils seraient seuls et il avait dit oui avec un tremblotement dans la voix, qui avait porté l'espérance à l'autre bout du fil. Avant de recevoir cette invitation, il était décidé à aller déjeuner chez lui, quoiqu'il lui en coûtât encore beaucoup, et à reprendre une existence normale. Le nouveau mensonge dont il chargeait sa conscience l'obligeait à changer ces dispositions. Affronter à la fois, pendant le temps d'un repas, le dur regard de Roberte et celui d'une épouse trop confiante lui paraissait provisoirement au-dessus de ses forces. En se rendant chez Leucé, il n'avait pas de mauvaises intentions, mais il admettait que le respect des usages pouvait l'obliger.

Pour l'occasion, Leucé s'était fait faire une robe neuve aux frais d'Eustache, robe noire à parements citron, un peu collante, qui rendait peut-être trop apparente la sécheresse du buste, mais qui l'avantageait d'autre part. Elle était très éprise de M. Berthaud. Il était beau, grisonnant et énigmatique, il avait la science et la puissance. À tous égards, il méritait l'amour d'une jeune femme sensible. Comme tout le monde, Leucé était très honnête. Se soumettre à un homme par simple calcul lui eût fait horreur, mais puisqu'elle l'aimait, tout était bien.

M. Berthaud lui trouva une grâce touchante, mais son attention se porta principalement sur les aîtres. Leucé habitait un studio au septième étage d'un immeuble neuf du boulevard Pereire. La vue était très dégagée, sur des toits de zinc et des cheminées et, en se penchant par la fenêtre, on découvrait au fond du boulevard la tranchée du chemin de fer, pareille, entre ses deux rangées d'arbres, à un dessin puéril et appliqué. Le bruit de la circulation parvenait à peine, et, au sortir du taxi qui l'avait amené, il fut charmé par la quiétude du logis. Le studio, pièce rectangulaire

de médiocres dimensions, était meublé pour l'essentiel d'une armoire, d'une commode, d'une table, d'un fauteuil, et d'un large divan qui prenait, vu les circonstances, une importance un peu obsédante. Les murs étaient ornés de nombreuses photos de Leucé, bustes, têtes, faces, profils perdus, quelques-unes en couleurs. La plus grande, qui occupait le milieu du panneau, au-dessus de la commode, la représentait en pied avec des plumes sur la tête, sans autre vêtement qu'un cache-sexe en forme de croissant. L'idée n'était pas venue à Leucé de soustraire à la vue de son invité ce souvenir d'une saison au music-hall. Le caractère artistique du portrait en assurait la décence. M. Berthaud ne reconnut pas d'abord l'image de l'hôtesse.

« Vous êtes logée de façon charmante, dit-il avec l'accent de bienveillance qui lui parut convenable.

– C'est un peu petit, répondit Leucé, mais pour une femme seule, c'est assez. D'ailleurs, le métier d'artiste ne permet pas d'être beaucoup chez soi. On est toujours en l'air et on voit

surtout ses amis au-dehors.

– C'est un peu comme dans les affaires où il faut voir beaucoup de monde, ce qui n'est pas toujours agréable. Un petit appartement comme celui-ci où l'on a loisir de se trouver seul avec soi est une chose bien reposante. »

M. Berthaud fut vivement impressionné par les dernières paroles qu'il venait de prononcer. Tandis que Leucé aiguillait assez péniblement la conversation vers l'affaire Éphraïm, il écoutait d'une oreille distraite et caressait l'idée d'une retraite pareille à celle-ci, où il eût abrité une part de son existence, dérobée à ses occupations ordinaires. Jetant un regard sur sa vie partagée entre la famille et le métier, il souffrit de se sentir livré aussi complètement à ses proches et aux gens de la banque, au point d'être dépouillé de lui-même. Il se voyait à chaque instant dispersé, répandu, dissous au sein de ses activités sans pouvoir se retraire, se saisir jamais. La seule vision un peu digne qu'il eût de lui-même était sans doute celle de la cuisine où il faisait sauter un biftèque à la poêle. M. Berthaud, à la lueur de

cette méditation qu'il poursuivait à travers les propos de Leucé, découvrit la nécessité d'avoir une maîtresse. Il crut comprendre pourquoi son sous-directeur, marié à une femme aimable et jolie, était passionnément attaché à une autre femme sans grâce et sans jeunesse, qui lui faisait une vie difficile. Un hasard l'avait mis en présence de cette mégère, le mot n'était pas excessif, et il lui paraissait bien invraisemblable qu'elle pût dispenser des trésors de félicités. Elle représentait plutôt la part de secret sans laquelle une existence n'est qu'un perpétuel et involontaire abandon, il le comprenait à présent.

M. Berthaud se prit à considérer Leucé avec un intérêt ému. Il la trouvait séduisante, un peu animale, assez fruste pour n'être pas plus qu'un prétexte. Le studio lui plaisait beaucoup. Ils auraient chacun une clé et tous les jours, il viendrait ici en cachette. Il aurait la clé dans sa poche, il pourrait la toucher en présence des siens, des clients de la banque ou de M. Éphraïm et le contact le réjouirait secrètement. Il songea à certains hommes aux regards pleins d'une ironie lucide et d'une tranquille confiance en soi, qui les

mettaient d'emblée au-dessus des autres hommes et leur livraient toutes les résistances. Ceux-là devaient avoir une clé dans leur poche.

« Comme je suis heureuse que vous soyez venu, disait Leucé. Vous n'imaginez pas combien.

– Je n'ose pas. Mais si vous saviez ce qu'a été pour moi cette journée d'attente. Je n'ai pas cessé de penser à notre rencontre. Toutes mes heures en ont été embellies. »

La conversation tournait bien et l'invité se flattait déjà qu'il succomberait pour ainsi dire à son insu et sans que sa responsabilité fût vraiment engagée. Aux choses charmantes qu'il disait, Leucé répondait par des mots émus, des regards embués, des soupirs et des mines confuses. Et tandis que, le verre en main, elle penchait la tête en murmurant « cher ami », ce mouvement du cœur imprima une secousse au verre et un peu de porto se répandit sur la robe neuve, en coulées brillantes. Elle en éprouva une vive contrariété qu'elle n'eut pas la présence d'esprit de dissimuler. Le geste dont elle prit l'étoffe pour

mesurer l'étendue du dommage, et son visage contracté, son regard soucieux, émurent M. Berthaud. Son expérience d'époux lui permettait de comprendre et même de ressentir l'ennui de Leucé. Un accident de cette nature n'est pas seulement matériel, il est surtout une blessure. Une robe neuve ne se remplace pas, même si la dépense compte pour rien. Son destin s'est accompli et il ne peut être question de faire refaire la même. Quand elle est neuve, c'est triste. Dans sa compassion, M. Berthaud songeait à toutes les menues angoisses qu'avait occasionnées la robe depuis sa conception. Il se représentait les catalogues étalés, l'embarras de choisir une façon, un tissu, les discussions avec la couturière qui ne pouvait pas fournir du crêpe naturel au prix de l'artificiel (il fallait savoir ce qu'on voulait), les coups d'œil au miroir et l'incertitude, la crainte que la robe ne fût pas prête à temps, les épingles du dernier moment et les boutons-pression qu'on déplace soi-même pendant que le fer à friser chauffe sur le gaz et que sonne à la porte le garçon venu livrer les petits fours, auquel il faut aller ouvrir en

combinaison. En même temps, surgissaient à son esprit, avec leurs détails prosaïques, les préparatifs de la réception et la trame ménagère de cette existence de femme, qui le remettait dans l'atmosphère de sa propre maison et de sa famille. Avec un attendrissement oblique, il considérait ces mains désolées sur lesquelles se tendait l'étoffe moirée par les taches de porto, des mains qu'il avait souvent vues chez lui. Il murmura machinalement :

« Il faudrait laver tout de suite à l'eau tiède.

– À l'eau tiède, vous croyez ? » dit Leucé.

Elle passa dans la salle de bain et tira la porte sur elle. Resté seul dans le studio, il s'étonna de l'étendue de son savoir sur le traitement des taches. Dictées par la voix de sa femme, de sages recettes lui revenaient en chapelets qu'il égrenait mentalement. « Vous lavez au savon avec un linge à peine humide, vous frottez et vous rincez avec une petite brosse dure et vous recommencez autant de fois qu'il le faut. » Il semblait que le regard de M^me^ Berthaud eût pénétré dans le studio. Un souffle d'honnêteté bourgeoise passait

dans cet intérieur frivole. M. Berthaud éprouvait un sentiment de malaise et son aventure lui apparaissait aussi dangereuse qu'insolite. La nécessité d'avoir une maîtresse perdait beaucoup de son évidence. Pourquoi fallait-il qu'une femme fût mêlée à la part secrète de son existence ? C'était courir le risque d'être envahi dans sa retraite par le cortège de la vie domestique, ainsi qu'il était arrivé à propos de la tache. En outre, il soupçonnait qu'un secret, en raison de son caractère religieux, ne se défend bien que par la chasteté. Ruminant ces pensées confuses, il laissait errer ses regards sur les nombreuses photos de Leucé accrochées aux murs et il en vint à la femme nue encadrée au-dessus de la commode. Un examen plus attentif lui révéla qu'il ne s'agissait pas d'un nu mythologique, bacchante ou star d'Hollywood, mais d'un véritable portrait de l'hôtesse. Cette découverte le choqua. Lorsque Leucé revint dans la pièce, il prépara son départ avec un entêtement courtois qui rendit les prières inutiles et à sept heures moins dix, il quittait le studio avec la fierté d'avoir été à peu près constamment

supérieur aux circonstances. En descendant l'escalier, il décida qu'il rentrerait dîner chez lui.

XIV

Descendu de l'autobus à Saint-Germain-des-Prés, le général d'Amandine s'engagea dans la rue Bonaparte en direction de Saint-Sulpice et s'arrêta devant une librairie remarquable, si l'on peut dire, par le fait qu'elle passait facilement inaperçue. Les boiseries de la devanture étaient d'un gris incertain, la peinture s'écaillant par endroits et laissant apparaître des teintes de bois vermoulu. Les glaces poussiéreuses abritaient et voilaient des volumes brochés aux couvertures anémiques, vert d'eau ou gris-souris, qui s'alignaient, clairsemés, sur des étagères de bois blanc montant assez haut pour dissimuler l'intérieur du magasin. Le général, haussé sur la pointe des pieds, lisait les titres, l'air renfrogné, et mâchonnant des paroles de mauvaise humeur. Il n'y avait là que des ouvrages édifiants : *Méditations sur les saints stigmates, Le Bon Pasteur, Exercices, La Lumière de la Croix,*

Faire son salut, Message d'espérance, et d'autres d'histoire ecclésiastique, d'hagiographie, ou dédiés à la gloire d'une cathédrale ou d'un pèlerinage célèbre. Malgré la luminosité de ce matin de mai et le soleil inondant la rue Bonaparte, ces livres de piété catholique flottaient dans une clarté pauvre et dénaturée, qui semblait tout imprégnée de la désolation virginale de quelque sanctuaire anabaptiste.

L'intérieur de la boutique était sombre. À l'entrée du général, un homme triste et humide, vêtu d'étoffe noire et luisante et qui portait le nez très long, s'empressa en traînant les pieds.

« Bonjour, dit le général d'une voix maussade. Vous m'en donnerez trois.

– Bien, monsieur. Je vais vous montrer ce que nous avons reçu récemment. »

Le libraire alla prendre quelques livres dans les rayons et en tendit un au général.

« Voilà une vie de saint François d'Assise qui nous a été particulièrement recommandée.

– Saint François, oui. Bien sûr, c'est charmant,

mais vous m'en avez déjà vendu au moins trois.

– Je sais, monsieur, je sais. Mais le sujet est entièrement renouvelé. À vrai dire, c'est un chapitre particulier de la vie du saint, dans lequel il n'est parlé que des bêtes. Je suis sûr que vous en serez très content.

– C'est bon, mettez-le-moi de côté. Et maintenant ?

– Maintenant, j'ai à vous proposer une admirable Sainte Marthe. Le livre est préfacé par Monseigneur Puytalin et se compose de deux parties, l'une se rapportant à la vie de Marthe hôtesse de Jésus, l'autre à son apostolat dans la Narbonnaise. C'est dans cette deuxième partie que se place l'épisode du fameux dragon qui devait donner son nom à la ville de Tarascon et qu'elle eut la gloire de vaincre.

– Je vous dirai que je n'aime pas beaucoup ce genre d'amazones qui ne craignent pas de se colleter avec les dragons.

– Oh ! monsieur, protesta le libraire, la douceur de Marthe ne s'est jamais démentie,

même en cette occasion. Il faut savoir quelle est allée seule et sans armes à la rencontre de la Tarasque et que le monstre, soumis par le signe de la Croix, s'est laissé passer une ceinture au cou et a suivi Marthe comme un mouton, jusqu'au plus proche village où les paysans l'ont abattu.

– Pauvre bête, dit le général. C'était bien la peine de montrer une docilité aussi touchante.

– N'oublions pas que la Tarasque mangeait les gens et n'épargnait ni les femmes, ni les enfants.

– C'est vrai, mais elle avait eu un bon mouvement. Enfin, je veux bien admettre que la prudence commandait ce meurtre dégoûtant. »

Prenant le volume en main, le général se mit à le feuilleter avec un reste de défiance. Soudain, il sursauta et, foudroyant le libraire d'un regard indigné, l'apostropha véhémentement.

« Comment, vous osez ? J'ai confiance en vous et vous en profitez pour me mettre entre les mains une répugnante pornographie, un livre dans lequel il est question d'hémorroïdes ! Ne

faites pas l'innocent, vous saviez très bien qu'il était question de ces cochonneries. Tenez et tenez. Lisez. Vous n'allez pas me dire que j'invente. »

Il porta le livre ouvert sous le nez du libraire pour lui faire lire le passage incriminé où l'auteur examinait avec modestie le bien-fondé d'une certaine tradition selon laquelle Marthe aurait été l'hémorroïsse guérie par Jésus. Les yeux écarquillés, le libraire sondait les profondeurs du texte pendant que le général, avec un air de férocité, épiait sur son visage les signes de la confusion.

« Je suis navré. En effet, il est bien question de ce que vous dites, mais je vous assure que je l'ignorais. D'ailleurs, je ne lis jamais de livres, je me contente de lire les résumés. Il est certain que cette page est assez osée. Le sujet n'est pas de ceux qu'on peut proposer par des sous-entendus. D'autre part, il faut bien dire aussi qu'il s'agit là d'un commentaire très respectueux des Évangiles et que nous ne sommes plus des enfants.

– Je vous en prie, coupa le général, n'aggravez pas votre faute par des paroles d'un cynisme déplacé. Faites-moi disparaître ce livre révoltant et qu'on n'en parle plus. Je vous le dis une fois pour toutes : je ne veux pas de naturalisme, ni d'allusions plus ou moins détournées à la croupe de vos bienheureuses. Il me faut de la pureté, il me faut du doux, du tendre, des âmes fleuries, un style printanier, de la béatitude. À vous de surveiller vos ouvrages pour ne pas exposer les clients à de mauvaises rencontres. Depuis tant d'années que je m'approvisionne dans votre magasin, je ne devrais pas avoir à redouter de pareilles surprises. »

Le libraire en convint avec humilité et, après de nouvelles disputes, lui empaqueta François d'Assise, Bernadette de Lourdes et une petite paysanne hongroise qui s'était souvent entretenue avec des anges et différents saints de son pays. Le général, son paquet à la main, se rendit par l'autobus à la gare Saint-Lazare et déjeuna dans un café. Il était midi et demie lorsqu'il se mit à table. En face de lui, de l'autre côté de la salle, une femme qui buvait un café-crème lui fit des

sourires et des œillades. Il en fut d'abord un peu remué, mais sut se souvenir qu'il était très épris ailleurs : par bonté, il s'était rendu à l'invitation de M^me^ Berthaud et, s'étant rencontré chez elle avec les Dulâtre, avait pris feu pour Josette. Il s'en étonnait lui-même. D'habitude, le genre sylphide l'inspirait fort peu, mais il y avait chez Josette une souplesse paresseuse, une indifférence d'eau dormante où passait le mystère moiré du mensonge. Cette ambiguïté dont il évaluait les promesses avait séduit le général. Profitant d'un instant où la main de Josette pendait à l'abri des regards, il avait eu l'inspiration de la prendre dans la sienne. Au lieu de la lui retirer, elle avait répondu par une légère pression. Malheureusement, l'occasion d'exploiter ce premier succès ne s'était pas présentée et il lui avait fallu prendre congé sans qu'aucun des Dulâtre eût manifesté le désir de le revoir.

Le dimanche suivant, il était allé entendre la messe à Saint-François-Xavier, paroisse de Josette. Il avait cru, un peu légèrement, que les amis des Berthaud ne pouvaient être que bons

catholiques. Or, les Dulâtre avaient des idées avancées, surtout depuis qu'Eustache, coudoyant des puissances politiques du barreau et pourvu d'une petite amie artiste, s'était ouvert au progrès et à la pensée libre. Le docteur votait carrément radical, tandis que la grand-mère, toujours Parisienne dans le train et délicieuse, découvrait qu'il y avait des gens du meilleur monde qui étaient communistes.

Le général prit le train à la gare Saint-Lazare, descendit à Triel et fit à pied un assez long trajet. Ayant quitté l'agglomération, il marchait par des chemins montueux d'où il put bientôt découvrir, en jetant un regard en arrière, la Seine. Le ciel était très pur et, sous le haut soleil, les eaux bourbeuses du fleuve en décrue brillaient d'or et d'étain. Le général humait le printemps avec précaution, car il ne voulait pas se sentir trop heureux. En prenant un raccourci, il passa près d'un champ de pommiers fleuris et demanda au propriétaire de lui céder quelques branches. Vers deux heures et demie, chargé de fleurs et de saints, il arrivait au Grand-Moineau, maison de

santé et de convalescence, construite à flanc de colline et entourée d'un parc.

Adèle d'Amandine, dans la chambre qu'elle occupait depuis dix ans, était étendue sur une chaise longue devant la fenêtre d'où elle avait vue sur la vallée. Le fleuve luisait au fond d'un paysage très doux quoique d'un ferme modelé. Le général avait choisi pour elle cette maison du Grand-Moineau à cause du site. Il y avait plus de quarante ans qu'il assumait ainsi la charge de choisir pour sa cousine, ce qui faisait un bon demi-siècle de soins dévoués en comptant les années d'enfance pendant lesquelles il avait déjà à cœur de distraire la fillette infirme. Adèle l'avait toujours accompagné dans ses garnisons successives, soit qu'il l'installât à proximité de chez lui, soit qu'il ne trouvât rien de plus, commode pour elle que son propre domicile. Certaines villes ont gardé longtemps le souvenir d'un lieutenant ou d'un capitaine en grand uniforme de hussard, traînant son sabre le dimanche matin à côté d'une petite voiture d'infirme qu'un domestique conduisait à la messe et sur laquelle l'officier se penchait pour arranger

une couverture.

Le général tendit à sa cousine sa brassée de pommier et la baisa sur les joues. Adèle avait vieilli presque sans rides. Son petit visage décharné, d'une pâleur extrême, était lisse et luisant aux endroits où les os saillaient. Ses yeux gris, un peu las, étaient sans éclat, mais le regard avait la transparence et le sérieux du regard des enfants. Seule la blancheur des cheveux renseignait sur son âge. Elle regarda avec un sourire ravi les fleurs dont les pétales neigeaient déjà sur la couverture.

Il lui conta par le détail comment le propriétaire lui avait coupé quelques branches et fit ensuite le récit de son voyage en relatant les plus menues circonstances qu'Adèle écoutait avec une attention passionnée. Depuis longtemps, il était parvenu à une étonnante maîtrise dans l'art de ces récits un peu puérils où tout était soigneusement filtré. Il évitait sans effort les évocations capables d'éveiller un regret au cœur de l'infirme. En l'écoutant, il semblait à Adèle que la vie de son cousin et des gens qu'il

coudoyait à Paris fût une chose simple et pas très différente de la sienne, sauf qu'ils marchaient. Rien de ce qu'elle entendait ne dépassait en importance les minuscules événements de son univers. Elle annonça soudain au général avec une exaltation dont sa voix trembla :

« Mais je ne t'ai pas dit : Hier, madame Leron, la fille du docteur, m'a apporté une gravure.

– Non !

– Une adoration des Mages. Regarde, je l'ai mise en face de mon lit. »

Les murs de la chambre étaient tapissés de ces pieuses images, Nativités, Vierges, Jésus irradiants, têtes nimbées, auréolées, toute une Église triomphante. Sur la table, sur la commode et sur les étagères où les vies de saints étaient rangées à côté des ouvrages de la comtesse de Ségur, on apercevait une innombrable bimbeloterie : enfants Jésus en porcelaine, Cœurs de Jésus, Saintes Vierges, crèches, Noëls à barbe, angelots, en marbre, en bois, en nacre, en or, en bronze, en argent et même en verre filé. Le général considérait avec un tendre orgueil ce

rassemblement d'images et de bibelots, qui était son œuvre. Le monde qu'il avait créé pour sa cousine semblait être le vestibule d'un paradis enfantin. Les meubles, des Louis XV clairs et grêles, les tentures, les livres, les quelques relations d'Adèle, tout avait été choisi pour tamiser les reflets de la vie extérieure et en assourdir la rumeur. Lorsqu'il avait passé un après-midi au Grand-Moineau dans cette atmosphère de béatitudes sucrées, le général était comme souillé par la marche et le grand air et, dans le train qui le ramenait à Paris, il éprouvait presque toujours le besoin de se quereller avec un voyageur ou un employé.

« Ce matin, dit Adèle, M^me^ Boyne m'a descendue au jardin, près de la petite fontaine. De l'autre côté du mur, il y avait des enfants qui chantaient. En les écoutant, je pensais à la ronde que chantaient les petites filles du jardinier, à Auxonne, tu te rappelles ? Jules, tu as oublié.

– Oublié ? protesta le général, pas du tout. »

Il se mit à chanter d'une voix de tête, fausse et acide :

Le petit Jésus allait à l'école
Il portait sa croix sur ses deux épaules.
Quand il savait ses leçons
On lui donnait des bonbons...

Sa mémoire le trahit et il chercha vainement la suite. Adèle se mit à rire et continua de sa voix fluette :

Une pomme rouge
Pour mettre à sa bouche
Un bouquet de fleurs
Pour mett' sur son cœur.

Un peu essoufflée, elle fit une pause et le général reprit avec elle les deux derniers vers :

C'est pour toi, c'est pour moi
Que Jésus est mort en croix.

XV

Le repas débuta bien. Il flottait sur la table une discrète atmosphère de veau gras, qui allégeait les cœurs et égayait les propos. La seule gêne, mais légère, provenait d'un effort concerté et parfois trop apparent pour que la conversation allât d'un ton naturel. Ce fut un peu avant le milieu du dîner que Roberte s'avisa de l'attitude de son jeune frère. Pendant que les grandes personnes s'entretenaient d'un thé que M^me^ Berthaud devait donner le lendemain, Jacques, immobile et la tête levée vers son père qui se présentait à lui de profil, le regardait avec une attention extraordinaire et ses yeux grands ouverts brillaient d'inquiétude et d'une sorte de curiosité effrayée. Comme M^me^ Berthaud, à un propos plaisant de son mari, répondait par un chevrotement servile, l'enfant se tourna vers elle avec un air de souffrance, puis de nouveau vers son père et finit par envelopper ses parents d'un

regard exprimant très visiblement l'incertitude et l'hésitation anxieuse qui le tourmentaient.

« Mange, mon chéri », lui dit Roberte doucement.

Il rougit et Roberte, voyant son désarroi, sentit renaître toute sa rancune contre l'homme qui avait introduit le mensonge dans la maison et troublait la quiétude d'un enfant. Elle ne put contraindre son visage et cessa de se mêler à la conversation qui se mit à languir. Pour M. Berthaud, il ne s'était rien passé, mais peu à peu, il percevait comme un ralentissement des échanges, un abaissement de la température. Les efforts de sa femme devenaient misérables et le silence finit par s'imposer avec tout ce qu'il comportait de sous-entendus de la part de Roberte. De nouveau, il sentit peser sur lui les souvenirs de la cuisine et, avec regret, songea au studio de Leucé, à l'occasion dédaignée. Le déjeuner du lendemain fut encore plus pénible, car Roberte et lui l'appréhendaient depuis la veille. Le soir, il hésita s'il rentrerait dîner. Lorsqu'il se mettait à table et prenait sa serviette,

il lui semblait déplier le tablier de cuisine de Julia et il lui arrivait, le quart d'une seconde, d'entrevoir une viande saignante et fumante à la place du camembert ou de la compote de pommes.

Le samedi et le dimanche, les choses allèrent bien mieux. Son fils Maurice arrivait de Colmar, en permission de quarante-huit heures. C'était un grand garçon, bien fait, élégant, qui avait une très petite tête au front étroit, des traits fins, des yeux intelligents et mélancoliques. Il était en train de faire une crise aiguë d'antimilitarisme et au cours des disputes qu'il eut avec son papa, il alla jusqu'à flétrir le sport où il voyait une introduction à l'état militaire, ingénieusement conçue, disait-il, par les patriotes de la caisse à l'usage de ceux de la grosse caisse. Lui, si sportif, en était navré, mais pas trop. On l'avait connu Jeunesse patriote, blumiste, surréaliste, freudien, moscoutaire, nudiste, trotskyste, nietzschéen, comtiste, monarchiste, antisémite, philosémite, tout pour le peuple, à bas le peuple, tout me fait suer, vienne la guerre, je crois en Dieu, successivement ou en même temps avec des

retours et des revenez-y. La gourme, on pensait, sauf Roberte qui ne voyait là qu'une dangereuse manie d'énervé pour la vie. Ce qui est certain, c'est que M. Berthaud, pendant le temps de la permission, ne bouda pas à se mettre à table. Aux choses monstrueuses que disait son aîné, il bondissait comme jamais il n'avait bondi et contre-attaquait avec un bon sens fougueux. Ils finissaient par se dire des choses pénibles. Maurice parlait beaucoup de l'inquiétude de la jeunesse et des responsables auxquels il faudrait bien un jour demander des comptes. M. Berthaud en était extrêmement troublé. C'était inquiétant cette inquiétude de la jeunesse. Pas moyen de nier son existence, tout le monde en parlait : les élites penseuses, les journaux, les feuilletons des journaux, les héroïnes des feuilletons et les concierges des héroïnes. Il convenait avec un balancement du chef : « Bien sûr, il y a l'inquiétude de la jeunesse. » Roberte cherchait dans les replis de son âme les traces de cette inquiétude et ne voyait rien, sinon qu'elle était très inquiète de n'avoir pas de nouvelles de Lardut dont le départ lui paraissait de plus en plus

étrange. M^me^ Berthaud, ravie par le mâle tapage de ces disputes, sentait son mari reprendre pied définitivement au foyer, en quoi elle se trompait, car Maurice étant reparti dans l'après-midi du dimanche, la contrainte reparut au repas du soir, plus pesante après ces deux jours de conversation animée, et si insupportable que Roberte se laissa aller à souhaiter qu'il recommençât de manger au-dehors. À plusieurs reprises, il put surprendre ce vœu dans son regard hostile et implorant qui semblait lui dire : « Je t'en prie, débarrasse-moi, va-t'en, je n'en peux plus. » Le lendemain, après de torturantes hésitations, il prit le parti de déjeuner au-dehors. M^me^ Berthaud se mit à reparler d'une liaison et aux questions qu'elle se décida à lui faire, il jura sur la tête de ses enfants qu'il n'avait point de maîtresse.

XVI

Le camp, peu peuplé, était tranquille et somnolent. La caserne d'artillerie, où Lardut avait sa chambre, abritait l'effectif de deux batteries qui n'étaient même pas au complet. Les fantassins étaient à peine un bataillon et le village, presque réduit à lui-même, avait sa physionomie normale. Lardut se demandait pour quelles fins mystérieuses son régiment avait expédié deux lieutenants dans ce lointain désert. Depuis dix jours qu'il était arrivé en compagnie de son camarade Moiran, les canons n'avaient pas bougé de la cour où ils restaient alignés sous leurs bâches. N'ayant reçu aucune affectation spéciale, les deux officiers disposaient absolument de leur temps qu'ils passaient à dormir, à causer, à lire, à faire des belotes et des promenades à cheval.

Vers neuf heures, ayant fini sa toilette, Lardut

prit sur une table le monocle qu'il avait acheté à son départ de Paris et passa un moment à l'ajuster devant la glace. Il fut assez satisfait, quoiqu'il eût un geste d'inquiétude. Il n'était pas très sûr que le port du monocle l'avantageât, mais on ne pouvait nier que son visage en fût transformé. Ce simple morceau de verre appliqué sur son œil gauche lui donnait un air de méchanceté qui suffisait à changer le paysan rusé en un hobereau brutal. Avant de monter chez Moiran qui logeait à l'étage au-dessus, il donna un coup d'œil par la fenêtre. Dans la cour, les hommes pansaient les chevaux alignés contre le mur de l'écurie. La campagne serrait la caserne de si près qu'on imaginait sans effort être dans une ferme. L'herbe avait envahi une partie de la cour et des ronciers poussaient contre le mur d'un baraquement. Le soleil illuminait les hauts des collines avoisinantes dont la base baignait dans un brouillard délicat. La nature semblait si jeune que Lardut en fut remué de tendresse. Il aspira un grand coup d'air frais et sortit de sa chambre, impatient de courir la rosée. Moiran n'était pas levé et sommeillait encore, enfoncé jusqu'aux

yeux sous la couverture. Il grogna en se tournant vers le mur qu'il voulait dormir jusqu'à midi.

« Tu aurais pu me prévenir hier, reprocha Lardut. Au lieu de traînasser pour t'attendre, je serais déjà parti. Il fait un soleil, une fraîcheur, une douceur de Dieu du ciel et de la terre. Mais je perds mon temps, tu n'y comprends rien. Tu n'es qu'un sale petit rond de cuir ratatiné. Je ne dis pas que tu le deviendras, je dis que tu l'es déjà. Et ton père l'est probablement : un petit vieux ignoble plein d'humeurs froides, avec des manchettes crasseuses et un porte-plume sur chaque oreille !

– Croquant, faut-il que tu te sois gorgé de fumier dans l'étable de ton père pour oser parler du mien avec une aussi répugnante vulgarité. Triste cochon, sais-tu que ce vieillard fut l'honneur de son temps ? »

Moiran s'était retourné dans son lit et, face au visiteur, considérait le monocle d'un œil malveillant.

– Sérieusement, dit Lardut, tu es bête de rester couché par ce temps-là.

– Écoute, mon petit, tu viens d'être très grossier avec moi, mais je suis sans rancune et je veux te rendre service. Si tu étais raisonnable, tu ne mettrais plus ton monocle, voilà le conseil inestimable que je te donne. Quand je te vois avec ton carreau dans l'œil, tu n'imagines pas la peine que ça me fait. Et je ne suis pas le seul à qui tu infliges ce supplice. Tiens, je tremble à la pensée qu'une femme enceinte puisse te rencontrer.

– Avoue que tu me trouves piquant ?

– En mon âme et conscience, Lardut, et la main sur le cœur, je te trouve moche. Le monocle ne te va pas du tout. Il te fait une pauvre gueule de reître dévoyé dans l'administration et il fait ressortir ce côté porcin que tu as toujours eu, comme tu sais. Très sérieusement, fais-moi sauter cette ânerie.

– Impossible, mon vieux. Du reste, tu aurais tort de te figurer que c'est par coquetterie que je le porte.

– Alors, quoi, explique. »

Lardut poussa un soupir et son visage, malgré le monocle, eut une expression de langueur et d'inquiétude. Son regard se perdit un moment sur les bottes de Moiran, posées au pied du lit. Puis il ôta son monocle et l'essuya lentement avec une peau de chamois.

« Je t'écoute, fit Moiran.

– Difficile à expliquer. Ça tient du médicament et du gri-gri. Pour qui sait s'en servir avec intelligence, le monocle peut devenir une sorte de spécifique contre le vague à l'âme. Naturellement, tu ne peux pas comprendre, toi. Je te mets là en présence d'un infinitésimal de mystère et de poésie que tu es incapable d'intégrer. Il te manque le sens de la nuance.

– C'est vrai. Je ne sais pas distinguer si tu es loufoque, abruti ou neurasthénique.

– Tu vois. Aussitôt qu'on effleure les choses de l'âme, tu tombes dans la grosse plaisanterie. Tiens, je m'en vais. Lardut remit son monocle et ajouta en gagnant la porte : Si tu es prêt dans une heure, tu pourras me trouver au tumulus. Je serai dans les environs. Tu n'auras qu'à pousser un cri

rauque. »

Avant de quitter le bâtiment, il passa par le bureau du vaguemestre, mais dans le courrier qui venait d'arriver, il n'y avait pas de lettre à son nom. Il n'en attendait point et, plutôt qu'une déception, ce fut un regret de ce qu'il considérait comme une rupture, car il n'y avait aucune chance que Roberte lui écrivît la première. En sortant du bureau, il se mit à essuyer son monocle avec la peau de chamois.

Le sentier serpentait au flanc de la colline parmi des buissons sauvages où fleurissaient l'aubépine, la ronce et l'églantier ! Le terrain était rude, pierreux, mais entre les affleurements de la roche, la terre et les moindres dépôts d'humus avaient des fleurs. Parfois, coupant le sentier, des traînées de hautes herbes mouillaient jusqu'à mi-jambes les bottes de Lardut qui se baissait pour tremper ses mains dans la rosée. L'enchantement retrouvé de l'espace et du matin le ramenait à son enfance de paysan. En gravissant l'âpre colline, il rêvassait à son village de plaine, aux grands prés du bord de l'eau, à des blés courts, à des abeilles.

Le corps allègre et le cœur abondant, il marchait d'un pas souple, s'arrêtant parfois auprès d'un buisson à chercher un oiseau qui froissait les branches profondes. Au bout d'un quart d'heure de marche, il rencontra un soldat qui descendait le sentier en tenant par la taille une petite paysanne maigre au profil aigu. L'homme, beau garçon, la lèvre gouailleuse, avec une ombre de moustache, un calot de fantaisie enfoncé jusqu'aux yeux, avait l'air d'une frappe et montrait qu'il en avait aussi l'aisance. Lardut, abrité de leurs regards par les plus hautes branches d'un buisson, les vit venir d'assez loin. De temps à autre, le couple s'arrêtait. La jeune fille se collait à son compagnon et, avec une gaucherie inquiète, dont il faisait des commentaires, s'abandonnait à ses jeux de mains. Lardut eut l'honnêteté de se montrer avant d'en avoir trop vu. Le soldat lâcha aussitôt sa villageoise et, à la rencontre, salua l'officier en le regardant avec une orgueilleuse et narquoise assurance de jeune mâle pourvu. Lardut feignit par devers lui-même de s'en amuser, mais ce regard lui avait été sensible. Machinalement, il

ôta son monocle et le frotta à la peau de chamois. Quand il eut fini, il risqua un coup d'œil en arrière. Le couple était déjà loin. Dans la bonté du matin, les deux silhouettes enlacées avaient une jeunesse gracieuse et, vues de loin et de dos, un abandon plein d'innocence. Lardut ôta encore un coup son monocle et le remit aussitôt en haussant les épaules. Il reprit sa promenade en forçant l'allure et, pour se distraire, chercha du regard, au flanc de la colline, un emplacement de batterie d'où arroser un certain plateau présentement dissimulé derrière le profil de la pente et qu'il connaissait pour y être allé à cheval en compagnie de Moiran. Il essaya d'évaluer à vue de nez quelques incidences, mais sans réussir à accrocher son attention et lorsque, essoufflé, il s'assit sur une grosse roche plate au bord du sentier, il se prit à monologuer comme si Moiran eut été là pour l'injurier : « Je saisis mon monocle entre le pouce et l'index de la main gauche et le retire de mon arcade après un haussement de sourcil. J'introduis ensuite les doigts homologues de la dextre dans la poche pectorale de ma vareuse pour y prendre ma peau de chamois que

je secoue prudemment, pour le cas où elle contiendrait quelque poussière de tabac ou autre. Bon. Et maintenant, je place le monocle au milieu de ma peau. Très bien. Après avoir opéré un rabattement de telle sorte que le monocle se trouve au fond d'une poche rectangulaire, je commence à frotter doucement. Très doucement, comme si l'objet, au lieu d'être en verre, était d'une matière friable. Je frotte tendrement, je veux dire doucement. »

XVII

Dans la semaine qui avait suivi les quarante-huit heures de permission de son frère Maurice, Roberte s'était demandé cent fois s'il était digne et opportun d'écrire à Lardut. L'homme était un peu fruste. Il se pouvait qu'il eût trouvé naturel le ton de la lettre par laquelle il s'était décommandé à M^me^ Berthaud et que de plus, ignorant des soins qu'on doit à une fiancée, il ne sentit pas le besoin de grands épanchements épistolaires. Mais à mesure que passaient les jours, cette réserve devenait plus suspecte. Roberte essaya de consulter sa mère sur la conduite la plus sage. M^me^ Berthaud, d'une extrême nervosité depuis que son mari recommençait à manger au-dehors, et qui inclinait à des opinions excessives sur la nature masculine, envisageait la rupture avec Lardut comme un bienfait du Ciel. « J'ai été aimée par mon mari comme bien peu de femmes peuvent se flatter de l'avoir été, disait-elle à

Roberte. Tu vois le résultat. Il y a à peine trente ans que nous sommes mariés et il prend tous ses repas en ville. Après ça, je me demande ce que tu pourrais attendre d'un garçon qui est parti pour plusieurs semaines sans essayer de te voir ni même t'écrire un mot sur une carte postale. » C'était répondre à côté de la question qui était posée sur un point de tactique. Roberte avait assez de confiance en soi pour ne pas s'inquiéter de ce qui adviendrait après le mariage. M. Berthaud, s'il eût senti la bride au premier jour de son mariage, ne se serait pas avisé, trente ans plus tard, de courir les restaurants deux fois par jour. Car de toute la semaine il ne devait rentrer manger, et même le dimanche, il prit ses deux repas dans un restaurant végétarien de l'avenue de Wagram. Ce fut dans ce restaurant qu'il fit la connaissance d'une dame blonde d'entre quarante et quarante-cinq ans, opulente, rêveuse et distinguée, qui avait des opinions politiques et aussi des vues troublantes sur la survivance de l'âme. Il fut séduit par l'autorité de la parole autant que par la beauté majestueuse de cette végétarienne bien en chair et il aurait pu

arriver le pire si, le lendemain, un événement douloureux, en bouleversant sa maison, ne l'avait obligé à rentrer en lui-même.

Le lendemain donc, lundi, à neuf heures moins le quart du matin, alors qu'il se disposait à partir pour la banque, un gendarme se présenta à son domicile aux fins d'enquête. Le soldat Maurice Berthaud, n'ayant pas reparu à son corps dans les six jours qui avaient suivi l'expiration de sa permission, était porté déserteur. M. Berthaud et la famille accourue écoutaient en tremblant. Le gendarme vit qu'il avait affaire à des gens d'une certaine aisance et d'une bonne moralité. Il se montra gentil et, pour les rassurer, émit l'hypothèse qu'il était arrivé un accident à leur fils. On le retrouverait peut-être dans un hôpital ou dans la Seine. Comme il disait, la concierge apporta justement une lettre de Maurice. C'était un billet griffonné au crayon dans un moment d'exaltation. « Je mets cette lettre à la poste avant de rentrer à la caserne où je me présenterai avec un retard de six jours et demi. Je me fous de l'armée et de la famille. J'aurais pu me sauver à l'étranger. Je préfère la prison pour des raisons

que vous êtes incapables de comprendre. Adieu. J'embrasse maman. » Le gendarme, mis au courant, se montra satisfait. Son enquête était simplifiée.

« Le conseil de guerre lui tiendra compte de ce qu'il a rejoint son corps volontairement, dit-il. La loi punit les déserteurs de deux à cinq ans de prison, mais il s'en tirera sûrement avec le minimum. »

Le gendarme partit là-dessus, laissant la famille effondrée. M^me^ Berthaud pleurait en répétant le nom de son fils d'une voix entrecoupée. Le désespoir de Roberte était calme et lucide. Pâle, les lèvres serrées, elle considérait le déshonneur de la famille, et, entre autres conséquences, l'impossibilité qu'il y aurait peut-être pour elle à se marier selon son cœur, du moins avant longtemps. Mais M. Berthaud était le plus atteint. À sa douleur de père et d'homme respectable, s'ajoutait la gêne de n'avoir pas, comme Roberte et sa mère, l'innocence du martyre. Lui-même s'était rendu coupable d'une sorte de désertion en prenant ses repas au-dehors.

De plus, il avait presque succombé à la tentation dans le studio de Leucé et, la veille encore, son cœur avait battu pour les beaux yeux d'une dame végétarienne. Justice immanente, le père a mangé des raisins verts, le fils a les dents agacées. Le père a déserté sa famille, le fils déserte l'armée. Le désordre appelle le désordre. Et c'était bien là le sentiment de sa famille.

M. Berthaud, sous le regard de sa fille, sentait confusément qu'il était découvert et gardait un silence gêné. Enfin, après avoir regardé l'heure, il se leva et déclara d'une voix humble qu'il allait arriver en retard à son bureau. Il n'osa pas dire qu'il rentrerait déjeuner à la maison, mais la chose allait de soi et à midi, il trouva son couvert mis. À cause de la présence de Jacques, qu'il convenait de laisser dans l'ignorance, il ne fut fait aucune allusion à Maurice de tout le repas qui fut morne désespérément. Au sortir de table, les parents allèrent conférer au salon. Roberte, occupée un instant par le départ de Jacques, vint les y rejoindre.

« Je suis disposé à faire ce qu'il faudra pour

l'empêcher de tomber plus bas, disait M. Berthaud, mais j'entends qu'il ne remette jamais les pieds chez moi et qu'il ne revoie plus ni son frère, ni sa sœur. Quand la gangrène est dans un membre, il faut l'amputer. Nous avons été trop faibles avec lui. Nous avons cru qu'un garçon pouvait choisir sa vie, ses idées, son métier. Tu vois le résultat. Mais je ne retomberai pas dans les mêmes erreurs avec Jacques. Pour commencer, je vais le retirer de Janson de Sailly et le mettre chez les Jésuites. J'avais pensé pour lui à une carrière dans les affaires ou dans la haute banque, mais il préparera Saint-Cyr et je veux qu'il y pense dès cette année et qu'il n'ait rien d'autre chose en tête que Saint-Cyr. Un enfant qui grandit sans penser à un métier ne devient jamais un homme. Il ne peut être plus tard qu'un bouchon flottant, comme Maurice.

– Et pour Maurice, tu as pris une décision ? demanda Roberte. Il faut faire quelque chose tout de suite.

– Ce matin, j'ai été très pris, je n'ai pas eu le temps. Évidemment, il faut faire quelque chose.

– Si tu allais trouver le général d'Amandine ?

– J'y pense, mais ce n'est pas possible. C'est un client de la banque. Ensuite, il habite le quartier, ce peut être gênant. D'ailleurs, je ne suis pas assez intime avec lui. Et puis non. Me vois-tu, disant à un général qui sait la situation que j'occupe : "mon fils est déserteur" ? Non, il y a des choses qu'on ne fait pas. »

Roberte comprit que toute insistance serait vaine, mais quelques instants plus tard, elle se rendit elle-même chez le général qui habitait un entresol de la rue Villaret-de-Joyeuse. Il la reçut dans un bureau sombre encombré de nombreux cartons qu'il était en train de reclasser et se dépensa en amabilités.

« Ma chère enfant, votre visite m'enchante. Je pense très souvent à vous et je vous prénomme Belle et Sage. Est-ce que vous n'êtes pas incommodée par cette poussière que je remue ? Figurez-vous que ce matin, j'ai mis le nez dans ma collection de modes féminines. Il faudra qu'un jour vous preniez le temps de la regarder. J'ai quelques séries vraiment remarquables. Mais

je ne vous ai pas demandé de nouvelles de vos parents.

– Mes parents vont bien, dit Roberte, mais depuis ce matin, ils sont dans une grande inquiétude et moi aussi. Mon frère Maurice, qui fait son service militaire à Colmar, est venu en permission l'autre semaine et il est rentré à son régiment avec six jours et demi de retard. C'est très grave. Il va passer en conseil de guerre.

– Vous avez bien fait de venir me voir. Je vais arranger ça. Le conseil de guerre, je vous demande un peu ! S'il est rentré en retard, c'est qu'il avait ses raisons, ce garçon. Il est peut-être antimilitariste ? »

Roberte se troubla et ne sut que répondre.

Le général consulta un annuaire militaire et y releva le nom d'un ami qui se trouvait en situation d'intervenir directement dans le cas de Maurice. Il lui écrivit sur-le-champ et donna lecture de sa lettre à Roberte.

« Je crois n'avoir rien oublié. J'aurai sans doute une réponse cette semaine. En tout cas,

soyez tranquille ; rien de grave ne peut arriver à votre frère. Tout au plus quinze jours de prison. Non, ne me remerciez pas. Autorisez-moi plutôt à vous demander un service. Un service très important. Vous savez, en tout cas vous vous doutez bien, que depuis le jour où vous m'avez très gentiment éconduit, j'ai pour ainsi dire perdu le repos. Je suis confus d'avoir à vous le dire, mais il le fallait. Bref, dans l'espoir d'oublier un peu, bien peu, j'ai formé le projet de me marier. Oh ! ce n'est encore qu'un projet en l'air, puisque j'en suis à chercher un parti. Mais l'autre jour, chez votre maman, j'ai aperçu une jeune fille. Voyons, mademoiselle... ?

– Josette Dulâtre. Ce ne pouvait être que Josette.

– Oui, Josette, je me rappelle maintenant ce prénom de Josette. Malheureusement, poursuivit hypocritement le général, je n'ai pas prêté grande attention à cette jeune personne et ce n'est que deux ou trois jours plus tard que j'ai pensé à associer son image au projet dont je vous ai parlé. Mes souvenirs sont naturellement assez incertains

et je souhaiterais la rencontrer avec ou sans ses parents pour me faire une opinion. Puis-je avoir recours à vos bons offices ? »

Roberte hésita un temps avant de répondre. Elle semblait perplexe, en proie à des tiraillements de conscience.

« Général, je dois vous dire quelque chose qui me coûte beaucoup. Je n'aurais pas voulu le faire et d'un autre côté, je me croirais coupable d'ingratitude si je vous le cachais. Voilà. J'ai l'impression que Josette n'est pas très sérieuse. Franchement, c'est même un peu plus qu'une impression, quoique je ne sache rien de sûr.

– Vous croyez qu'elle n'est pas sérieuse ? fit le général tout échauffé.

– Je vous répète que ce n'est pas ce qu'on peut appeler une certitude. Je n'ai aucune preuve.

– J'essaierai de me rendre compte par moi-même. En tout cas, je suis prévenu. Je saurai être très attentif. »

La conscience apaisée, Roberte promit d'arranger une rencontre avec les Dulâtre et, en

quittant le général, passa par la banque rassurer son père. M. Berthaud n'aimait pas qu'une personne de sa famille vînt le voir à la banque. Son travail n'en souffrait pas, mais il se sentait gêné vis-à-vis du personnel. Heureuse d'avoir délivré sa famille d'un lourd souci, Roberte crut devoir dissimuler sa joie par égard à la fonction directoriale du père, mais ses yeux brillaient d'un éclat inhabituel. En l'accueillant dans son cabinet, il ne manqua pas d'en être frappé.

« Je suis allée chez le général, dit-elle assez brusquement. Tout est arrangé pour Maurice. »

En disant, ses yeux se mouillèrent soudain et, roulant sur ses joues, des larmes vinrent soulager ses nerfs tendus depuis le matin. M. Berthaud regardait sa fille avec un mélange de gratitude, de remords et d'épouvante.

« Il ne fallait pas, dit-il presque à voix basse. Il ne fallait pas.

– Je suis sotte, murmura Roberte en cherchant son mouchoir dans son sac. Je te demande pardon. »

Il restait debout devant elle, les bras ballants et cherchait une parole de circonstance. Il demanda malgré lui :

« Tu es sûre au moins que ça n'a pas été inutile ?

– Il m'a lu la lettre qu'il a écrite au général Carrier et je l'ai mise moi-même à la poste. »

Roberte trouvait bizarre l'attitude de son père. Elle la mit sur le compte de l'émotion. Il semblait pris au dépourvu, l'air effaré, interdit, comme s'il venait d'apprendre la nouvelle d'une catastrophe et qu'il hésitât encore à en comprendre l'étendue. Le plus douloureux pour lui était de se sentir inférieur à la situation. Il ne trouvait ni la parole, ni le geste convenables. La sonnerie du téléphone le tira d'embarras. Tandis qu'il prenait l'appareil, Roberte lui dit :

« Je n'ai pas encore vu maman. Je vais vite la rassurer. Au revoir. »

M. Berthaud eut une fin d'après-midi pénible et ne fut à peu près tranquille qu'à son retour à la maison. Un entretien avec sa femme lui fit

comprendre que Roberte n'avait nullement payé de sa vertu le service rendu par le général. Le dîner n'en fut pas plus gai pour lui. Il était très humilié, d'abord parce que l'initiative de Roberte avait sauvé la situation presque malgré lui. Mais ce qui le gênait le plus était le malentendu de l'après-midi et la médiocrité de ses réactions. Certes, les quelques heures pendant lesquelles il avait cru au sacrifice de sa fille avaient été douloureuses, mais à aucun moment son désespoir de père outragé n'avait su trouver une expression un peu noble. L'idée ne lui était pas venue, pourtant si simple, de faire sauter la cervelle du général. Il n'avait pas eu non plus à contenir un torrent d'imprécations. Il ne s'était même pas tordu les bras. Rien qu'un chagrin très raisonnable auquel il s'accoutumait benoîtement. En se reportant à son image, telle qu'ordinairement elle surgissait à son esprit, vue dans le tournant de la rue d'Armaillé et de la rue des Acacias, il ne pouvait croire que de si petits sentiments fussent à la mesure de cette haute silhouette d'homme dont l'allure et les traits reflétaient encore une vie accomplie dans le culte

de la dignité et des sentiments élevés. Quelque chose était changé dans sa vie ou dans sa personne, il le découvrait aujourd'hui. Triste journée : de recul, de démission, de diminution.

M. Berthaud ne devait pas retrouver son autorité de chef. Dès les jours suivants, il se sentit positivement opprimé par Roberte. Il ne s'agissait plus seulement de la réprobation impliquée dans certains silences et regards. Roberte prenait en main le gouvernement de la maison et chacun perdait l'habitude de compter avec M. Berthaud. En moins d'une semaine, elle décida de faire repeindre la salle de bain, de réduire des deux tiers l'argent de poche de Maurice, de faire blanchir à la maison les chemises du père qu'on avait toujours confiées à la blanchisseuse, de rayer Jacques de l'association des scouts et de remplacer ses sorties hebdomadaires par une sortie en corps de toute la famille avec déjeuner sur l'herbe. Son esprit de décision se manifestait en de nombreuses circonstances de moindre importance, et d'une façon qui était loin d'être toujours amène, car le silence de Lardut le rendait irritable. M. Berthaud, quelque envie qu'il eût pu

en avoir, n'aurait plus risqué de prendre un repas au-dehors, dans la crainte peut-être mal fondée d'avoir à répondre à ses questions. Il n'osait plus songer à marier sa fille à un prince héritier de la finance et se surprenait parfois à regretter que Lardut ne parût pas mieux disposé à tenir ses promesses. Par l'effet d'un scrupule honorable, il se taisait à lui-même les raisons de ce regret.

En dépit de son inquiétude et de sa nervosité croissantes, Roberte n'en voulait pas trop à Lardut de rester silencieux. Devinant qu'il avait voulu se ressaisir dans l'espoir de trouver un jour à se marier plus richement, elle admirait sa prudence et songeait avec convoitise aux trésors de sagesse et de volonté sérieuse qu'il y avait en lui. Elle l'en aimait davantage. Elle éprouvait en pensant à lui ce qu'elle n'éprouvait jamais en rêvant à d'autres : un sentiment net, bien délimité, qui ressemblait à l'exaltation d'un équilibre de ses facultés maîtresses, la figure de Lardut faisant surgir, dans une harmonie inimitable, des images d'un bonheur domestique merveilleusement ordonné. Elle ne ressentait rien de pareil ni même de comparable en présence de

Dino qui continuait à se montrer plus empressé que jamais. Les brèves rencontres qu'elle avait dans l'escalier avec ce tendre garçon ne lui procuraient que des battements de cœur, des émotions confuses et désordonnées. Un samedi matin, Roberte, en rentrant chez elle, croisa Dino dans le vestibule de l'immeuble. Il portait un pantalon clair et, sur son torse gracieux, une simple chemise de laine bleue décolletée. Sa peau fraîche et fine était comme un bouquet de rose thé et d'églantine. Ensemble, ils prirent l'ascenseur et Dino, arrêtant la mécanique entre deux étages, se poussa contre Roberte et lui dit : « Chérie. » Elle le gifla sans lui laisser le temps d'en prendre à son aise et ricana en remettant l'ascenseur en marche : « Je n'ai jamais vu un idiot pareil. Quelle bêtise ! » Les beaux yeux du garçon s'emplirent d'une rosée qui humecta ses longs cils, son torse frémit d'un sanglot silencieux, sa bouche trembla et tandis que Roberte arrivait à son étage, il balbutia d'une voix d'enfant : « Vous m'aimez pas. Vous m'aimez pas. » Elle en fut bouleversée. Le cœur serré d'une douce angoisse, elle se réfugia dans le

cabinet de toilette et, oubliant de se déchapeauter, employa le reste de la matinée à retrouver son aplomb. Elle parvint, non sans un effort difficile, à reléguer sa tendresse pour Dino et put conclure avec une fierté un peu mélancolique que ses élans vers Lardut étaient d'une ferveur infiniment plus sobre et plus raisonnée.

Ce même jour, vers cinq heures du soir, le général d'Amandine revenait de la maison du Grand-Moineau où il avait passé l'après-midi avec sa cousine. En gare de Triel, il monta dans un compartiment de première où il se trouva seul et s'installa dans un coin. Après trois heures passées au chevet d'Adèle, il sentait monter en lui l'envie d'une détente robuste, mais il restait soucieux. Le nez à la portière, il continuait à peser les données d'un problème qu'il s'était posé une fois de plus dans l'après-midi, à savoir s'il convenait de donner un poste de radio à sa cousine. D'un côté, il y avait les ressources de la musique, de l'autre les couplets gras, la vulgarité des intermèdes comiques, la puante publicité pharmaceutique avec ses aigreurs, ses boutons d'humeur et ses boyaux engorgés, les

informations politiques et autres à travers lesquelles apparaissait une humanité au front bas, un monde anxieux, souillé, de sueurs, de sang, de bave et d'éloquence. Le général ne pouvait se résoudre à prendre un parti. Peu à peu, son esprit devenait moins appliqué. Le train roulait depuis quelques minutes lorsqu'il céda soudainement à un besoin d'exubérance enfantine. Martelant le plancher à coups de talon, il préluda en braillant à tue-tête : « Rram pam pam. Patapram tam pram. » Et sans reprendre haleine, hilare, les joues en feu, il se mit à hurler sur l'air d'*Auprès de ma blonde :*

Les plus belles cuisses du monde
Sont les cuisses de ma mie.
Ce sont les cuisses d'albâtre
De la petite Dulâtre.
Avant-hier au dodo
Elle me dit mon coco.
Auprès d'Amandine
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon...

Le général s'arrêta, peut-être ému d'un souvenir, et il entendit alors une toux discrète. Un voyageur, qu'il n'avait pas vu monter, était assis à l'autre bout du compartiment. C'était un homme de petite taille qui semblait avoir passé la soixantaine. Comme le général, un peu saisi, tournait la tête de son côté, il eut un sourire poli, dépourvu d'ironie.

« Je ne savais pas qu'il y avait un voyageur dans le compartiment, s'excusa le général. Je me croyais seul.

– C'est sans importance, assura l'homme en s'approchant de son compagnon de voyage. Avec moi, vous pensez. »

Ils étaient à peu près de la même taille et avaient d'autres traits de ressemblance.

« À ce que j'ai cru comprendre, dit l'inconnu, il s'agit d'une personne toute jeune.

– Vingt ans, laissa échapper le général.

– Hon, fit l'autre avec une sorte de clappement. La jeunesse, c'est bien agréable.

Mais c’est difficile. Naturellement, je ne parle pas des filles des rues. Mais les autres, les jeunes filles, c’est difficile. Ce qu’il faut, c’est l’occasion et ne pas la laisser passer. En ce moment, je m’occupe d’une petite... »

Avec ses deux mains qu’agitait un tremblotement sénile, le voyageur eut un geste de modeleur et décrivit dans l’espace les contours d’une amphore. Il avait les yeux luisants et, au coin des lèvres, sa langue pointait sous la courte moustache blanche. Le général n’osait pas rompre un entretien qu’il avait involontairement provoqué et l’osait d’autant moins que cette espèce de complicité qu’il était en train de subir lui semblait dans la logique des circonstances. Le voyageur, qui avait beaucoup à dire, poursuivait son propos avec un débit que l’exaltation précipitait. Ses mains tremblantes et tachées de vieillesse devenaient plus fébriles. En arrivant à certains sommets de ses confidences, il observait de courtes pauses pendant lesquelles la pointe de sa langue réapparaissait au coin de sa moustache et ses yeux brillaient d’une lueur plus vive entre les paupières fripées.

« Elle avait déjà vingt-trois ans, mais elle était restée fluette. Je me rappelle un après-midi...

– Assez », coupa le général.

Le bonhomme eut un mouvement craintif des épaules et regagna sans protester le coin du compartiment. Quelques minutes encore, ses mains restèrent agitées, tandis que pointait la langue. Cependant, le général ne se sentait pas apaisé. De temps à autre, il jetait au vieillard un coup d'œil furtif et évaluait anxieusement la ressemblance cruelle qui existait entre eux.

XVIII

Josette absorbait tous les jours en secret dix comprimés de la Régulatine paternelle en essayant de se persuader qu'elle souffrait d'une de ces inhibitions relativement bénignes que le docteur Dulâtre, dans le prière d'insérer qui enveloppait le flacon, signalait en caractères gras à l'attention de ses clientes. N'obtenant point de résultat, elle dépassa la dose maxima et alla jusqu'à quinze comprimés, sans plus de succès. Il y avait plus de quinze jours que Josette prenait de la Régulatine, et la nature du mal ne lui semblait plus douteuse, lorsque le général d'Amandine prit rendez-vous avec elle pour lui faire voir sa collection de modes féminines dans l'entresol de la rue Villaret-de-Joyeuse. Leur rencontre ne changea rien au cours des choses. Mise en confiance par le général qui se montrait homme de grande expérience, elle eut un moment la pensée de lui faire part de ses ennuis, mais timide

en paroles, la difficulté d'amener la chose par une périphrase un peu jolie la rebuta.

À vrai dire, Josette n'était pas dévorée par l'inquiétude. Il lui suffisait d'avoir devant elle une semaine ou deux de répit pour que la menace perdît à ses yeux son caractère de brutalité. D'un tempérament lymphatique et végétatif, elle ne vivait jamais dans l'avenir et à aucun degré ne possédait le sens des enchaînements inexorables. L'angoisse ne venait pas, à l'improviste, lui tordre le cœur et était toujours tempérée par le vague sentiment qu'elle avait de son irresponsabilité. Sa vie était si bien fondue dans celle de sa famille qu'elle n'avait jamais absolument l'impression de rien faire de sa propre volonté. En réfléchissant à sa situation présente, il lui semblait que ce fût sa famille, plutôt qu'elle-même, qui allait mettre au monde un enfant. L'idée d'avouer son état n'avait rien qui l'effrayât beaucoup. Elle y répugnait surtout par indolence.

D'ailleurs, l'atmosphère n'était pas aux confidences. Depuis quelque temps, les Dulâtre

étaient de très mauvaise humeur et il soufflait dans la maison comme un vent de panique. Le docteur avait fini par se rendre à l'évidence que la vente du coricide baissait dans des proportions considérables. Sa tendresse et sa sollicitude pour la Régulatine lui avaient trop longtemps dissimulé l'étendue du mal, mais les chiffres parlaient haut et clair. Les pharmacies renouvelaient à un rythme de plus en plus lent leurs approvisionnements de coricide *Urtadel* (anagramme de Dulâtre). D'une enquête menée dans plusieurs maisons importantes, il ressortait sans aucun doute que cette défaveur n'avait d'autre cause que le succès grandissant du coricide Lucifer dont le nom se répandait dans les masses grâce à une publicité ingénieuse.

Eustache ne craignait pas d'insinuer que la Régulatine avait causé un tort irréparable au coricide, et non pas seulement à cause de la partialité du docteur. Il faisait allusion au fait que la Régulatine ne touchait qu'une clientèle de femmes riches. Le docteur, en soignant la présentation de ses flacons qu'il vendait très cher, visait à se spécialiser dans les insuffisances

ovariennes d'une élite féminine. L'idée était défendable. L'erreur avait été de lier le sort du coricide à celui de la Régulatine en confiant également sa publicité à des hebdomadaires de luxe sous le prétexte de contrats avantageux obtenus en traitant pour les deux produits à la fois. Ainsi que le faisait très justement observer Eustache, les pieds opprimés sont ceux des classes laborieuses qui se chaussent à bon marché et n'ont ni le loisir, ni le moyen d'aller régulièrement chez le pédicure, à l'instar des abonnés de ces hebdomadaires de luxe. Le docteur, après avoir résisté, finit par en convenir au cours d'une conférence qui réunit la famille un soir après dîner dans le salon.

« Eh bien, oui, confessa-t-il, j'ai eu tort. Je le dis sans honte et même avec un certain orgueil. J'ai eu tort de croire qu'en notre vingtième siècle, un chercheur peut vivre honnêtement de ses découvertes sans avoir recours à des méthodes de diffusion que je préfère ne pas qualifier. *Mea culpa*. Je suis d'une autre génération, d'une génération où les œuvres valaient plus par elles-mêmes que par le bruit qu'on pouvait faire autour

d'elles. Je me résigne. »

La famille fut très émue par ce préambule.

« Bref, poursuivit le docteur, j'ai décidé de me mettre dans le train. J'ai l'intention de donner à la radio un couplet de publicité pour chacun des deux produits. Je songe, pour ma Régulatine, à faire composer quelque chose sur un air de valse connue, je ne sais pas encore lequel, mais un air langoureux. Les femmes s'y laissent toujours prendre. Quant au coricide, je vois très bien une petite composition sur l'air de *La Gavotte pimpante.* »

Le docteur fredonna quelques mesures sur lesquelles il s'efforça d'adapter les deux mots : coricide *Urtadel*. Son projet fut accueilli par un silence froid, nettement hostile. La grand-mère pinçait les lèvres, car *La Gavotte pimpante,* qu'il prétendait ainsi avilir au service d'un coricide, n'était rien de moins que son air favori. Le docteur sentit que l'atmosphère ne lui était pas favorable et dit à Eustache pour essayer de se le concilier :

« Pour les paroles, je ne sais pas trop à qui

m’adresser. Toi qui as des relations pittoresques, tu pourrais peut-être me trouver un poète qui serait content de gagner quelques centaines de francs ?

– On verra. Mais je tiens à te signaler qu’en ce qui concerne la Régulatine, il est bien inutile de faire les frais d’une publicité à la radio. C’est de l’argent flanqué par la fenêtre. Une telle publicité va même à l’encontre de son objet.

– C’est ton opinion. Tu me permettras d’avoir la mienne.

– À ton aise. Mais la Régulatine, oui ou non, est-elle un produit de luxe ? indiscutablement, c’en est un. Or, nous savons tous que les produits de luxe ne font jamais de publicité à la radio. Jamais tu n’entendras prononcer à la radio le nom d’un grand couturier. Pourquoi ? parce que la radio s’adresse aux couches populaires. La femme du monde qui achète la Régulatine ne l’achètera plus le jour où elle s’apercevra qu’on la propose à la femme du plombier. C’est normal. »

Le docteur ne répondait pas, mais il était

visiblement ébranlé. Eustache poursuivit :

« Pour une spécialité comme celle-ci, la publicité par l'image me paraît beaucoup plus indiquée. Je verrais très bien, par exemple, un petit film qui passerait aux entractes dans les salles les mieux fréquentées. Et rien n'empêcherait d'en faire autant pour le coricide, mais naturellement dans les salles populaires. Dans les cinémas de quartier, beaucoup de gens quittent leurs sièges pendant l'entracte, mais la plupart restent assis. Pourquoi restent-ils ? C'est fort probablement qu'ayant un cor au pied, ils se sont déchaussés !

– Évidemment, fit le docteur presque malgré lui.

– On peut d'ailleurs réaliser des choses très jolies. Tenez, par exemple, pour la Régulatine, je vois assez bien quelque chose dans ce genre-là : Au cours d'une réception mondaine, une jolie femme a ses vapeurs et s'évanouit. On s'empresse, on s'affole. Revenue à elle, un vieux médecin lui donne le bras, la reconduit jusqu'à sa voiture, et, en la quittant, lui remet un petit

paquet enveloppé qu'elle ne devra ouvrir qu'en rentrant. La jeune femme, impatiente, presse son chauffeur et, en arrivant à la maison, défait le paquet d'une main fébrile. Ce paquet, vous l'avez peut-être deviné, contient un flacon de Régulatine qu'elle contemple rêveusement. »

Un murmure d'admiration se propagea dans la famille Dulâtre et la grand-mère s'écria :

« Mais c'est charmant ! c'est une trouvaille charmante ! Cher petit, quelle imagination !

– Ce n'est pas tout. À quelque temps de là, cette même jeune femme prend le thé avec des amies et conseille à la maîtresse de maison qui se plaint d'avoir des migraines et des vertiges : « Ma chérie, faites comme moi. Je n'ai plus jamais de vapeurs, ni de malaise depuis que je prends de la... »

– Régulatine ! » s'écria en chœur la famille Dulâtre.

Ce fut une minute émouvante. Les Dulâtre communiaient tendrement dans cette fiction poétique du gagne-pain familial. Le docteur était

plus ému que les autres. Il se sentait tout à coup récompensé des mornes années qu'il avait passées dans son laboratoire à faire semblant de travailler. À la pensée de cette jeune femme du monde ayant son chauffeur particulier et qui allait proclamer sur l'écran qu'elle devait son salut à la science du docteur Dulâtre, il prenait aussi une conscience nouvelle de sa valeur et sentait remuer en lui un monde de découvertes en puissance : pommades, laxatifs, fortifiants, dépuratifs. Ce fut dans cette disposition euphorique qu'en fin de soirée, il accompagna Josette dans sa chambre pour l'examiner en présence de M^me^ Dulâtre qui s'était avisée, le matin même, en vérifiant le linge, du retard que sa fille tenait secret.

L'examen fut superficiel. Le docteur posa quelques questions, prit le pouls de la malade, lui fit tirer la langue et conclut :

« C'est bien ce que je pensais. Rien de sérieux. Demain à midi, tu prendras deux comprimés de Régulatine et deux le soir. Tu as un peu d'anémie. Je vais tout de même prendre ta

tension. »

Josette avait cru qu'il découvrirait son état et lui éviterait ainsi de prendre l'initiative des aveux. Elle aurait souhaité le détromper, mais les choses avaient déjà pris une direction et rien ne l'invitait à faire un effort. M^me^ Dulâtre, les laissant dans la chambre, était allée chercher le sphygmoscope. Elle revint en déclarant qu'il n'était pas dans le tiroir où elle avait cru le trouver. Le docteur s'en étonna et il y eut un commencement de discussion. Prévoyant des recherches dans l'appartement, des tiroirs bouleversés, un va-et-vient bruyant, Josette se sentit fatiguée à l'idée de ce tumulte et, machinalement, se laissa aller à la solution la plus facile. Elle dit avec un sourire tout empreint de douceur filiale et de prévenance :

« Pour la tension, ce n'est peut-être pas la peine. Je suis enceinte. Mais oui, enceinte. »

M. et M^me^ Dulâtre se regardèrent d'un air effaré et le docteur devint affreusement pâle. Depuis quelle s'était aperçue de son état, Josette avait bien pensé que ses parents seraient

bouleversés, mais elle ne l'avait pas imaginé. Devant leur désarroi, elle éprouva elle-même une grande peine et fondit en larmes. Croyant qu'elle pleurait de peur, les parents se sentirent tout de suite bien mieux, prenant conscience des droits que leur conférait la situation et de leur toute-puissance. Ils s'étaient toujours flattés de n'avoir pas de préjugés bourgeois, mais cette indépendance d'esprit n'empêchait pas qu'il y eût dans ce ventre fécondé de petite fille faible, offert à leurs fureurs, comme une promesse de récompense pour de bons parents.

« S'il te plaît, pas de pleurnicheries, gronda le docteur. Misérable ! me faire ça à moi pendant que je m'esquintais à mon laboratoire pour te préparer une existence propre ! Je ne sais pas ce qui me retient de te mettre en pièces.

– Dégoûtante, vociféra M^me^ Dulâtre, sale petite dégoûtante. Ta famille, ton frère, les exemples. Serpent, va. Serpent. »

À l'étroit dans leur vocabulaire de gens bien élevés, ils cédèrent soudain à la tentation d'être grossiers. D'une voix basse, car il ne fallait pas

que le scandale pût aller aux oreilles d'un voisin, ils mâchaient ensemble des mots salissants. Josette avait maintenant très peur. Assise sur son lit, mince et tremblante dans une combinaison rose, elle regardait les parents à travers ses larmes. Ils étaient horribles. Leurs visages grimaçants, congestionnés, se tendaient vers elle et se rapprochaient lentement, tandis qu'une lueur d'allégresse dansait dans les yeux qui épiaient son ventre. M^me^ Dulâtre lui allongea une gifle et le docteur, la saisissant par le haut de son bras nu, se mit à la secouer.

« Parleras-tu, à la fin, bon Dieu ! Je veux savoir quel est le cochon. Allons, qui est-ce ? Je veux savoir qui c'est. »

Il la lâcha et recula d'un pas pour attendre sa réponse. Le menton haut levé, cherchant un sanglot qui ne se formait pas, l'enfant épouvantée balbutia : « C'est le général d'Amandine. »

XIX

Déjà couchée, M^me^ Berthaud feignait d'être endormie pour ne pas voir son mari qui achevait de se déshabiller dans la chambre. Elle ne s'habituait pas à ce changement survenu dans le cérémonial du coucher. Naguère encore, il n'y avait pas plus de huit jours, il apportait un soin scrupuleux à n'apparaître jamais dévêtu à sa femme et passait derrière le paravent pour enfiler son pyjama. Elle ne se souvenait pas qu'il y eût jamais manqué, même malade. Un soir de cette semaine, sans s'en expliquer, il avait rompu avec cet usage et non point par distraction, car il avait hésité quelques secondes en regardant vers le paravent, puis avait décidé de se déshabiller au milieu de la chambre, comme si la contrainte qu'il s'imposait d'ordinaire lui eût semblé soudain fatigante et superflue. Elle s'inquiétait beaucoup de ce relâchement. Autrefois si soucieux de décence et de dignité, il fallait que

quelque chose en lui se fût effondré. Elle supposait que pendant la période des repas pris au dehors, le cynisme de certaines mauvaises femmes avait dû déteindre sur lui.

Tandis qu'il ôtait son caleçon, M. Berthaud songeait avec une délectation affreuse qu'il était devenu un être bien immonde pour ainsi offrir, aux regards d'une épouse innocente, ses fesses.

D'une voix qu'il parvint à peine à enfler, il interrogea :

« Enfin, quoi, qu'est-ce que ça signifie, tout ça ? Qu'est-ce qui se passe, en définitive, avec Lardut ? J'ai tout de même le droit de savoir.

– Il ne se passe rien, répondit M^me^ Berthaud en ouvrant les yeux. Philippe Lardut n'écrit pas, ne donne pas signe de vie. De son côté, Roberte est trop fière pour le rappeler à ses engagements. Les choses en sont là.

– En somme, tout est rompu. Il n'y a pas de raison positive d'espérer que ça s'arrange. Il est frais, l'amour. »

Il se mit au lit avec le remords d'avoir ricané

et, jusqu'à une heure avancée, il se retourna, s'agita, en proie aux angoisses, aux pressentiments, aux hésitations et révisions et à tout ce qui peut accompagner l'insomnie d'un homme humilié.

Nocturne de M. Berthaud. – Mon orteil qui craque me fait penser à moi. À moi dans ma vie comme dans un complet trop grand et je fonds, je me réduis, je deviens rien. Des sales bêtes pelées, au cuir blême, bouffies d'agonie, essaient de se couler dans mon complet trop grand. Mais les bêtes viennent sûrement de la nuit. La réalité est moins riche. Quand je pense à moi dans ma vie pendant la journée, je me sens remplacé par des nombres. Et des nombres, c'est encore trop dire. Plutôt des opérations d'arithmétique réduites à leur mécanisme. Je vois aussi une petite porte sans chambranle, qui bat dans le vide. Tout ça n'a aucun sens, mais c'est d'une désolation angoissante. Absurde ou pas, la vérité est que je ne tiens plus dans ma vie la place que je tenais autrefois. Autrement dit, je croyais être un certain Monsieur Berthaud que je n'étais pas du tout. Ce serait un compte à établir. Au fond, je suis de

l'époque des corsets. La seule maîtresse que j'aie jamais eue, c'était avant mon mariage, service militaire à Lyon, sous-lieutenant. Dans sa boutique de fleuriste, elle avait un buste superbe, une taille agréable. Ma détresse, chez moi, quand elle a ôté son corset, en voyant ces énormes masses ballotteuses bondir dans la chemise. Une rude leçon de choses qui n'a pas été perdue. J'ai souvent pensé, avec respect, à cette belle discipline que la fleuriste imposait à l'abondance et à la fluidité sournoise de ses charmes. N'exagérons rien. J'entrais dans la vie, déjà pourvu d'un robuste corset par les soins de mes parents. Que par la suite, j'aie travaillé à le perfectionner et que le souvenir de la fleuriste m'y ait aidé, c'est possible. Au fond, mon régime végétarien n'était rien d'autre qu'une baleine de renfort. Et le biftèque saignant une occasion que je m'accordais de prendre respiration en desserrant l'étreinte un moment. Je sais bien. Cette façon de présenter les choses paraîtrait à Roberte des plus spécieuses. C'est qu'elle est naturellement franche, honnête, lumineuse, et que, sans en méconnaître l'utilité, elle n'a jamais

eu besoin de baleines de renfort. Jeune fille raisonnable, femme forte. C'est peut-être aussi qu'à travers mes baleines, elle sait me voir tel que je suis. Quand elle me tient sous son regard, je ne peux guère en douter. Quelle plongée en moi elle a faite, d'un seul coup. C'est une découverte dont elle n'a peut-être pas réalisé encore toute la portée, mais qu'elle n'oubliera plus, qu'elle ne peut pas oublier. Et moi encore moins. Son regard cherchera toujours la brèche par laquelle il est entré une fois. La brèche béante. Qui ne se refermera pas, tant que je vivrai sous ses yeux. J'en ai eu le pressentiment dans la cuisine, alors qu'elle tenait son regard fixé sur ma misérable personne. Quel regard. Je n'ai jamais osé m'en faire l'aveu, mais je l'ai haïe. L'aveu humiliant. Torturant aussi, parce que je ne suis pas un monstre, un mauvais père. Mon Dieu non, au contraire. Pour ma fille, je suis prêt à tous les sacrifices, au plus grand. Je le dis en toute vérité du cœur. Mais je l'ai haïe. Sur le coup, j'ai souhaité je ne sais quoi, probablement le pire, qui m'aurait délivré d'elle. Rien de raisonné, ni même de formulé. Un mouvement obscur. La

violence ravageuse du faible apeuré. Quelle misère. On ne peut repenser à une telle chose que dans la nuit, quand on est bien sûr du sommeil des autres. Évidemment, cette secousse de haine et de basse peur, je ne l'aurais pas eue si je n'avais pressenti que Roberte et moi, nous ne pourrions plus vivre en repos sous le même toit. Il est vrai que pour elle qui est jeune, qui a d'autres soucis que ceux de la maison, cette histoire n'a qu'une importance relative. Elle n'y est que comme un témoin. Mais je le sens bien, mon humiliation et ma déchéance la gênent. Elle comprend parfaitement que la vie ne peut pas durer ainsi. En somme, l'idée d'une séparation s'impose. Je ne peux pourtant pas m'éliminer de la maison. J'ai essayé en prenant mes repas au-dehors. Roberte s'en arrangeait assez bien mais c'était une situation intenable pour ma femme et pour moi. Alors ? Il reste qu'elle se marie. Tel que sa mère me la décrit, son Philippe Lardut m'a l'air d'un garçon assez bien. Je comprends mieux maintenant pourquoi elle l'a choisi. Ce doit être un homme solide qui tient debout tout seul, sans baleines de renfort. Je n'ai pas besoin de le

connaître pour savoir qu'il me déplaît. Mais ce n'est pas moi qui l'épouse et puisqu'elle en est amoureuse, tout est pour le mieux. Donc, marier Roberte. Avec Lardut. Étudier le problème d'une intervention. User fermement des prérogatives du père. Mais d'abord dormir. À demain. Dormir tranquillement.

XX

« C'est un médecin qui insiste beaucoup pour être reçu, dit le valet de chambre en passant la tête par l'entrebâillement de la porte.

– J'ai dit que je ne recevais personne ! hurla le général sans lever la tête ni la plume de son papier. Refoule-moi ce fils de truie dans l'escalier. Le sort de la France se joue sur ma table. Je ne veux personne. »

La porte se referma doucement et le général se mit à écrire : « ... de même, le virus tortillonnant du capitalisme bourgeois, qui pourrit les tripes et les viscères de l'humanité des cinq continents, est entretenu et fortifié par ces agents éminemment favorables à sa concentration pullutatoire que sont le marxisme et ses sous-produits fascistes. Le spécifique que je propose dans cet ouvrage... » Il y eut dans l'antichambre un bruit de bagarre. Le général écrivit encore : « ... et que l'évidence

imposera bientôt... ». La porte se rouvrit avec fracas et il vit pénétrer au pas de course dans son bureau un homme qu'il lui souvenait vaguement avoir déjà rencontré. Dans l'encadrement de la porte, le valet de chambre n'attendait qu'un ordre pour sauter sur l'intrus qu'il fixait d'un regard gourmand. Le visiteur, voyant qu'on ne le remettait pas bien, prononça d'une voix sèche et un peu essoufflée : « Docteur Dulâtre ». Empressé, le général se leva et, congédiant le serviteur d'un regard, tendit au docteur une main cordiale.

« Vous me voyez tout confus, dit-il, mais je ne m'attendais guère à votre visite et j'avais donné l'ordre de ne recevoir personne. Je viens en effet d'entreprendre un vaste travail dont la mise en train exige beaucoup de recueillement. Mais, asseyez-vous, docteur. Laissez-moi aussi vous féliciter. Vous avez conquis l'entrée de haute lutte. Et comment se porte M^me^ Dulâtre ? Et cette aimable jeune fille que j'ai eu le plaisir de connaître chez nos amis Berthaud ?

– C'est d'elle, précisément, que je suis venu

vous entretenir, dit le docteur d'une voix assez lugubre.

– Ah ! ah ! fit le général. Eh bien, c'est parfait. Mais je vous demande une minute. Je me rappelle tout à coup que dans l'une des phrases que je viens d'écrire, j'ai oublié une virgule à un endroit décisif. Je craindrais de l'oublier encore. »

Il reprit sa place devant sa table de travail et fignola sa virgule. Le docteur le regardait avec un peu d'ahurissement.

« Voilà qui est fait. Ah ! mon cher docteur, vous n'imaginez pas dans quel état de surexcitation je peux vivre depuis que j'ai commencé à écrire ces premiers chapitres. C'est un ouvrage dont la portée sociale et j'ose dire humaine est incalculable. Un ouvrage que je porte en moi depuis de longues années de méditations et qui vient à point pour répondre à tant de questions angoissantes que pose l'état du monde actuel. Mais quelle entreprise de tirer cette misérable société de la confusion où elle s'enfonce de plus en plus. Quand je pense à l'ampleur et à la simplicité de ma solution, il

m'arrive d'être saisi d'une espèce de vertige. Je suis heureux de vous en parler, à vous qui êtes un chercheur, un savant et qui avez dû éprouver la même sensation à chacune de vos découvertes. Je connais fort bien votre coricide Urtadel pour en avoir fait usage. Urtadel est une belle découverte. J'appelle une belle découverte une découverte utile.

– À vrai dire, confessa le docteur, Urtadel est une découverte de mon père. Je n'ai fait qu'y apporter des améliorations. Personnellement, je me suis surtout occupé de certaines maladies des femmes, pour lesquelles j'ai mis au point ma Régulatine.

– Régulatine, oui, le nom me dit quelque chose, mais comme vous savez, je suis un vieux célibataire, un célibataire endurci et je suis mal au courant de tout ce que la science a fait pour les femmes. C'est égal, votre Régulatine m'intéresse diablement. Voyez-vous, docteur, nos activités ne sont pas si différentes qu'il peut sembler d'abord. Nous travaillons tous les deux à la révolution sociale. Je la prépare dans les esprits, vous la

préparez dans les corps. Des femmes bien réglées, voilà qui est au premier chef nécessaire à ce nouvel équilibre du monde que je suis en train d'élaborer. Ah ! mon cher docteur, vive la Révolution ! n'est-ce pas ? »

Le docteur Dulâtre jugea qu'il serait peu politique de le contrarier et opina poliment :

« La Révolution. Oui, en effet.

– La vraie, la seule qui puisse nous apporter la libération véritable et non pas ces faux-semblants qu'on appelle marxisme, nazisme ou fascisme. À propos, que pensez-vous des régimes totalitaires ?

– Aventures dangereuses et stupides », fit le docteur sans emballement, car il ne perdait pas de vue son affaire.

« Dangereuses, certes, je me propose de le démontrer dans la deuxième partie de mon ouvrage. Quand le capitalisme bourgeois est épuisé par ses excès...

– Je vous demande pardon, dit le docteur avec une nuance d'impatience dans la voix, mais je

voudrais vous parler de ma fille.

– Allons, puisque vous le désirez.

– Josette m'a tout avoué.

– Je n'ai donc rien à vous cacher, soupira le général. Eh bien oui, j'ai commis cette mauvaise action et j'en suis plus fâché que vous ne sauriez croire. Si vous êtes venu me faire des reproches, vous avez la partie belle. Il n'y a rien de plus ignoble, à mon sens, rien de plus bas, rien de plus révoltant que la lubricité d'un vieillard rusant avec la candeur des jeunes filles, car je suis un vieillard, c'est une chose que je ne songe pas à cacher. Un sale vieux bonhomme de soixante-cinq ans dont le repentir n'efface pas la faute. Un odieux et sinistre vieillard.

– Il ne faut pas exagérer, protesta le docteur. Vous avez eu un moment de faiblesse. Et puis, vous n'êtes pas ce qu'on appelle un vieillard.

– Ah ! je vous en prie, docteur, je vous en prie. N'essayez pas de me blanchir, je vous avertis que vous n'y arriverez pas. Certes, j'espère de toutes mes forces que cet ouvrage auquel je viens de

m’atteler et qui doit tant faire pour la jeunesse rachètera mes déportements de ces années dernières. Je commence une vie nouvelle de labeur, de chasteté, de décence et de dignité, mais je n’en porte pas moins l’opprobre de ma triste conduite. Je vous le répète, je suis un odieux vieillard. »

Le général parlait avec une conviction fougueuse et persuasive, donnant du poing sur la table à chaque fois qu’il s’accusait et fixant sur son hôte un regard sévère, presque soupçonneux. Dulâtre en était désemparé et hochait la tête d’un air attristé, comme s’il eût été ennuyé de devoir reconnaître dans le séducteur de sa fille un odieux vieillard.

« Surtout, reprit le général avec véhémence, ah ! surtout, qu’on ne vienne pas me dire que je suis un vieillard encore vert et que la jeunesse du cœur garde ses droits. Je connais ces détours par lesquels on induit un vieil homme aux vices les plus honteux. Je les connais trop et je vous préviens que je ne m’y laisserai pas prendre. Du reste, je peux dire que depuis une semaine, les

femmes n'existent plus pour moi que d'un point de vue social. Je les vois du même regard froid et objectif que vous avez eu pour elles en travaillant à mettre au point votre... le nom m'échappe... votre...

– Régulatine.

– Régulatine. Voyez-vous, j'étais un soldat, j'avais gardé toutes les faiblesses d'un vieux soldat. Je suis devenu un ascète, un moine, un bénédictin. En vérité, je ne peux pas mieux dire. Un bénédictin.

– Évidemment, évidemment, fit le docteur Dulâtre. Mais enfin, Josette est enceinte.

– Comment ! Josette... par exemple ! du diable si je m'attendais à cette chose-là. Vous auriez pu le dire plus tôt. La vie est tout de même extraordinaire, vous ne trouvez pas ? Ah ! Josette est enceinte. Eh bien, ma foi, tant mieux, docteur, tant mieux ! C'est pour moi une grande consolation de penser que la dernière de mes erreurs aura eu un résultat fécond. J'y vois un excellent présage pour la réussite de mon livre. Il semble décidément que je sois en veine de

création.

– Ce n'est pas ce qui m'intéresse, déclara le docteur d'un ton soudain irrité. Je suis venu vous demander ce que vous comptiez faire.

– Ce que je compte faire ? Mon Dieu, j'espère que vous n'avez pas douté un instant de mes dispositions. Il va de soi que je me prépare à reconnaître l'enfant.

– Ce n'est pas suffisant. Il faut songer à Josette. Fille-mère à vingt ans, sa vie est brisée. Et puis enfin, il y a le scandale !

– Allons, allons, fit le général avec bonhomie. Que me parlez-vous de scandale, docteur. À notre époque. Ce n'est pas là le langage d'un révolutionnaire. Ressaisissez-vous, que diable !

– Je me fiche de la révolution, ragea le docteur. Je veux n'avoir pas à rougir de ma fille. »

Froissé, le général se leva et alla se planter devant lui.

« Enfin, quoi, dites-le, vous voulez que je l'épouse. Eh bien, moi, je vous réponds non.

Deux fois non. Première raison, j'ai une œuvre à accomplir, une grande œuvre humaine dont la réalisation ne s'accommode pas de la présence d'une jeune épouse dans ma maison. Je me connais trop pour savoir que je serais amoureux, jaloux, inquiet, bref, incapable d'un travail sérieux.

– Votre œuvre, comme vous dites, c'est très joli. Votre œuvre ! Je ne peux pourtant pas entrer dans des considérations de ce genre.

– À votre aise. N'entrez pas. Je crois que je m'en passerai assez bien. L'autre raison vous touchera peut-être davantage, du moins je le souhaite. Il s'agit de la grande différence d'âge qui existe entre votre fille et moi : quarante-cinq ans.

– Il aurait fallu y penser plus tôt.

– Certainement, il aurait fallu. Vous avez quarante-cinq fois raison et je comprends mal que vous ne soyez pas venu chez moi avec l'intention pure et simple de me casser la tête. C'est assurément ce que j'aurais fait à votre place. En tout cas, je trouve suffisamment déplorable que

votre fille soit tombée une fois dans le plus odieux des pièges pour ne pas aggraver l'aventure en jetant de force cette pauvre enfant dans les bras d'un vieillard. L'idée d'un mariage aussi inconvenant révolte l'honnêteté autant que le bon sens.

– Il est commode de se retrancher derrière sa vieillesse. En réalité, vous n'êtes pas si vieux que vous voulez bien le dire.

– Puisque vous y tenez, soit. Je suis un jeune homme de soixante-cinq ans et votre fille une petite vieille de vingt ans.

– En somme, vous vous défilez.

– Oui. Je refuse d'entrer dans le complot qui se trame contre une enfant innocente.

– Je ne vois pas pourquoi une jeune fille n'épouserait pas un vieillard, puisque vieillard il y a. C'est une chose qui arrive assez souvent. Voyez la Bible.

– Ne vous mettez donc pas martel en tête avec des histoires de vieillard. Le coricide marche bien, vous avez de l'argent. Pourquoi voulez-

vous que cette petite ne trouve pas un bon et brave jeune homme à son goût ? Croyez-moi, ça vaudra mieux qu'un vieux Booz.

– Je n'insiste plus, dit le docteur en se levant. Je n'attendais d'ailleurs pas mieux de ma visite. Contre l'avarice des vieillards, on ne peut pas grand-chose, et je me doutais bien que la seule perspective de subvenir aux besoins d'une femme vous ferait reculer devant votre devoir. »

Le général devint tout rouge et, après un temps d'hésitation, prit le parti de rire.

« Vous essayez de me réduire par l'amour-propre. C'est bien inutile. Vos insinuations n'ont du reste aucun sens, car enfin, jeune homme, si j'avais épousé votre fille, je ne veux pas douter que vous l'auriez dotée confortablement. L'héritière du coricide Urtadel ne peut être qu'un parti avantageux. Allons, soyez tranquille, mon avarice de vieillard ne m'empêchera pas de remplir toutes mes obligations de père.

– Oh ! on vous dispense de reconnaître l'enfant. Du moment qu'elle ne vous épouse pas, vous pensez bien que Josette n'aura pas besoin de

faire savoir qu'elle a eu un enfant d'un vieux retraité de soixante-cinq ans. »

Le général, tremblant de fureur, alla se rasseoir à sa table et pressa discrètement sur un bouton d'appel. Il attendit que le valet de chambre fût dans le bureau, et réussit à articuler d'une voix calme :

« Soit. Je veux bien ne plus penser qu'au plaisir que j'ai pris avec votre fille et oublier que je vous aurai donné un petit-fils. Eugène, reconduisez ce jeune homme. »

Aussitôt, il se remit à écrire, si profondément absorbé qu'il ne parut pas entendre qu'en s'en allant le docteur le traitait de cochon, de vieille canaille et de sale mufle gâteux. Demeuré seul, il se hâta de dévisser l'ampoule électrique de sa lampe de bureau, qu'il se proposait de faire éclater sur le trottoir pour jouir de la frayeur de son hôte lorsque celui-ci franchirait le seuil de l'immeuble. Il était déjà debout devant la fenêtre ouverte, le bras levé, et prêt à lâcher son projectile, quand le docteur, revenu dans la pièce chercher son chapeau, le découvrit dans cette

posture et fit entendre un ricanement désagréable. Le général ressentit pendant plus d'une semaine l'humiliation d'avoir été surpris dans une situation aussi ridicule, et les pages qu'il écrivit alors sur les tares du libéralisme bourgeois sont d'une amertume et d'une virulence admirables.

En quittant l'entresol de la rue Villaret-de-Joyeuse, le docteur Dulâtre se rendit à son laboratoire. Pendant le trajet, les opinions du général sur le mariage des filles se combinèrent dans son esprit avec ses préoccupations publicitaires touchant le coricide et la Régulatine, en sorte qu'il passa le reste de l'après-midi à rédiger l'annonce suivante :

« J. fille 20 a. jol. inst. music, exc. fam. dot 300 mille et espér. mais ay. commis imprud. désire conn. vue mar. j. hom. 25 a. env. prof. lib. préfér. méd. Ecr. av. référ. »

XXI

Vêtue d'un tailleur bien coupé, Leucé, au travers de ses soucis et de sa fièvre ambitieuse, éprouvait par instants le repos de savoir qu'elle était vraiment chic. Elle se trouvait assise en face de Dino qui n'avait d'autre vêtement que son pantalon clair et sa chemise à manches courtes des beaux jours. Les secousses de l'autobus faisaient parfois que leurs genoux se touchaient et Leucé n'essayait pas de contrarier les caprices du hasard. Elle pensait n'avoir jamais vu un garçon aussi beau et se laissait aller à admirer ses magnifiques yeux noirs, ses traits de madone robuste, sa peau merveilleusement fraîche, pourtant mate, et qui était comme un butin pour les abeilles. Dino ne se souciait pas d'elle, ne la regardait même pas ou distraitement, sans la voir. Le plus souvent, son beau visage se tournait vers la rue, tout empreint d'une mélancolie charmante et qui serrait le cœur un peu quand on y prenait

garde. Leucé en était émue et rêvait à de tendres amours, à des idylles dans des clairières, qui ne tardaient pas à rejoindre le cinéma : le garçon l'aimait ; ils vivaient heureux dans le studio du boulevard Pereire ; elle faisait toujours de la figuration et lui ne faisait rien, qu'un peu de ménage pour l'aider, parce qu'il était gentil ; un jour, par hasard, elle le présentait à un metteur en scène et c'était pour lui le départ d'une carrière foudroyante ; dans son sillage, Leucé devenait elle-même une étoile dont la renommée ne tardait pas à dépasser celle de son compagnon ; elle avait la délicatesse de ne pas le lui faire sentir.

Leucé contemplait ardemment ces glorieuses perspectives dans les yeux du garçon. Se sentant observé, à son tour il la regarda, puis détourna la tête sans marquer la moindre émotion. Elle en fut presque peinée et se laissa envahir par de noirs pressentiments : les démarches n'aboutiraient jamais, elle serait toujours une figurante, Eustache se lasserait, la vie était une galère, un terrain vague, une mer morte, une pelade, un œil veuf, une toile d'araignée gonflée de la crasse du temps et pareille au ventre d'un rat, un gâchis de

café-crème et de mégots rouillés, une aube sale ne se décidant pas. Elle descendit à la place des Ternes et Dino derrière elle. Un moment, ils marchèrent à la même hauteur sur l'avenue des Ternes. Leucé le laissa prendre un pas d'avance pour le mieux voir. Elle aurait voulu lui dire arrêtons-nous, je suis lasse du cinéma, des antichambres et aussi d'Eustache, il a le profil mou, il est bête et malin, et moi je vais, je viens, j'attends, je suis bien fatiguée, arrêtons-nous, une minute, je me reposerais dans tes yeux, je pourrais repartir. Dino changea de trottoir. Leucé le suivit du regard sur la chaussée, puis de l'autre côté de l'avenue parmi les passants où sa chemise bleue finit par se perdre. Elle eut un serrement de ventre en songeant à l'inutile démarche qu'elle allait faire et pénétra dans la banque de Provence et de Normandie. M. Berthaud la fit attendre un quart d'heure avant de la recevoir dans son cabinet. Dès l'abord, elle comprit que le zèle du directeur était déjà usé et qu'il ne fallait rien espérer. Ce n'était du reste pas surprenant. Depuis la visite qu'il lui avait faite et qui remontait à plus de quinze jours, il ne s'était pas

manifesté et n'avait pas répondu à une deuxième invitation. Il se montra aimable, mais distrait, quittant à chaque instant la pièce sous le prétexte de ses occupations ou s'excusant de devoir écrire une lettre urgente devant la visiteuse. Il parla de l'affaire qui amenait Leucé comme s'il n'y eût pris d'intérêt que dans le désir d'être agréable à Eustache.

« Je pars en voyage demain, mais je ferai l'impossible pour avoir M. Éphraïm au téléphone avant mon départ et lui rafraîchir la mémoire. Je suis un peu bousculé ces jours-ci. Mon voyage s'est décidé plus vite que je ne pensais. »

Il y avait dans le ton de sa voix une allégresse à laquelle Leucé se sentait parfaitement étrangère et le voyage même de M. Berthaud lui semblait un éloignement définitif. Au sortir de la banque, elle crut une fois de plus toucher le fond du désespoir, non qu'elle eût attendu grand-chose de sa visite, mais cet échec, trop prévu, lui était d'autant plus pénible qu'à aucun moment elle n'avait senti le sort hésiter. Très naturellement et sans lutte, le résultat de sa démarche s'inscrivait

dans une série monotone, comme si la fatalité, dédaignant le drame, la péripétie, prenait un visage placide et immuable. Ayant rendez-vous chez elle avec Eustache vers quatre heures, Leucé se hâtait machinalement vers son domicile sans voir les regards des hommes qui s'intéressaient à ses yeux noirs, égarés, brillants, de bête fiévreuse et traquée. Le monde lui paraissait vide. Il se dérobait, se retirait d'elle à chaque pas qu'elle faisait pour l'atteindre, à chacun de ses gestes, et sa grande ardeur ne rencontrait rien, pas même l'obstacle. « C'est toujours la même chose, pensait-elle. Rien n'aboutit parce que rien ne commence. Le temps passe. J'ai vingt-six ans, bientôt vingt-sept. Si je ne suis pas arrivée avant un an, mettons deux, c'est fini. Je devrais arriver. J'ai le talent, je sais mon métier et j'ai un physique. Décius me le disait encore l'autre jour : "Tu as un physique formidable, il me disait. Tu as dans le physique l'opposition qui frappe ; le haut du corps effilé, le visage mince avec des yeux de folle, tout ça pour l'imagination, le frisson intellectuel, et par en bas, une jambe forte, musclée, et un bassin bien étoffé qui attire les

regards, justement à cause de l'opposition. Ah ! si ma femme avait ton bassin, il me disait aussi, elle serait quelqu'un, tu peux me croire.″ Évidemment, il a raison. J'ai un type. J'ai une personnalité. Mais à quoi bon, si personne ne veut s'en apercevoir ? »

Durant le trajet, Leucé pensa beaucoup à son bassin. De se sentir ainsi riche d'une opposition incomprise et inemployée, son désespoir se changeait en une colère douloureuse de réprouvée qui se voit traquée par l'injustice universelle. En arrivant chez elle, son premier mouvement fut de prendre le téléphone pour demander un certain Gilbert Lebœuf. De la part de qui, s'il vous plaît ? Ne quittez pas. M. Lebœuf n'est pas là.

Eustache arriva vers quatre heures un quart. Il s'annonça par un coup de sonnette et ouvrit avec sa clé personnelle. Assise sur la table, mordillant son poing comme pour s'aiguiser les dents, Leucé l'accueillit sans bouger la tête avec un mauvais regard de côté. Il déganta sa main droite et vint lui baiser la joue, avec précaution, à cause de son maquillage un peu gras.

« Quelle idée de m'avoir donné rendez-vous ici au milieu de l'après-midi ? demanda-t-elle aigrement.

– J'ai pensé que nous serions mieux que n'importe où ailleurs. J'ai certaines choses à te dire. »

Il déganta sa main gauche, posa ses gants sur le coin de la table, et revenant à elle, s'écria en joignant ses petites mains dodues :

« Que tu es chic, ma chérie, que tu es charmante dans ce nouveau tailleur. Une merveille, une pure merveille !

– Tu trouves ? oui, je crois qu'il n'est pas mal, dit Leucé un peu détendue.

– Une réussite étonnante, tout simplement ! Je crois que tu n'as jamais été aussi élégante.

– Tu as vu le mouvement de la veste, ici ? c'est moi qui ai demandé au tailleur de me le faire comme ça. Par exemple, ça fait un peu ressortir le bassin.

– Ah ! évidemment, ça souligne les hanches, convint Eustache avec l'air de le regretter.

Autrement, il est parfait. »

Soudain renfrognée, Leucé lui jeta un coup d'œil dégoûté en songeant : « L'imbécile, lui non plus, il ne comprend rien à mon physique. Et encore, j'ai pris la peine de lui expliquer l'opposition. Il a moins d'excuses que les autres. » Cependant, Eustache, au milieu du studio, disposait deux sièges l'un en face de l'autre. Il prit Leucé par la main, la fit asseoir et, s'étant assis lui-même, resta un moment silencieux à la contempler.

« Ma chérie, dit-il enfin, j'ai une bonne, une grande nouvelle à t'annoncer.

– Tu es allé voir Dutoit ? demanda Leucé, le regard avide.

– Non, je n'y suis pas allé, mais j'ai un rôle pour toi. Il s'agit d'un court métrage dans lequel tu auras la vedette. Je dis bien, la vedette, puisque tu seras la seule femme du film.

– C'est sûr ? balbutia Leucé. Ça ne va pas craquer ?

– Si c'est sûr ? tu parles. C'est mon père qui

fait les frais du film en question en même temps que d'un autre film dans lequel tu joueras aussi. Je pense qu'on commencera à tourner lundi. »

Leucé aspirait ses paroles et le regardait avec amour et respect. Il était beau et resplendissant, un chevalier de légende, venu délivrer sa princesse d'un enchantement. Eustache, autant qu'elle, avait conscience de ce rôle glorieux.

« Je n'ai pas voulu t'en parler avant que la chose soit faite. Ah ! ça n'a pas été tout seul. Il a fallu convaincre mon père, lui montrer où étaient ses vrais intérêts. Il n'entend rien à la publicité, lui. Sorti de ses cornues et de ses alambics, c'est un enfant. J'ai eu un mal de chien, d'autant plus qu'il a eu des ennuis de famille qui l'ont rendu nerveux, irritable. J'ai cru n'en sortir jamais. Heureusement, chérie, j'ai été tenace. Ce matin encore, je l'ai poursuivi dans le laboratoire pour régler les derniers détails de l'affaire. À présent il est le premier à convenir qu'il n'y a pas de meilleure publicité.

– Tu as été formidable, chéri. Et le film, quel titre ?

– *La Femme suivie*. Pas mal, hein ? En deux mots, voilà le scénario. Une femme très jolie, très *sex-appeal*, est importunée dans la rue par des hommes qui la suivent. Elle voudrait les semer, mais son soulier lui fait mal et l'empêche de marcher. Agacée, elle se réfugie dans une pharmacie. Là, un fondu. Elle sort de la boutique avec un petit paquet à la main. Joli comme départ, n'est-ce pas ? on peut faire des choses très piquantes. Un vieux melon qui l'aborde dans la rue. Elle le regarde de haut : "Mais monsieur, à votre âge..." Enfin, tu vois tout ce qu'on peut tirer. Je suis sûr que tu seras épatante. Ensuite, on la voit chez elle, dans son cabinet de toilette, en négligé. Elle défait le petit paquet avec un sourire indéfinissable et aussitôt, on enchaîne. De nouveau, elle est dans la rue. Des hommes se retournent sur son passage, lui emboîtent le pas. Bientôt, ils sont une demi-douzaine qui s'enhardissent, qui la pressent de tous les côtés. Alors, tout d'un coup, elle leur échappe, se met à courir si vite et si bien qu'ils la perdent de vue. Ici, un gros plan. Avec un sourire triomphant, elle tire une boîte de son sac et la montre en

déclarant : "Grâce au coricide Urtadel, je n'ai plus jamais mal au pied et je sème tous mes suiveurs." Je crois que c'est assez bien amené, hein ? »

Leucé eut quelques secondes d'hébétement. Il lui sembla que quelque chose venait de se disloquer dans sa tête. L'idée l'effleura qu'Eustache se livrait à une plaisanterie stupide et qu'il allait reprendre le fil de son scénario, mais il attendait son appréciation avec un air de contentement profond qui ne laissait aucun doute sur la gravité de son propos. Alors, elle se jeta sur lui et se mit à le gifler des deux mains en répétant à la cadence des coups : « Coricide, coricide ». Il se trouvait coincé sur son siège et, ahuri, la tête ballottée par la violence des claques, ne tentait aucune résistance. Enfin, elle le lâcha et sans reprendre haleine, tremblante encore de fureur, lui signifia d'une voix basse, essoufflée :

« Va-t'en. Tu n'as plus rien à faire ici. Va-t'en ailleurs chercher une femme pour racoler ta clientèle de pieds. Moi je suis une artiste. Mufle ! Non, ne dis rien. Je ne réponds pas de moi.

Dehors tout de suite. Rends-moi la clé. Allons, vite. »

Voyant le tremblement de colère qui lui agitait les épaules et lui faisait hocher la tête, voyant ses yeux agrandis par la folie, Eustache tendit la clé et recula sans un mot jusqu'au vestibule où il prit son chapeau. Lorsqu'il fut sur le palier, avant de refermer la porte, il jeta par l'entrebâillement :

« Tu as trop d'illusions. Tu ne seras jamais qu'une petite figurante. Et encore, ça durera ce que ça durera. »

Leucé claqua la porte d'un coup de pied, pour ne plus l'entendre, et alla s'asseoir sur son divan. Avec un calme désespoir, elle convint qu'Eustache avait raison. Elle ne pouvait être qu'une petite figurante, toujours à l'affût d'un homme qui lui permît de maintenir encore quelque temps un alibi dans son naufrage d'artiste ratée. Mais après la déception vertigineuse qu'elle venait d'éprouver, il lui semblait avoir épuisé à jamais ses ressources d'illusion et d'enthousiasme. La vie n'était plus que du temps à tirer. Dans un tiroir du cabinet de

toilette, elle alla prendre un tube de gardénal qu'elle avait acheté l'année précédente pour combattre des insomnies. Il était encore plein aux trois quarts. Elle l'apporta dans le studio avec un verre d'eau et comme le tube roulait sur la table mal équilibrée, elle le posa sur l'un des gants d'Eustache qu'il avait oubliés là. L'idée lui vint alors d'écrire une lettre qui fût une manière d'adieu à la vie en même temps qu'une explication de son geste, mais elle ne voyait pas à qui l'adresser. Son père, fixé à Vannes où il avait pris sa retraite d'employé de la mairie de Nantes, accueillerait la nouvelle comme une vérification de ses prophéties. Je l'avais bien dit. Ses sœurs, petit-bourgeoisement établies dans la région, lui en voudraient de ce suicide qui ternirait la réputation des Dringuet. À Paris même, il n'y avait point d'amis qu'elle pût charger du souci de sa mémoire. Le monde était étrangement vide. Leucé eut la sensation d'une solitude totale, si proche de la mort qu'elle crut sentir son cœur s'arrêter. Soudain, elle se rappela son compagnon d'autobus de l'après-midi et la douceur de cet amour qu'elle avait imaginé un instant en face de

lui.

Le visage du beau garçon l'attendrit d'un regret bienfaisant, quelque chose comme une promesse confuse qui réclamait le droit de s'accomplir. En elle s'insinuait sournoisement le désir de vivre. Pour couper court à un émoi qui menaçait de remettre la mécanique en marche, elle se tourna vers la paire de gants, mais il était déjà trop tard. Gonflé à la forme de la petite main grasse d'Eustache, le gant sur lequel Leucé avait posé le tube de gardénal lui tendait la mort avec une sollicitude ironique qui réveilla sa colère. Cet imbécile, après l'avoir tuée aux trois quarts, semblait vouloir l'achever avec un autre produit pharmaceutique. Elle prit le tube de gardénal et l'envoya par la fenêtre jusque dans la tranchée du chemin de fer. Quelques secondes, elle put le suivre des yeux. De l'autre côté du boulevard Pereire, les toitures de zinc et les verrières jetaient des feux sous le soleil et, dans le ciel, dérivaient des lambeaux de nuages blancs aux formes mouvantes et humaines. Délivrée, Leucé admirait ces merveilles et respirait profondément. Quittant la fenêtre, elle regarda son studio avec

amitié et, après avoir bu un long trait au verre d’eau resté sur la table, alla au téléphone.

XXII

L'aube poignant, Roberte s'éveilla dans l'état d'anxiété heureuse qui avait persisté durant son sommeil. Une clarté fade se glissait dans la rue d'Armaillé, mais la nuit était encore dans sa chambre. Elle se leva, passa un peignoir et sortit sans bruit. La cuisine était éclairée. Elle ouvrit la porte discrètement et vit son père attablé devant un bol de café au lait qu'il avait tenu à préparer lui-même pour ne déranger personne. Il était habillé et prêt à partir. Le père et la fille échangèrent un sourire, l'un et l'autre un peu gênés de ce tête-à-tête qui semblait répéter les gestes de l'après-midi dramatique du biftèque.

« Je t'avais dit de ne pas te lever, reprocha doucement M. Berthaud. Si tôt, à quoi bon ?

– Je me suis éveillée. J'ai voulu voir si tu n'oubliais rien. »

Roberte s'assit en face de son père et le

regarda beurrer une tartine. Il avait un visage heureux et alerte, un air de vacances. Sans doute n'était-il pas fâché de pouvoir s'échapper de la maison. Cette joie ingénue fit naître au cœur de Roberte le remords d'avoir quelque peu abusé d'un avantage.

« Le voyage va être long, dit-elle. Tu aurais peut-être dû manger davantage.

– Mais non, j'arrive à onze heures et demie, mettons midi. Assez tôt, j'espère, pour qu'il ne soit pas encore à table. En tout cas, je déjeunerai avant qu'il soit une heure.

– Surtout, ne lui dis rien qui puisse laisser croire que je t'ai poussé à faire le voyage. Ce serait d'ailleurs contraire à la vérité, puisque c'est toi qui en as eu l'initiative.

– Sois tranquille. C'est en mon nom seul que je parlerai. Rien de plus légitime que moi, le père, je vienne m'informer de ses intentions. Et s'il en juge autrement, eh bien, nous verrons. En tout cas, tu n'as pas à craindre que je te mette en avant. D'ailleurs, il ne faut pas qu'il puisse supposer qu'à cause de lui toute la famille est sur

les dents. Je commencerai par lui faire comprendre que je ne suis pas venu tout exprès de Paris pour le voir, mais que j'avais affaire dans les environs. »

Il parlait sur un ton d'assurance allègre, le sourcil impérieux, la mâchoire américaine. Au lieu de la rassurer, cet air fendant choqua Roberte et l'irrita.

« Pourquoi dire une chose qui n'est pas vraie », fit-elle sèchement.

M. Berthaud ne répondit pas et acheva de boire son café au lait. Les paroles de Roberte lui avaient donné un coup.

Au moment où il allait se lever, elle lui prit la main et lui dit doucement :

« Papa, je voudrais t'expliquer les choses. Il n'est pas question d'aller là-bas pour négocier une affaire et jouer au plus fin. Tu vas t'informer de ses dispositions et, si tu juges que c'est utile, l'informer des miennes. Je souhaite épouser Philippe Lardut parce qu'il a su m'inspirer confiance sans le vouloir et qu'il n'a rien de

charmant. Avec Philippe, je suis sûre de ne pas me marier dans un sac. Oh ! j'ai d'autres raisons de l'aimer et même des raisons qui n'en sont pas – pour être franche, pas beaucoup. Mais ce qui me retient d'abord en lui, c'est que la qualité de l'homme ne trompe pas plus que celle d'un arbre. Naturellement, je souhaite l'épouser dans la mesure où il tient lui-même à moi, ce que je crois. J'explique son silence par la crainte de faire un mauvais calcul en m'épousant. Évidemment, il peut trouver un parti plus avantageux. À propos, à combien peut s'élever ma dot ?

– Quatre-vingt mille. Tout ce que ses parents ont laissé à ta mère a été placé pour toi et tes deux frères. À la rigueur, on pourrait arrondir à cent mille.

– Non, quatre-vingts, c'est bien.

– Et puis enfin, tes parents ne sont pas immortels, et l'oncle Challebères non plus. Je le lui dirai.

– N'insiste pas trop sur l'argent. Ce n'est pas le principal. Parle-lui avec simplicité, avec

franchise. Dis-lui... Mais non, dis-lui ce que tu voudras. Je ne te charge de rien. C'est toi qui as décidé d'aller le trouver. »

M. Berthaud hocha la tête et fixa le carrelage de la cuisine d'un air concentré, dissimulant ainsi son impatience de rompre un entretien où il n'avait jamais ses aises. Il trouvait le temps long et aurait voulu être loin. Roberte en eut le soupçon.

« Je crois qu'il est l'heure, dit-elle. Il ne faut pas te mettre en retard.

– Oui, soupira-t-il avec un accent de regret. Il est l'heure. »

Frileuse et inquiète, Roberte regagna son lit, mais ne put retrouver le sommeil. Rejetant les couvertures, elle posa un pied par terre et atteignit le tiroir d'un chiffonnier où elle prit une photographie de format carte postale. C'était un portrait de Dino représenté en buste. Plus beau qu'on ne peut dire, il avait un air de mélancolie, un regard tendre et affligé, qui perçaient le cœur. Et voilà ce qu'il avait écrit au revers de la carte postale :

Roberte adorée,

Vous êtes plus belle que tout au monde. Si ça continue, je crois je vais devenir fou. Le soir, à ma fenêtre, je regarde les étoiles et je pense à vous et je vous parle tout bas. Ah ! je vous assure, je voudrais bien mourir à vos pieds. Roberte, je vous demande pardon pour dans l'escalier et dans l'ascenseur. Je me rends compte que ce n'était pas bien. Vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je fasse. Je vous obéirai comme vous voudrez. J'ai dit à maman que je ne voulais plus rester sans travailler. On va me chercher une place. Je voudrais tellement que vous ayez confiance en moi. Répondez-moi, je vous en supplie. Je vous embrasse respectueusement. Vous êtes tout pour mon cœur.

Les fautes d'orthographe, qui étaient presque à chaque mot, semblaient un tremblement de l'amour. La veille, Dino avait remis à Roberte la carte sous enveloppe à l'instant où elle rentrait chez elle, puis il s'était enfui à son étage. Ayant

pris connaissance du message, elle l'avait rangé dans sa chambre. Le reste de la journée s'était écoulé comme à l'ordinaire et rien, dans le comportement de Roberte, n'aurait pu trahir son émoi, à la réserve de certaines distractions suivies de brèves rougeurs. On s'était entretenu en famille, entre autres choses, de la singulière attitude des dames Dulâtre rencontrées le matin même, par le plus grand des hasards, dans les jardins du Palais-Royal. Assises sur un banc, Josette entre sa mère et sa grand-mère, elles tenaient chacune à la main droite un journal plié et à la main gauche un bouquet de violettes. La grand-mère, visiblement embarrassée, avait expliqué à M^me^ Berthaud qu'elles attendaient une vieille amie à qui elles voulaient faire la surprise de souhaiter son anniversaire. Roberte disait avoir été frappée par le silence de Josette et par un regard de petite fille peureuse qu'elle ne lui connaissait pas. M^me^ Berthaud, elle, avait surtout remarqué les coups d'œil aigus et mauvais qu'à la dérobée M^me^ Dulâtre avait jetés à Roberte. M. Berthaud ne voulait voir là qu'une excentricité de la grand-mère. À cause des

bouquets de violettes, il la soupçonnait d'avoir embarqué sa famille dans quelque société de poésie et disait qu'il ne serait pas surpris d'apprendre un jour que les Dulâtre fréquentaient des milieux interlopes.

Le soir, à l'heure de se coucher, Roberte, enfiévrée et fondante, avait relu la carte de Dino et non pas une fois. Mieux, elle s'était laissée aller à poser sa bouche sur le portrait, à le serrer longtemps sur sa poitrine. Et ce matin, elle s'en accusait, non sans caresser du regard le gracieux visage du garçon. « Tout à l'heure, songeait-elle, j'énumérais à papa les raisons pour lesquelles je souhaitais épouser Philippe. S'il avait su qu'hier soir, j'embrassais le portrait de Dino, il aurait été en droit de rire franchement. Il aurait pu me dire que Philippe était mon régime végétarien et Dino... Non, c'est affreux. Il n'y a rien de commun entre son mensonge et disons ma trahison. Je n'ai pas menti, je n'ai pas même hésité. Il y a des choses qui passent par le cœur comme la douceur du temps. "Le soir, je regarde les étoiles et je pense à vous." C'est joli, c'est doux. On ne me le dira plus jamais. C'est arrivé

une fois. Quand je serai mariée, il y aura peut-être des hommes qui me feront la cour. Ils seront pleins d'esprit. Aucun ne m'écrira qu'il regarde les étoiles. C'est arrivé une fois. "Vous êtes tout pour mon cœur." Moi aussi, je le dis tout bas. Mais quoi, je sais qu'il y a des jours plus beaux que les autres, mille fois plus légers, plus doux, et qu'on ne peut pas régler sa vie sur ces jours-là. Il faut compter sur les hivers tristes, les pluies longues, les soleils de plomb. J'ai choisi. Je veux une vie solide qui résiste à toutes les saisons. "Mon Dieu, qu'il est beau. Vous êtes tout pour mon cœur, pour mon cœur des beaux jours qui passent." Roberte regarda longuement Dino, le serra sur sa gorge contre la peau et, en sacrifice propitiatoire, pour attirer la bénédiction du Ciel sur le voyage de son père, déchira le portrait en menus morceaux, ensuite de quoi elle pleura dans son oreiller.

XXIII

M. Berthaud descendit du train à midi moins le quart et, sa gabardine sur le bras, s'engagea dans le village. Passant devant une auberge, il avisa le patron qui bayait sur le seuil et lui demanda où était la caserne d'artillerie. L'homme le renseigna aimablement et, voyant qu'il était décoré, ajouta :

« Comme ça, vous venez faire une période. C'est la meilleure saison.

– Non, diable. J'ai passé l'âge de faire des périodes. Je viens voir un jeune officier qui est ici depuis trois semaines.

– Alors, vous ne le trouverez pas en ce moment, dit l'aubergiste. Ils sont partis depuis le matin faire des exercices, mais ils ne vont pas tarder. Je les attends vers une heure. Presque tous ces messieurs prennent pension chez moi.

– Vous connaissez peut-être le lieutenant Lardut ?

– Le lieutenant Lardut qui porte monocle ? oui, bien sûr. Vous arrivez juste. Il nous quitte demain pour aller en permission.

– En effet. Mais vous êtes sûr que le lieutenant Lardut porte monocle ?

– Ma main au feu. Tenez, pas plus tard qu'hier à midi, on a eu ensemble une discussion sur la question de soigner les cochons et, tout en causant, il s'est mis à essuyer son monocle. Remarquez qu'il a des idées. Mais entrez donc vous asseoir, vous serez mieux pour l'attendre.

– Merci, mais j'ai plutôt besoin de me dégourdir les jambes. Je vais faire une promenade. »

M. Berthaud s'éloigna et, quittant le village, se proposa de gagner un boqueteau de châtaigniers au sommet d'un mamelon. Un sentier mal tracé, mais d'une pente assez douce, y conduisait à travers un terrain pierreux où quelques moutons paissaient une herbe rare. Il était troublé par la

révélation du monocle qui lui paraissait compliquer singulièrement le personnage de Lardut. Le plan qu'il avait arrêté et mis au point durant le voyage s'en trouvait bouleversé. Ni M^me^ Berthaud ni Roberte n'avaient fait mention d'un monocle. Il avait escompté la supériorité que lui donneraient ses manières polies, élégantes, sa parole aisée, sur un garçon un peu lourd, et on le mettait en face d'un monocle. La situation changeait d'aspect. M. Berthaud essaya d'imaginer ce que pouvait être le monde vu à travers un monocle : fort peu de chose, lui sembla-t-il, une simple dépendance de soi-même. Certains accessoires de la vie tels qu'un cheval, une particule nobiliaire, un uniforme, un face-à-main, une citation latine, un melon beige, une cravate lavallière, une chevalière en or, une pipe d'une matière ou d'une forme un peu rare, une maîtresse en vue, un piano à queue, une charge honorifique, un lévrier, une voiture décapotable, peuvent ainsi conférer à qui les possède le précieux avantage de croire qu'il est le centre et la raison de l'univers, disposition commode pour affronter un interlocuteur.

Lardut était en train d'essuyer ses bottes avec la couverture de son lit lorsqu'il entendit frapper à la porte. Croyant avoir affaire à Moiran, il cria d'entrer et le nez sur ses bottes ajouta sans se lever :

« Tu es chez toi, mais j'aimerais bien que tu ne pisses pas dans mon lavabo, comme tu fais dans le tien d'habitude.

– Je vous demande pardon, dit une voix inconnue. Lieutenant Lardut, n'est-ce pas ? Je suis monsieur Berthaud. »

Lardut se redressa et comprit aussitôt qu'il était en face du père de Roberte.

« Monsieur, je suis confus. Je croyais parler à un de mes camarades.

– Je vous en prie, c'est à moi de m'excuser. J'ai appris dans la cour que vous étiez dans votre chambre et comme je craignais de vous manquer, je n'ai pas pris le temps de me faire annoncer. J'espère n'avoir pas été trop indiscret. M. Lardut, je suis venu vous trouver pour avoir un entretien avec vous.

– Monsieur, asseyez-vous, dit Lardut en avançant une chaise. Je vais vous demander de m'attendre une minute, j'ai une commission à faire à l'étage au-dessus. Je reviens tout de suite.

– Prenez votre temps, je ne suis pas pressé. »

Lardut grimpa quatre à quatre chez Moiran, entra sans frapper et se mit à danser dans la chambre.

« Vieux, ça y est ! embrasse-moi ! joie, pleurs de joie ! Dans mes bras tout de suite. Faut que je t'étreigne.

– Pas un geste de plus, gronda Moiran, ou j'appelle au secours.

– Tu as raison, soyons grave. Moiran, je crois que je vais pouvoir te vendre mon monocle. Ne me remercie pas, je sais que tu en as très envie. Petit, sais-tu qui est dans ma chambre en ce moment ? tu ne devineras jamais. Je te le donne en cent. Je te le donne en mille. Allons, dis un peu qui est dans la chambre de ton vieil ami.

– Roberte ?

– Non, tout de même, tu exagères, protesta

Lardut. D'abord, c'est une supposition injurieuse. Et puis, cette façon de désigner ma fiancée par son prénom ! Enfin, je veux bien passer l'éponge pour cette fois. Non, ce n'est pas Roberte, mais c'est monsieur Berthaud père. Ne m'attends donc pas pour déjeuner. Si les choses tournent bien, je vais probablement déjeuner avec lui. Très bien, tu sais, mon beau-père. Très homme du monde, mon cher. Élégant, chic, allural. Au point que j'en suis presque gêné. Moi qui ai plutôt le genre pithécanthrope ramassé, à côté, je fais un peu Quasimodo. Mais je m'en fous, j'ai une belle âme, j'ai un cœur pur, des sentiments frais.

– Bon. Mais ne te laisse pas entortiller. Pose tes conditions. Qu'il soit bien entendu, par exemple, que tes dimanches ne seront pas consacrés à ta belle-famille. Et ne faiblis pas non plus sur la dot. Ah ! si je n'étais pas là pour penser à tout !

– Ne parle pas d'argent, ni de conditions. Je ne veux entendre que la chanson de mon cœur. Adieu, Moiran, adieu. Comme tu me parais déjà lointain. Je suis heureux, je suis à la plus belle, à

la plus douce. Adieu, bon petit jeune homme.

– Je t'en supplie, enlève ton monocle. C'est ridicule quand on sait, comme ton beau-père, que tu es le fils d'un pauvre paysan illettré.

– Un fils de paysan, qui a su s'élever par son travail et son intelligence. Non, sans blague, je ne peux pas l'enlever, il m'a déjà vu avec. Il croirait qu'il m'a intimidé. Au revoir. Rendez-vous à cinq heures à la terrasse du Panier Fleuri. »

M. Berthaud avait quitté sa chaise et contemplait la cour de la caserne en songeant à Lardut. Il le trouvait distingué, impression qui devait beaucoup au monocle, mais l'homme lui inspirait une antipathie plus grande qu'il n'avait attendue. Il n'avait pas imaginé ce garçon à épaules, bas de cul, le torse puissant, les mains lourdes, le visage dur et osseux. M. Berthaud était sensible au physique des gens. Il craignait cette espèce d'hommes trapus au front solide, qu'un instinct robuste, un égoïsme très sûr protègent contre les surprises du respect humain et la trahison des mots. En face de tels individus, il lui était arrivé de se sentir fragile et civilisé, et

ces souvenirs qu'il avait gardés précis ajoutaient à son appréhension. Entendant un pas dans le couloir, il regagna sa chaise, comme s'il eût craint, regardant par la fenêtre, d'être pris en faute.

« La minute a été plus longue que je ne pensais, dit Lardut en s'asseyant en face de lui. Excusez-moi.

– J'ai tout le temps, dit M. Berthaud, mon train ne repart qu'à cinq heures moins le quart. Rassurez-vous, notre entretien ne sera pas nécessairement aussi long. À vrai dire, tout aurait pu être réglé par un échange de lettres. Mais mes affaires m'ont amené dans la région et j'ai eu l'idée de pousser jusqu'ici.

– J'en suis très heureux, fit Lardut d'un ton simplement poli.

– Roberte m'a naturellement tenu au courant de vos entrevues chez nos amis Dulâtre et, comme il se doit, m'a informé des projets que vous avez faits ensemble à votre dernière rencontre.

– Projets est certainement beaucoup dire, fit observer Lardut. En tout cas, les projets en question demandaient à être précisés. »

M. Berthaud songea qu'il avait mal engagé l'entretien. Il eût été plus habile de s'étonner d'abord du silence de Lardut en ces dernières semaines, comme si la réalité des projets ne pouvait plus faire question.

« Je me suis peut-être mal exprimé en parlant de projets, mais enfin, vous avez pris un engagement. Roberte m'en a fait part le soir même de ce dernier dimanche où elle vous a vu. »

Lardut eut un sursaut discret dont il ne sut pas lui-même s'il était volontaire. Avant de répondre, il prit le temps de la réflexion et ne s'étonna pas des paroles réticentes qui lui venaient aux lèvres. Il y reconnaissait avec plaisir le besoin de disposer de soi-même en toutes circonstances et de ne rien accepter sans combattre, fût-ce la plus grande joie. D'autre part, une certaine méfiance le reprenait en face de cet homme qui venait le relancer.

« C’est aller un peu vite que de parler d’engagement. Je ne sais pas si mon attitude a été imprudente, je ne le crois pas, mais je sais que dans les conversations que j’ai eues avec mademoiselle Berthaud, il s’agissait surtout de nous aider mutuellement à découvrir nos véritables sentiments. Songez que nous nous sommes très peu vus. Il était difficile, dans ces conditions, d’être vraiment sûr de soi. La sagesse était de compter sur l’avenir pour nous éclairer.

– Le silence que vous avez gardé depuis quatre semaines n’aura pas contribué à vous faire avancer dans cette voie-là.

– Je me suis excusé par lettre auprès de madame Berthaud qui avait eu la bonté de m’inviter à déjeuner. Si je n’ai pas cru devoir écrire à mademoiselle Berthaud, c’est précisément que je ne me sentais pas suffisamment autorisé à le faire par le sens de nos conversations. »

M. Berthaud s’apercevait avec anxiété qu’il s’était laissé manœuvrer. La position de Lardut lui semblait d’autant plus sûre qu’elle était

raisonnable. Il eut une envie fugitive d'adopter un ton bref, tranchant, et de poser une question à laquelle le jeune homme dût répondre par oui ou par non. Mais il eut peur d'un non qui eût été le dernier mot de la discussion. La pensée de l'accueil que lui réserverait Roberte en cas d'échec lui faisait perdre son sang-froid. Il aurait voulu pouvoir implorer Lardut et l'apitoyer sur son sort. De plus en plus troublé par ces impulsions qui se contrariaient dans son esprit, il finit par dire en sortant son portefeuille :

« Vous conviendrez que votre lettre à madame Berthaud était assez singulière. Il n'y avait même pas un mot pour ma fille. Peut-être n'avez-vous pas pensé qu'elle était aussi sèche. Tenez, je l'ai là, je vais vous la montrer. »

Il ouvrit son portefeuille et volontairement, avec des efforts trop visibles, fit tomber une photographie sur ses genoux.

« Ah, c'est une photo de Roberte, dit-il avec un sourire d'entremetteur malhabile. Une photo de l'année dernière, je crois. »

Il la tendit à Lardut qui la reçut avec une lueur

d'ironie bienveillante dans les yeux. Le monocle aggrava cruellement cet air de gaieté. M. Berthaud en devint tout rouge et sentit monter en lui une colère violente. Il songea qu'autrefois, il eût tout simplement sacqué ce croquant monoclé, et qu'au reste, il allait l'exécuter sur-le-champ, sans se laisser mener plus longtemps par une imbécile histoire de biftèque, qui n'avait ni sens, ni raison.

– Elle est très bien, dit Lardut en rendant la photo. L'expression est charmante. »

Il avait parlé lentement, d'une voix un peu émue. M. Berthaud n'y prit pas garde. Il fourra la photo et la lettre dans son portefeuille et, le visage encore empourpré par l'humiliation et la colère, dit avec brusquerie :

« Je ne suis pas venu pour vous sonder, mais pour connaître vos intentions. Mon devoir est de m'informer. Dites-moi donc si vous êtes décidé à épouser Roberte. Dieu merci, je ne cherche pas à vous forcer la main. Je veux simplement savoir. »

Déjà, il regrettait ses paroles, mais à son grand soulagement, il n'obtint pas de réponse

catégorique.

« Votre question ne m'aurait pas surpris si vous l'aviez posée au début de l'entretien, répondit Lardut paisiblement. Mais maintenant que je vous ai expliqué où j'en étais, je la trouve un peu abrupte.

– Oui, je comprends bien, fit M. Berthaud conciliant et tout heureux de sentir le terrain se dérober sous ses pas. Je me mets à votre place. Il est certain que la situation est délicate. Je voudrais pouvoir vous aider à faire le point. »

Tout fondant de bonne volonté, il s'ingénia pendant plus d'un quart d'heure à maintenir la conversation dans des généralités anodines, à seule fin de retarder l'instant, qui lui paraissait inéluctable, où il serait contraint de s'avouer son échec. Lardut, qui avait une faim de loup, commençait à s'ennuyer. Satisfait de son avantage et sûr d'avoir constamment dominé l'adversaire, il se décida à entrer lui-même dans le vif du sujet. D'abord, il se plaignit de la dureté des temps et parla ensuite d'une certaine anxiété qu'il ressentait parfois en songeant au problème

que posait l'entretien d'un ménage avec un maigre traitement de début. M. Berthaud croyait rêver. Il offrit d'emblée une dot de cent mille francs, qu'il porta au chiffre de cent vingt mille pour lever les dernières hésitations de Lardut qui disputait âprement. Sur quoi, ils s'en furent déjeuner.

Avant d'entrer au restaurant, M. Berthaud avisa le bureau de poste voisin et dit qu'il avait un coup de téléphone à passer.

« Ma profession ne me laisse jamais libre, expliqua-t-il. Vous voyez, même de loin, il faut que je sois encore présent. »

Lardut ne douta d'ailleurs pas une seconde que l'excellent homme allait téléphoner à Roberte. Avec bonté, il le regarda s'éloigner vers le bureau de poste. Maintenant qu'il se sentait de la famille, un remords bonhomme l'effleurait d'avoir bataillé pour la dot avec une si grande dureté.

« Allô, Roberte ? dit M. Berthaud, ici ton père. Je viens de voir Philippe. Tout est arrangé, mais j'ai bien fait de venir. J'ai trouvé un garçon hésitant, ne sachant pas ce qu'il voulait. Il avait

besoin d’être éclairé sur ses propres sentiments et sur le sens de la vie. Enfin, j’ai réussi à le persuader, mais il est deux heures et demie et je n’ai pas encore déjeuné... Mais non, ma chérie, ne me remercie pas. Ton bonheur est pour moi la meilleure récompense. »

Dénouement

Par cette délicieuse matinée de septembre qu'enchantait la douceur d'un rayon de soleil venu dissiper le manteau vaporeux et comme irréel d'une fine brume dorée dont les dernières franges s'accrochaient encore aux toits de la rue d'Armaillé, le couple charmant des jeunes épousés débouchait du porche de Saint-Ferdinand des Ternes. (Lettre de l'oncle Challebères à M. et M^me^ Bonivot, de Dijon.)

Les Berthaud, que vous vous souvenez peut-être d'avoir rencontrés chez nous à votre dernier voyage, viennent de marier leur fille avec un brave garçon, assez méritant, fils d'une famille de petits cultivateurs que nous nous sommes attachés pour le service de notre résidence d'Ourchins, si tant est qu'on puisse s'attacher des domestiques aujourd'hui. (Lettre de la grand-

mère Dulâtre à M^lle Zénaïde Quinet, de Châteauroux.)

Elle était si belle dans sa robe blanche que j'ai cru que j'allais en mourir. Tu ne peux pas savoir, mon pauvre Gros-Doudou, comme je l'aime et comme je souffre. Jamais je pourrai l'oublier, je te jure. J'ai décidé que pour l'oublier, je m'en irais au Brésil et de me faire gaucho dans la pampa. Je prends déjà des leçons d'équitation au Bois et tu sais que je danse assez bien le tango. (Lettre de Dino à un vieil ami de sa mère.)

« Jeudi 15 septembre, en l'église Saint-Ferdinand des Ternes a été célébré dans l'intimité le mariage de M^lle Roberte Berthaud, fille de M. Berthaud, directeur à la banque de Provence et de Normandie, et de M^me, née Tavelet, avec M. Philippe Lardut, ingénieur des Mines, fils de M. Lardut et de M^me, née Bontemps. Étaient témoins pour la mariée, M. le général de Buzières d'Amandine et M. Clovis Challebères, vice-

président de la Ligue pour la protection des églises de Bourgogne et membre de la Société des Gens de Lettres ; pour le marié, M. Auguste Lardut, propriétaire à Ourchins, et M. René Moiran, ingénieur des Tabacs. » (Carnet du *Figaro*, 16 septembre.)

Dix-huit mois se sont écoulés depuis la délicieuse matinée de septembre. Les jeunes époux vivent heureux au troisième étage d'un immeuble très bien entretenu de l'avenue du Maine, où leur est né un premier enfant. Roberte est en train de faire de son mari un homme extrêmement distingué. Elle s'y emploie du reste avec un tact et une fermeté admirables. On croit que leur bonheur sera sans fin parce qu'il repose sur des assises raisonnables et non pas sur l'ardeur d'un sentiment passionné qui pourrait n'enchanter qu'un moment. Tous les deux, ils ont su comprendre que la vie n'est pas une amusette. Ils font des économies et s'efforcent de tout leur cœur vers les perfections utiles. Philippe, en peu de temps, s'est fait estimer de ses chefs, d'autant

mieux que Roberte s'entend à merveille à choisir leurs relations et à faire des visites opportunes. Une fois par mois, le ménage Lardut va déjeuner ou dîner rue d'Armaillé. Toute gêne a depuis longtemps disparu entre M. Berthaud et sa fille, mais celle-ci pense assez souvent avec une reconnaissance attendrie à la tragédie de la cuisine, qui lui permit peut-être de choisir un époux selon son cœur et sa raison.

Autant que le lui permettent ses nouvelles occupations, Roberte continue à surveiller de près l'éducation de Jacques et, par son heureuse influence, l'empêche de marcher sur les traces de son frère Maurice. Celui-ci ne s'est guère assagi. Toujours sincère et toujours essoufflé, il court d'une idée à l'autre et fait plus de projets en une semaine qu'un homme raisonnable n'en peut accomplir pendant toute une vie. Il ne montre de constance que dans le triste sentiment de haine qu'il a voué à son beau-frère Philippe. Ses parents sont désolés et ont peur qu'il ne se lance dans la littérature. C'est en effet une chose qui arrive souvent quand on n'a pas su se faire à temps une bonne situation. Espérons pourtant

qu’il saura encore se ressaisir.

Roberte et son mari font quelquefois visite au général d’Amandine qui a plaisir à les accueillir. Il est toujours aimable et pétulant, mais on regrette d’avoir à dire qu’il ne vit plus en paix avec sa conscience. Le grand œuvre qu’il avait entrepris pour l’avènement d’un monde meilleur est en effet bien loin d’être achevé et il faut craindre qu’il ne le soit jamais. Son chemin de Damas était pavé de bonnes intentions, mais il y passait trop de jeunes et jolies femmes. Le général n’en était pas au troisième chapitre de son ouvrage qu’il retournait déjà à ses funestes plaisirs. Finalement, il est arrivé ce qui devait arriver. Le pauvre homme a rencontré une bouleversante créature aux yeux de jade, pour laquelle il est en train de manger le vert et le sec. C’est assurément très malheureux, mais ce n’est pas nous qui le plaindrons, notre dessein n’étant pas, comme on l’a bien vu, d’excuser la conduite des hommes faibles et vicieux.

Sans doute, le général aurait-il été mieux avisé en épousant Josette. En tout cas, le docteur

Dulâtre ne le regrette pas. L'annonce matrimoniale qu'il avait fait paraître dans un journal est tombée sous les yeux d'un étudiant en médecine, très pauvre, mais ambitieux, énergique et dépourvu de sots préjugés. Il s'est installé à Paris aussitôt après avoir épousé, et l'on pense généralement qu'il deviendra un très grand spécialiste. Les Dulâtre ont bien de la satisfaction de ce côté-là. Pour Josette, on ne saurait dire qu'elle est très heureuse. Son mari laisse un peu trop paraître qu'il ne l'a pas épousée pour ses beaux yeux, mais comme dit M^me^ Dulâtre, il a toute la vie pour devenir amoureux de sa femme ; l'essentiel est qu'il ait épousé.

Grâce à une publicité adroitement combinée, Urtadel a reconquis la place qu'il mérite parmi nos grands coricides nationaux et la Régulatine est de plus en plus demandée dans les bonnes pharmacies. Encouragé par ces très beaux résultats, le docteur Dulâtre poursuit avec ardeur ses recherches scientifiques. Il met au point actuellement un merveilleux vin fortifiant et déjà il songe à un nouveau dépuratif. Nous entendrons un jour parler de ces belles découvertes par nos

postes de radio.

Eustache promène toujours par la ville et dans les couloirs du Palais ses airs de dilettante et de dandy grassouillet, mais dans le secret de son cœur bonasse et orgueilleux, il ne se console pas d'avoir perdu Leucé. Un mois après la rupture, il a tenté de renouer par téléphone, mais après avoir ricané dans l'appareil, elle a répondu brièvement : « Ça me ferait mal au pied », et puis raccroché. Aujourd'hui, Eustache est d'autant plus mélancolique que Leucé est devenue une très grande vedette. Un metteur en scène de génie s'est avisé un jour de ce style unique et admirable dans lequel le buste de la célèbre artiste s'oppose à son bassin. Dans son premier grand rôle, qu'elle a déjà immortalisé en même temps que le film *Cœur à cœur,* Leucé a réussi une création bouleversante qui fit passer un grand frisson dans l'univers civilisé. Elle reçoit à l'heure qu'il est trois mille lettres d'amour par semaine. Un maharadjah et un champion du monde de boxe l'ont demandée en mariage, mais Leucé paraît inaccessible. Le souvenir d'un jeune et beau garçon qu'elle rencontra dans l'autobus un après-

midi de désespoir ne lui laisse plus de repos. Elle a mis tout en œuvre pour le retrouver et dépensé des centaines de mille francs, mais il y a bien peu de chances qu'elle le découvre jamais. Dino est en train de voguer vers l'Argentine où l'appelle sa vocation de gaucho. Les premiers jours de la traversée, il a beaucoup pleuré en songeant à la distance qui le séparait maintenant de Roberte. Heureusement, un nègre des troisièmes classes lui a appris à rouler une cigarette avec une seule main et il paraît trouver dans cet exercice l'oubli de son grand chagrin.

Passant un jour devant une salle de cinéma, M. Berthaud vit une immense affiche annonçant le film *Cœur à cœur,* et apprit ainsi que Leucé était devenue une étoile. Il se rappela certain soir où il s'était dérobé à la séduction de son accueil et n'en eut point de regret, car son cœur était honnête. En songeant à cette aventure manquée, l'idée lui vint que la grande artiste avait dû abandonner le modeste studio du boulevard Pereire. Le souvenir de ce petit appartement lui revint si vif et le poursuivit si bien pendant plus d'une semaine qu'il se décida à aller voir la

concierge de l'immeuble. Il y aura bientôt six mois que M. Berthaud est devenu le locataire du studio qui fut autrefois celui de Leucé. Il aime à s'y retirer pendant quelques heures dans la solitude et le secret, il aime à y rêver en paix avec sa conscience en écoutant grésiller une viande dans la poêle. Et chez lui, à la table familiale, devant son plat de carottes à l'eau ou de pommes de terre à l'anglaise, il lui arrive très souvent de tirer de sa poche son trousseau de clés et de jouer, comme distraitement, avec celle du studio. L'épouse, croyant lui voir aux doigts la clé d'un placard de la banque, sourit malicieusement à cette innocente distraction et il se sent heureux, presque irréprochable. Honneur donc à cet homme de bien, à cette âme modeste qui a su faire à si peu de frais la part du démon.

Cet ouvrage est le 412e publié
dans la collection *Classiques du 20e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.